5106

Bleu Y 1 86

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Cinquième Classe.

ROMANS.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre, ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque Volume.

La ſouſcription pour les 24 Volumes reliés eſt de 72 liv. & de 54 liv. pour les Volumes brochés.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. pour les frais de poſte.

Il faut s'adreſſer à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

ROMANS.

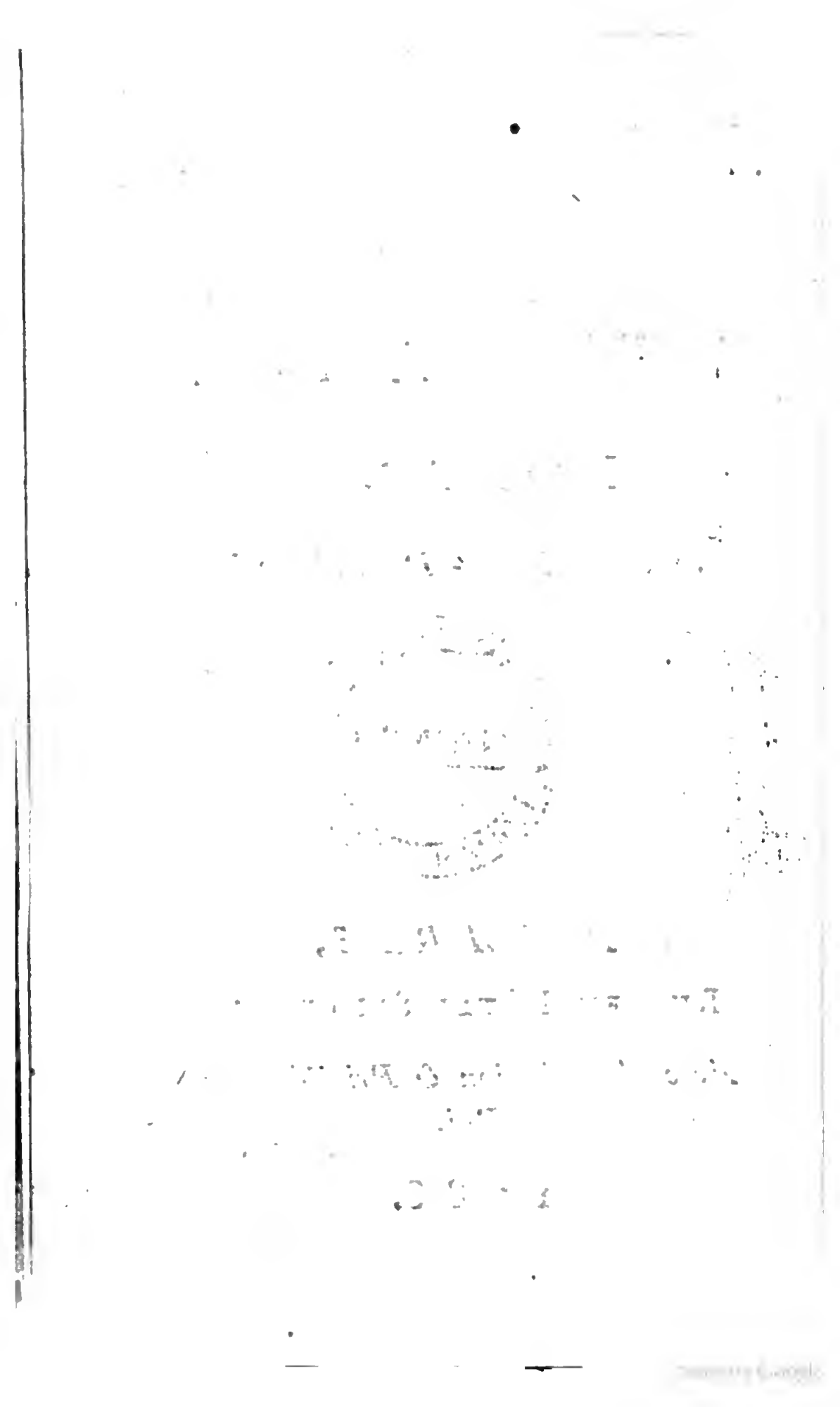
TOME DIX-HUITIEME.

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1788.



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
TRADUCTION
LIBRE
D'AMADIS DE GAULE.
LIVRE TROISIEME.

NOUS avons vu dans le Livre précédent quelle fut la vengeance qu'Angriote & Sarquille prirent des fils de Gandandel & de Brocadan; mais quoique Lisvard, dans son cœur, reconnût que cette vengeance étoit juste, il fut peiné de l'espèce de victoire qu'il sembloit que les

Chevaliers de l'Iſle Ferme avoient remportée, & par la mort des trois Chevaliers Bretons, & par la délivrance de Madaſime.

Craignant qu'on ne le ſoupçonnât de redouter Amadis, du ſecours duquel Galvanes avoit paru le menacer, il envoya dire à ces Chevaliers, au moment de leur départ, que s'ils oſoient reparoître dans ſes Etats, rien ne l'empêcheroit de les en punir. Brian d'Eſpagne indigné de cette menace, s'en plaignit vivement au ſage Grumedan, & chargea l'émiſſaire de Liſvard de lui répondre, que puiſqu'il les traitoit en ennemis, ils lui prouveroient déſormais qu'il n'en avoit jamais eu de plus redoutables.

Lorſque Liſvard reçut cette réponſe, le Roi Arban de Norgales fit en vain tous ſes efforts pour modérer les premiers tranſports de ſa colère ; il fit appeler un Chevalier de ſa Cour, nommé Cédil de Ganottes : Partez, lui dit-il, pour l'Iſle Ferme, où vous trouverez Amadis, & dites-lui que j'ai pris la réſolution d'aller moi-même m'emparer de l'Iſle de Montgaſe ; que c'eſt-là que je l'attends avec ceux qui ſuivent ſa bannière ; & que je deſire qu'ils oſent s'y trouver, pour les punir de leur audace dans leurs propos, & de l'infidélité qu'ils ont montrée en quittant mon ſervice.

Cedil étant parti pour remplir la commiſſion dont il étoit chargé, Liſ-

vard ſe mit en marche dès le même ſoir, pour joindre ſon armée & ſe porter ſur l'Iſle de Montgaſe; ce qui fut très-heureux pour Oriane, dont l'état devenoit de jour en jour plus difficile à cacher, & qui partit ſur le champ pour Mireſleur, avec la Princeſſe Mabille, la Demoiſelle de Danemarck, & le fidèle Durin. Les douze Chevaliers, Angriote & Sarquille, conduiſirent Madaſime à l'Iſle. Ferme, & trouvèrent, en y arrivant, Amadis, qui, prévenu de leur arrivée, s'avançoit au-devant d'eux à la tête de deux mille Chevaliers, que ſa renommée & le bruit de ſa querelle avoit déja raſſemblés ſous ſes étendards

A peine Amadis avoit-il eu le

temps de rendre les premiers honneurs à Madaſime, qu'il vit arriver Cedil de Ganottes qui, l'abordant les larmes aux yeux, lui dit : Seigneur, c'eſt avec regret que je m'acquitte de l'ordre dont le Roi mon maître m'a chargé. Amadis auſſi-tôt fit avancer les Chevaliers de ſa ſuite, qui, formant un cercle autour de Cedil, entendirent tous, avec la même indignation, le défi mêlé de menaces outrageantes que Liſvard l'avoit chargé de leur faire. Amadis ſeul l'écouta ſans en être ému, & chargeant Gandalin de conduire Cedil dans toute l'Iſle, pour lui faire voir les merveilles qu'elle contenoit, & plus encore pour lui faire connoître toutes les forces & les dé-

fenſes qui rendoient l'Iſle inattaquable, il raſſembla le conſeil des plus anciens Chevaliers, dans lequel il fut décidé que Sadamon, l'un des plus ſages & des plus accomplis Chevaliers qui fuſſent dans l'Iſle, partiroit dès le lendemain avec Cedil pour répondre au défi du Roi Liſvard, & l'aſſurer qu'ils paſſeroient au plutôt à l'Iſle de Montgaſe pour le forcer à la remettre à Madaſime.

Amadis tirant Sadamon en particulier, le chargea de dire à ce Prince qu'il devoit le connoître trop bien pour croire que ſes menaces puſſent l'ébranler; mais que cependant il ne ſeroit point de l'expédition que les Chevaliers de l'Iſle Ferme ſe propoſoient de faire, parce qu'il regardoit

comme au-deſſous de lui de reprendre une ſouveraineté qu'il devoit au ſang qu'il avoit verſé pour ſon ſervice. Amadis le pria d'aſſurer la Reine Briſene qu'il s'honoreroit juſqu'à la mort du titre de ſon Chevalier, & qu'il avoit le plus vif regret que l'injuſtice du Roi ſon époux le forçât à prendre les armes.

Agrayes pria Sadamon d'aſſurer Oriane & la Reine Briſene de ſes reſpects; mais de leur redemander la Princeſſe Mabille ſa ſœur, qu'il croyoit maintenant déplacée dans leur Cour. Amadis ſouffrit intérieurement en entendant Agrayes redemander Mabille, qu'il ſavoit être la ſeule conſolation que ſa chère Oriane pût avoir en ſon abſence; mais il n'oſa

rien dire qui pût le faire connoître : il nomma Gandales pour accompagner Sadamon, & lui donna ſes inſtructions ſecrètes pour parler à la Princeſſe Mabille, & même à la belle Oriane, ſi la prudence le lui permettoit.

Sadamon & Gandales étant arrivés près de Liſvard, s'acquittèrent de leur commiſſion avec nobleſſe & fermeté ; mais loin d'employer les menaces, Liſvard ne put rien trouver que de reſpectueux dans les termes dont ils ſe ſervirent en lui parlant ; cependant, lorſqu'il eut appris de leur bouche la réſolution des Chevaliers de l'Iſle Ferme, il reçut très-mal ce que Gandales lui dit de la part d'Amadis : Il m'eſt fort égal,

répondit-il, qu'Amadis vienne ou ne vienne pas à cette expédition; & le parti qu'il prend de m'éviter, me forcera d'aller le chercher moi-même dans ſon Iſle.

Giontes, neveu de Liſvard, & Guilan le Penſif, furent très-affligés d'entendre une pareille réponſe; ils avoient eſpéré juſqu'alors trouver un moment favorable pour rapprocher les eſprits; mais ils connoiſſoient trop le grand cœur d'Amadis pour croire qu'un Prince d'un ſi haut rang s'abaiſsât à faire une ſeconde démarche auprès de Liſvard, après l'avoir vu répondre ſi mal à celle qu'il venoit de faire.

Gandales s'étant rendu chez la Reine Briſene, pour s'acquitter des

ordres dont Amadis l'avoit chargé pour elle, reçut le meilleur accueil de cette Princeſſe, qui ne put ou même ne voulut pas lui cacher l'eſtime & l'amitié dont elle etoit pénétrée pour Amadis; mais Gandales (ſans le ſavoir) mit le poignard dans le cœur d'Oriane, lorſqu'il demanda la Princeſſe Mabille de la part de ſon frère Agrayes. Les deux Princeſſes, fondant en larmes, coururent embraſſer les genoux de Briſene, pour la ſupplier d'empêcher une ſi cruelle ſéparation. Eh! pourquoi, Madame, craignez-vous donc de quitter cette Cour, diſoit Gandales à Mabille? Vous ſavez quelle eſt la haine qui ſépare le Roi de votre oncle Galvanes & de votre frère: pourquoi crain-

driez-vous de venir à la Cour du Roi Périon, où vous trouveriez une ſeconde mère dans votre tante la Reine Eliſene, & la ſœur la plus aimable dans votre couſine Mélicie? Seigneur Gandales, interrompit vivement Oriane, je n'oublie point les marques d'amitié que je reçus de vous dans votre château, & plus d'une raiſon vous fait mériter ma plus tendre amitié : ne vous obſtinez plus de grace à me percer le cœur, laiſſez décider celui de ma couſine; ſon frère n'a nulle autorité ſur elle, & la Reine ma mère l'aime trop tendrement pour s'en ſéparer, à moins qu'elle ne le veuille. Non, non, ma chère Oriane, je ne vous quitterai jamais, s'écria Mabille en la ſer-

rant dans ſes bras : partez, Seigneur Gandales, & dites à mon frère que ce ſeroit m'arracher la vie, que de me forcer à quitter ma couſine Oriane. Liſvard entra dans ce moment ; il fut touché du tendre attachement que montroit Mabille pour la Reine & pour Oriane, & ſe faiſant d'ailleurs un ſecret plaiſir de braver Agrayes, en refuſant de lui rendre ſa ſœur, il dit à Gandales qu'il avoit trop d'eſtime pour Mabille pour forcer ſa volonté, & qu'elle ne partiroit pas de ſa Cour, puiſqu'elle s'oppoſoit à la demande qu'il venoit de faire.

Cette ſcène ſi touchante attendrit le ſage Gandales ; il n'inſiſta plus, & promit à Mabille de faire approuver

ſon ſéjour près de la belle Oriane, qui courut à ſon cabinet, d'où bientôt elle rapporta de riches tablettes émaillées & garnies de pierreries qui traçoient ſon chiffre : Vertueux Gandales, dit-elle, acceptez ces tablettes en mémoire de mon amitié pour vous, & de celles que vous ſûtes ſi bien conſerver. Elle rougit en prononçant ces derniers mots ; Gandales ne l'en trouva que plus belle, & ce que ce peu de mots lui fit entrevoir ne put que la lui rendre plus chère : N'oubliez rien, ajouta-t-elle, de tout ce que vous avez vu & entendu dans cette Cour ; dites à mon couſin Amadis qu'Oriane le regrette, & que le plus heureux jour de ma

vie ſeroit celui de ſa paix avec le Roi mon père.

Mabille, avec cette grace & cette gaieté qu'elle mettoit en toutes ſes actions, prit le vieux Gandales ſous le bras : Ne ſoyez point ſcandaliſées, dit-elle aux Dames de la Reine, de me voir emmener ce Chevalier dans ma chambre; j'ai beſoin de le ſéduire un peu pour qu'il faſſe ma paix avec mon frère Agrayes. Mabille, en effet, écrivit en ſa préſence une lettre fort gaie & fort tendre à ce frère ; &, ſans s'expliquer avec lui, cette lettre lui faiſoit entendre que les raiſons les plus fortes la tenoient près d'Oriane ; elle en remit, en même-temps, à Gandales une fort longue pour

Amadis. Ce Chevalier, dès qu'il s'en fut chargé, rejoignit Sadamon, & repartit pour l'Isle Ferme avec lui.

Pendant leur absence, un grand nombre de Chevaliers de cette Isle se préparoient à passer dans celle de Montgase : ils apprirent par Sadamon que Lisvard y marchoit en personne, suivi de plusieurs Chevaliers renommés qui l'étoient venus joindre depuis peu ; le plus illustre de tous étoit le brave Gasquilan, Roi de Suesse. Ce Prince, vivement frappé de la haute réputation d'Amadis, avoit l'émulation de l'égaler ; & sans avoir aucun autre motif, il s'étoit rangé sous la bannière de Lisvard, par le seul espoir de combattre Amadis, & de le vaincre. Gasquilan avoit

fait ſes premières armes dans le Nord, où nul Chevalier n'avoit pu lui réſiſter : il n'étoit encore connu par les Chevaliers de l'Iſle Ferme, que de Lictoran de la Tourblanche, qui fit les plus grands éloges de ce Prince, avec lequel il s'étoit une fois éprouvé dans un tournoi, ſans qu'aucun des deux eût remporté quelqu'avantage. Tout ce que Lictoran leur raconta du Roi de Sueſſe, prévint tellement Amadis en faveur de ce Prince, qu'il regretta de l'avoir pour ennemi. Si je ſuis forcé de le combattre, dit-il à Lictoran, puiſſe le ſort des combats m'accorder une double victoire, en me mettant à portée de lui demander ſon amitié.

Les Chevaliers de l'Iſle Ferme

étant partis dès le lendemain avec Madaſime, pour ſe porter ſur l'Iſle de Montgaſe; Amadis, ſelon la parole qu'il avoit fait porter au Roi Liſvard par Gandales, reſta dans l'Iſle Ferme avec Bruneau de Bonnemer.

Il avoit la plus vive impatience de voir en particulier l'ancien Chevalier Gandales, qu'il aimoit toujours comme un père tendre qu'il avoit adopté. Amadis avoit mille queſtions à lui faire. Eh! quel eſt l'amant bien tendre qui n'en feroit pas ſans ceſſe de nouvelles à celui qui vient de voir celle qu'il aime? Gandales avoit attendu qu'il ſe trouvât ſeul avec lui pour lui remettre la lettre de Mabille. Quelques mots de la main d'Oriane frap-

pèrent ſes yeux en ouvrant cette lettre ; ſes larmes & ſes baiſers furent le premier hommage qu'il rendit aux traces de cette main ſi chère. Gandales, qui croyoit que cette lettre étoit en entier de celle de Mabille, parut étonné : Ah ! mon père, s'écria l'amoureux Amadis, pardonnez-moi de ne vous pas découvrir, en ce moment, les ſecrets de mon ame ; cachez le trouble où vous me voyez juſqu'à ce que je puiſſe vous confier mon inquiétude & mes peines ; la vie du malheureux que vous reçutes dans votre ſein, dépend en entier d'un ſecret qu'un autre partage avec moi. Gandales l'embraſſant tendrement, lui jura tout ce qui pouvoit le raſſurer. Amadis pourſuivit ſa lecture ;

mais qui pourroit exprimer l'agitation de ſon ame, lorſqu'il apprit de la main de Mabille que ſa chère Oriane portoit dans ſon ſein un gage de leur hymen ſecret ?.... Il faut l'avoir éprouvé pour en avoir l'idée..... Ce ſentiment délicieux qui remplit une ame ſenſible, lorſqu'elle ſe repréſente vivement un nouvel être auquel elle fait partager ſon exiſtence, & dans lequel elle eſpère tetrouver celle de l'objet qu'elle adore, le tranſport de la joie la plus vive, fut le plus fort dans le premier inſtant qu'Amadis apprit cette nouvelle; celui de l'inquiétude que lui donnoit l'état & la ſituation préſente d'Oriane, ne put être que le ſecond; mais il eût été bien cruel pour lui,

ſans les aſſurances que lui donnoit ſa couſine, qu'elle avoit prévu tout ce qui pouvoit aſſurer le ſort de ſa chère Oriane & de l'enfant qu'elle étoit près de mettre au jour : il ſentit alors plus vivement que jamais ſon malheur d'être en querelle avec le Roi Liſvard ; mais, ne pouvant en ce moment imaginer aucun moyen de ſe rapprocher de lui, & tous les Chevaliers qui l'avoient ſuivi étant trop indignés contre ce Prince, pour qu'il pût leur propoſer aucun moyen d'accommodement, il eſpéra que ſans ſe compromettre, le Roi Périon ſon père pourroit ménager cette paix, qui pouvoit ſeule le réunir à ſa chère Oriane : voyant d'ailleurs qu'il n'avoit que des jours triſtes & malheu-

reux à paſſer dans ſon abſence, il propoſa dès ce jour même à Bruneau de Bonnemer d'aller en Gaule avec lui, pour ſe rendre à la Cour de Périon ; & Bruneau reçut avec tranſport la propoſition d'un voyage qui l'alloit rapprocher de la jeune Mélicie.

Amadis fit ſur-le-champ équiper un vaiſſeau pour paſſer dans la Gaule ; laiſſa Gandales pour gouverner l'Iſle-Ferme avec Yſanie, & s'embarqua ſuivi de Gandalin, de Salinde, accompagné de ſon ami Bruneau, qu'il regardoit déja comme ſon frère.

Les vents furent favorables pendant les deux premiers jours de leur navigation ; mais une tempête violente s'étant élevée, ils ſe trouvè-

rent heureux de pouvoir aborder dans une Iſle dont l'aſpect leur parut agréable. Le Pilote qui connoiſſoit cette mer, fit tous ſes efforts pour les empêcher de deſcendre dans cette Iſle dangereuſe; il leur apprit qu'elle portoit le nom de l'Iſle-Triſte, & que depuis long-temps nul de ceux que leur malheur avoit conduits dans ce lieu fatal n'en avoit pu ſortir.

Non-ſeulement Amadis & Bruneau ſe trouvoient aſſez fatigués de la mer pour vouloir prendre quelque repos; mais l'idée d'un grand péril étoit ſuffiſante pour animer le courage des deux héros, & pour les déterminer à deſcendre.

S'étant armés, ils montèrent à cheval, & ſuivis de Gandalin & de

Salinde, ils parcoururent une partie de l'Iſle, & parvinrent enfin ſur une colline qui dominoit une plaine qui paroiſſoit être défendue par une fortereſſe, dans laquelle ils diſtinguèrent un très-beau château. Les deux Chevaliers s'avançoient pour le reconnoître lorſqu'ils entendirent le ſon éclatant d'un cor. Parbleu ! dit Bruneau, nous pouvons nous attendre à combattre, mais je crois que d'autres nous ont précédés ; car le Pilote m'a dit que l'on ne ſonne ce cor que pour appeler le redoutable géant Mandraque, Seigneur de ce château, lorſque les troupes de ſa garde ne ſe trouvent pas aſſez fortes pour réſiſter à ceux qui les attaquent. Ils entendirent en effet le moment

d'après un grand bruit d'armes, & bientôt ils apperçurent deux Chevaliers dont les chevaux avoient été tués, qui ſe défendoient à peine au milieu d'une troupe nombreuſe de gens armés, & qui bientôt alloient être encore attaqués par un géant qui ſortoit du château pour tomber ſur eux, & achever leur défaite.

Amadis & Bruneau s'avançoient à leur ſecours, lorſqu'un nain qu'ils crurent être Ardan, celui d'Amadis, accourut à ſon maître, qu'il venoit de reconnoître : Ah ! Monſeigneur, ſecourez de grace votre frère Galaor & ſon ami le Roi Cildadan. Les deux Chevaliers auſſitôt volèrent la lance en arrêt à leur ſecours : Ah ! mon cher Bruneau, courez à mon frère,

frère, dit Amadis, moi je me charge d'arrêter & de combattre Mandraque. A ces mots, il courut ſur ce géant, qui vint ſur lui furieux de voir qu'un ſeul Chevalier oſoit l'attaquer; l'atteinte de la lance d'Amadis fût ſi terrible, qu'elle fit plier les reins à Mandraque juſques ſur la croupe de ſon cheval; & ce mouvement lui ayant fait tirer les rênes trop fortement, ſon cheval ſe renverſa ſur lui, ſans que Mandraque pût ſe relever, ce géant ayant eu la jambe caſſée, par cette chûte. Amadis le voyant hors d'état de combattre, courut au ſecours de ſon frère, qui venant de donner la mort au neveu de Mandraque, avoit ſauté ſur ſon cheval; & dans le même moment

Gandalin deſcendant du ſien, il força le Roi Cildadan à monter deſſus, & ſauta légèrement ſur celui d'un cavalier qu'il venoit de percer d'un coup d'épée.

Les troupes du géant alors ne livrèrent preſque plus de combat, & taillées en pièces par les quatre Chevaliers & leurs deux braves Ecuyers, elles cherchèrent leur ſalut dans la ſuite, & laiſsèrent Mandraque étendu ſans défenſe ſur la pouſſière. Galaor & Cildadan couroient déja ſur Mandraque pour lui donner la mort, lorſqu'Amadis, ſe ſouvenant que ce géant étoit père du brave Gaſquilan, Roi de Sueſſe, s'élança pour les retenir. Amadis s'avança ſeul l'épée haute ſur Man-

draque, en lui disant : Mandraque, ta vie est dans mes mains : mais en faveur de ton brave fils, je te la donne si tu veux me jurer de n'attaquer jamais Chevaliers ni Dames que le hasard conduira dans ton Isle. Le géant touché de sa générosité, lui dit : Qui que tu sois, j'avoue que je te dois la vie, & que ma conduite j'usqu'ici méritoit la mort : oui, je te jure d'accomplir ce que tu me prescris ; mais achève de devenir mon bienfaiteur, en me faisant donner du secours, & en me procurant l'honneur & la consolation de te recevoir dans mon château, dont maintenant tu dois te regarder comme le maître. Amadis se jetant aussitôt à terre, fut lui-même à son

ſecours ; & Gandalin & Laſinde ayant fait un brancard, ils tranſportèrent doucement Mandraque dans ſa forteresſe, où les quatre Chevaliers entrèrent avec eux.

A peine Mandraque fut-il arrivé près des portes, qu'il appela les Commandans de ce qui reſtoit de ſa garde, pour leur ordonner de remettre les clefs & d'obéir comme à lui-même au Chevalier qui venoit de lui donner la vie.

Tous les priſonniers qui gémiſſoient dans les priſons de Mandraque furent délivrés ; il s'en trouva quelques-uns du Royaume de Sobradiſe, qu'Amadis envoya à la Reine Briolanie, de la part (leur dit-il du Chevalier de l'Iſle Ferme, qui venoit de re-

trouver ſon frère Galaor, qu'il menoit dans la Gaule avec lui, & qui lui paroiſſoit brûler d'impatience de ſe rendre à ſes pieds.

Amadis prit lui-même le plus grand ſoin de Mandraque, pendant le peu de jours qu'il ſéjourna dans ſon château; mais ſes procédés nobles & généreux ne purent adoucir la férocité de ſa ſœur, la vieille géante Andadoue. Cette cruelle & dangereuſe fille, quoiqu'elle fût à moitié couverte de cheveux blancs hériſſés, étoit d'une force ſingulière, plus légère à la courſe que les cerfs, & ne manquant pas un oiſeau lorſqu'armée d'un arc & de flèches aigues, elle pourſuivoit une proie qu'elle ne pouvoit dévorer que lorſqu'un ſang

chaud en couloit encore. N'oſant attaquer Amadis en préſence de ſon frère, dont elle craignoit le pouvoir & la loyauté, la méchante Andadoue guetta le moment du départ d'Amadis, & ſe cacha ſur un rocher que les vaiſſeaux étoient obligés de ranger en ſortant du port, pour regagner la pleine mer.

Amadis & ſes compagnons s'étant embarqués pour la Gaule, après avoir reçu les nouveaux ſermens de Mandraque, paſsèrent près de la roche d'où la géante leur lança ſi fortement un dard, que non-ſeulement ce dard traverſa la cuiſſe de Bruneau de Bonnemer, mais il la cloua au bord du vaiſſeau qu'il pénétra. L'effort qu'avoit fait Andadoue en le

lançant, la fit tomber dans la mer; mais malgré les flèches qu'on lui tira, & qui furent parées par les peaux d'ours dont elle étoit couverte, elle fendit les flots de ſes bras nerveux, regagna l'Iſle, d'où reparoiſſant ſur la pointe d'un autre rocher, elle leur cria d'une voix terrible, qu'elle ne ſeroit pas contente qu'elle ne leur eût donné la mort.

Bruneau, ſecouru par un chirurgien habile, ſupporta le trajet, qui fut heureux. Le vaiſſeau qui portoit Amadis & ſes compagnons, aborda dans un port voiſin d'un château, que le Roi Périon habitoit alors avec Eliſene & ſa fille Mélicie : c'étoit le même où Galaor avoit été élevé dans ſon enfance par le géant Gandalac.

Périon, ayant apperçu ce vaiſſeau jeter l'ancre dans le port, envoya ſavoir quels étoient ceux qu'il portoit. Amadis, qui deſiroit préſenter lui-même à la Reine ſa mère, Galaor qu'elle n'avoit pas vu depuis ſon enlèvement, fit dire à Périon que c'étoit le Roi d'Irlande, Cildadan & Bruneau de Bonnemer, qui deſiroient lui rendre leurs hommages. Périon fut très-aiſe de leur arrivée, eſpérant apprendre par eux des nouvelles de ſes enfans : il les fit prier de ſe rendre à ſon château; mais Cildadan y parut ſeul, & dit à Périon l'état dangereux où ſon compagnon étoit encore. Périon l'envoya chercher avec les plus grandes précautions, en aſſurant que Bruneau ne pouvoit

recevoir de meilleurs ſecours que de ſa fille Mélicie, qu'une ancienne gouvernante qu'elle avoit eue, avoit rendue experte pour les bleſſures les plus dangereuſes. Périon donna les mêmes aſſurances à Bruneau dès qu'il fut arrivé. Ce Chevalier ne put alors regretter d'être bleſſé, puiſque des mains ſi chères alloient le rappeler à la vie, & qu'il avoit l'eſpérance de voir tous les jours celle qu'il adoroit.

Pendant ce temps, Amadis étoit monté, ſuivi de Galaor, à l'appartement d'Eliſene : Ah ! mon cher Amadis, s'écria-t-elle en courant l'embraſſer... Eperdue, ſaiſie en revoyant ce fils dont elle avoit pleuré la mort, lorſque le traître Arcalaüs vint à

Londres couvert des armes de ce Héros, en ſe vantant de la lui avoir donnée, Eliſene fut long-temps ſans s'appercevoir qu'un jeune Chevalier, plus beau, plus jeune encore qu'Amadis, étoit à genoux, les yeux pleins de larmes & d'amour, & qu'il lui tendoit les bras : Galaor ! mon cher Galaor, viens dans ceux de ta mère .... viens, s'écria-t-elle, ce ne peut être un autre que toi. Galaor s'y précipita, & fut à temps pour la ſoutenir au moment où l'excès de ſa ſenſibilité la faiſoit tomber ſans connoiſſance. Mélicie accourut à ſon ſecours, & trouvant Galaor la tête appuyée ſur les genoux de ſa mère, l'appela pour la première fois de ce nom ſi doux, ſi ſacré pour

les ames vertueuſes & ſenſibles. Eliſene, en revoyant la lumière, vit auſſi, pour la première fois de ſa vie, ſes trois enfans réunis, & les couvrant de baiſers & de larmes : Ah! Périon, accours, mon cher Périon, viens partager mon bonheur, s'écria-t-elle; viens être le plus heureux des pères. Périon accourut. Quel ſpectacle délicieux pour ce Prince! eh! que ſa belle ame méritoit bien d'en jouir, & de retrouver dans ſes enfans deux Héros auſſi célèbres! Cildadan qui le ſuivoit, ſe garda bien d'interrompre les premiers tranſports de cette heureuſe famille, il la regardoit les larmes aux yeux; il finit par embraſſer tendrement le Roi Périon, en lui

disant : Seigneur, le Ciel eſt juſte, & nos cœurs lui doivent de nouveaux vœux & de nouveaux ſacrifices, quand il récompenſe la vertu.

Quelques momens après, Cildadan le fit ſouvenir de Bruneau de Bonnemer. La jeune Mélicie devint d'une pâleur mortelle en apprenant qu'il étoit dangereuſement bleſſé ; mais les roſes de ſon teint redevinrent bien vives lorſque Périon la preſſa lui-même d'en prendre ſoin, & qu'Eliſene, s'appuyant ſur ſon bras, la conduiſit elle-même à l'appartement de ce Chevalier.

Galaor les ſuivit ; &, ne ſachant rien encore des ſecrets ſentimens de Mélicie, il redoubloit l'embarras de ſa jeune ſœur, en lui faiſant l'éloge de

de ſon ami, qu'il l'aſſuroit être digne des ſoins qu'il la ſupplioit d'en prendre.

Le dard de l'affreuſe Andadoue avoit percé d'outre en outre la cuiſſe de Bruneau, dont le premier appareil avoit arrêté le ſang avec peine. Les tranſports que ſentit Bruneau lorſqu'il vit approcher celle pour laquelle il avoit mérité de paſſer ſous l'arc des loyaux amans, ce premier moment, ce bonheur ineſpéré, ce ſecours qu'une main adorée étoit prête à lui donner, tout fit bouillonner avec force ce qui lui reſtoit de ſang, & le fit couler de nouveau. Eliſene s'en apperçut au moment où Bruneau perdoit connoiſſance; elle n'héſita pas à le ſecourir elle-mê-

me ; & Mélicie, autoriſée par l'exemple de ſa mère, profita du temps de l'évanouiſſement de Bruneau pour fermer ſa double bleſſure, ſur laquelle elle verſoit un baume précieux, en l'aſſujettiſſant de façon à ne plus craindre un pareil accident. Cependant ce Chevalier fut aſſez long-temps ſans reprendre l'uſage de ſes ſens, pour donner le temps à la Reine de Gaule de ſe retirer, après avoir ordonné que ſa fille & deux de ſes Demoiſelles le gardaſſent à vue juſqu'au lendemain.

Lorſque Bruneau rouvrit les yeux, ils rencontrèrent ceux de ſa chère Mélicie ; il lui ſourit tendrement, & voyant ſes mains blanches encore enſanglantées, il pencha ſa tête, les

ſerra ſur les lèvres : Ah ! s'écria-t-il, qu'il m'eſt cher de devoir la vie à celle qui me la fait aimer ! Mélicie, quoique bien attendrie, eut la force de lui fermer la bouche, & de le menacer de s'éloigner s'il proféroit un mot, & s'il ne faiſoit pas ſes efforts pour conſerver un calme ſi néceſſaire à ſon état préſent. Cette menace, quelque peu vraiſemblable qu'elle fût, ſuffit pour lui faire garder le ſilence. Les ſoins aſſidus & ſi tendres de Mélicie eurent tout le ſuccès qu'elle en eſpéroit ; elle eut le plaiſir de voir Bruneau les yeux fermés par un doux ſommeil ; & le haſard ayant obligé les deux Demoiſelles à ſortir un moment, elle ne put s'empêcher de baiſer bien doucement le

front de ſon amant, en ſe le repréſentant au moment où l'arc des loyaux amans l'avoit couronné de fleurs.

Pendant le ſommeil de Bruneau, Mélicie jouit du plaiſir de s'entretenir avec ſon Ecuyer Laſinde. Ce jeune & brave Ecuyer ſut mettre autant d'adreſſe que de vérité dans le récit qu'il lui fit des aventures de ſon maître; il le lui peignit comme le plus paſſionné des amans; il fit valoir cette candeur, cette loyauté qui l'avoit rendu digne de voir les ſtatues enchantées d'Apollidon & de Grimanèſe. Ah! Madame, diſoit-il, j'eſpère que par vos ſoins mon maître guérira de la bleſſure que lui fit le dard de la cruelle Andadoue; mais

vous n'arracherez jamais le trait dont l'amour a bleſſé ſon cœur : j'ignore encore quel eſt l'objet de ſa tendreſſe ; tout ce que je deſire, c'eſt que celle qu'il aime connoiſſe tout le prix d'un amant auſſi reſpectueux qu'il eſt fidèle.

Cildadan & Galaor ſe trouvèrent chez leur ami Bruneau de Bonnemer avec Amadis & Périon, lorſque Mélicie, d'une main tremblante par la crainte, leva le premier appareil de la bleſſure, la joie la plus vive remplit ſon cœur lorſqu'elle trouva le ſang arrêté, les deux bleſſures réunies, & que l'état préſent du bleſſé lui permettoit de les aſſurer qu'il n'y avoit rien à craindre pour ſa vie.

Cildadan & Galaor ſe reſſouvinrent alors des engagemens qui les rappeloient à Londtes près de Liſvard. Le Roi d'Irlande, par les conventions de la bataille qu'il avoit perdue contre celui de la Grande-Bretagne, étoit obligé de l'aller ſervir en perſonne avec un certain nombre de Chevaliers Irlandois; & Galaor, ayant accepté le titre de Chevalier de Liſvard, ne pouvoit abandonner le ſervice de ce Prince, ſans avoir pris congé de lui. L'un & l'autre firent part à Périon de leur poſition préſente, & de la cruelle néceſſité dans laquelle elle les mettoit de quitter Amadis, & d'aller joindre un Prince dont il avoit lieu de ſe plaindre. Eliſene & Périon vouloient d'abord les

en détourner ; mais ce Roi généreux, ſe repréſentant que le ſang de la Maiſon royale de Gaule étoit ſi pur, que la plus légère apparence d'une infidélité ne devoit jamais le tacher : Ce Prince iujuſte, leur dit-il, ne vous mettra que trop tôt à portée de rompre honnêtement avec lui : rempliſſez maintenant ce que vous croyez lui devoir, & laiſſez au temps, &, ſur-tout à ſon ingratitude de vous donner un juſte ſujet de plainte & de l'abandonner pour venir nous rejoindre. La Reine, frappée de la juſtice & de l'honneur qui régnoient dans ce que Périon venoit de dire, ſe rendit, n'inſiſta plus ; & dès le lendemain Cildadan & Galaor s'em-

barquèrent pour retourner dans la Grande-Bretagne.

A peine furent-ils arrivés, qu'ils apprirent que Galvanes, Floreſtan, Agrayes, à la tête d'un grand détachement des Chevaliers partis de l'Iſle Ferme, étoient arrivés dans l'Iſle de Montgaſe, & s'en étoient emparés après avoir battu l'armée que Liſvard avoit envoyée dans cette Iſle, ſous les ordres du Roi Arban de Norgales & de Guilan le Penſif; ils apprirent en même-temps que Liſvard, furieux de cette défaite, avoit pris la réſolution d'aller lui-même attaquer cette Iſle à la tête d'une nouvelle armée: ils furent vivement affligés de cette nouvelle,

prévoyant bien que l'honneur & la foi du ſerment alloient bientôt les forcer à ſe trouver les armes à la main contre leurs proches parens & leurs meilleurs amis. Les Chevaliers de ce temps ne connoiſſoient point cette politique adroite qui ſait interprêter & pallier d'anciens engagemens ; ils gémirent dans leur cœur, mais l'honneur & la foi jurée les déterminèrent à n'écouter que ce que l'un & l'autre leur preſcrivoient.

Les deux Princes continuoient leur route pour joindre le Roi Liſvard, lorſqu'ils rencontrèrent douze Chevaliers richement armés & douze Demoiſelles : au milieu de cette troupe brillante, ils apperçurent un jeune Damoiſel d'une figure char-

mante, & dont la taille & le maintien annonçoient qu'il étoit en état de porter les armes & de s'en ſervir avec gloire. Ces Demoiſelles, ne doutant pas que Cildadan & Galaor ne fuſſent des Chevaliers de la Cour de la Grande-Bretagne, les abordèrent & leur dirent qu'elles étoient étrangères, & que chargées d'une commiſſion pour le Roi Liſvard, qu'elles ſavoient être avec une troupe de Dames, goûtant le plaiſir de la chaſſe dans cette même forêt, elles les prioient de les préſenter à ce Prince. Galaor leur répondit avec le ton galant & poli qui lui étoit ſi naturel, que ſon compagnon & lui ſe feroient un honneur de les accompagner; & Galaor, frappé de l'air

noble & agréable du Damoiſel, leur demanda qu'elle étoit ſa naiſſance ? Seigneur, lui dit celle qui paroiſſoit donner des ordres à cette troupe, ce n'eſt point à nous à vous en inſtruire ; tout ce que nous pouvons vous dire, c'eſt que le Damoiſel, du côté de père & de mère, eſt de race royale ; & nous vous ſupplions de nous aider à preſſer le Roi de lui donner l'Ordre de Chevalerie, même avant de recevoir une lettre que je dois lui remettre, & qui, j'eſpère, lui procurera la ſatisfaction la plus douce. Galaor & Cildadan le lui promirent : la Demoiſelle auſſitôt fit faire halte à ſa troupe & ſuivit les deux Princes, auxquels le ſon des cors &

le bruit des chiens annonçoient que la chaſſe étoit proche.

Liſvard, appercevant de loin deux Chevaliers, imagina que, peut-être, ils demanderoient la joûte, & dit à l'ancien Chevalier Grumedan d'aller les reconnoître, & ſavoir ce qu'ils deſiroient de lui. Galaor, reconnoiſſant Grumedan, vint à ſa rencontre, & lui dit : Sire Chevalier, venez-vous pour me provoquer au combat? C'eſt ſelon, répondit Grumedan d'un ton ferme ; mais juſqu'ici je n'ai d'autre deſſein que de ſavoir qui vous êtes. Ma foi, répondit Galaor, je ſuis l'homme le plus content de pouvoir embraſſer ſon ancien & vertueux ami. A ces mots, levant la vi-

ſière de ſon caſque, il embraſſa Grumedan qui fut tranſporté de joie de le revoir; il le préſenta ſur le champ à Cildadan comme celui qui portoit la bannière royale le jour de la bataille: Sire, dit le vieux Chevalier, il me ſouviendra toujours de la peine que j'eus à la garder, lorſque vous la fendîtes en deux entre mes bras. Parbleu, Seigneur Grumedan, mon corps porte encore les marques de la façon dont vous sûtes la défendre. A ces mots, il lui tendit les bras comme à ſon égal; la valeur & la renommée établiſſant alors cette noble égalité du ſimple Chevalier au Souverain, lorſque tous les deux avoient les armes à la main.

Tous les trois conduiſirent la De-

moiſelle à Liſvard, qui fut auſſi ſurpris qu'enchanté de revoir Galaor, & que le Roi Cildadan fût avec lui ; il prévint le Roi d'Irlande en lui tendant la main : Sire, dit-il, oublions nos anciens démêlés ; je vous tiens quitte des engagemens que nous avions pris réciproquement avant notre combat, & c'eſt à votre amitié ſeule que je veux devoir les ſervices que je vous demande. Cildadan fut très-ſenſible au noble procédé de Liſvard ; il y répondit avec autant d'affection que de politeſſe.

Les Princeſſes Oriane & Mabille étoient venues la veille de Mirefleur, pour voir Liſvard avant ſon départ ; s'étant jointes à ce Prince, elles eurent la joie la plus vive de revoir Galaor,

& les Dames de leur ſuite ſe diſoient tout bas : Le voilà ! le voilà ! Galaor, les regardant toutes avec plaiſir, ſe diſoit en lui-même : La plus adroite & la plus tendre peut être sûre d'être bien aimée, & je ſerois bien fâché de manquer au reſte de cette troupe charmante en faiſant un choix.

La Demoiſelle ayant fait ſon meſſage, Liſvard, qui s'étoit fait une loi de n'accorder l'honneur d'armer aucun Chevalier de ſa main, à moins qu'il ne fût de la plus haute naiſſance, héſitoit à répondre lorſque Galaor l'aſſura que le Damoiſel étoit de race royale : le portrait qu'il en fit intéreſſa toutes les Dames de la Cour à preſſer Liſvard de le faire venir à ſes genoux pour recevoir l'accolée :

ce Prince l'ayant promis, la Demoiſelle fut promptement chercher le Damoiſel; il arriva ſuivi des douze Chevaliers; & après avoir ſalué les Dames d'un air reſpectueux & galant, après avoir excité leur admiration & celle de la Cour, il fut ſe mettre à genoux devant Liſvard, qui, ſuivant les cérémonies uſitées, lui demanda s'il vouloit être reçu Chevalier? Oui, Sire, répondit le Damoiſel, je le deſire, & de conſacrer à jamais mon bras à votre ſervice.

Liſvard, après l'avoir armé Chevalier, lui dit de choiſir parmi les Dames celle qu'il deſiroit qui lui ceignît l'épée: la belle Oriane rougit de la préférence que le nouveau Chevalier lui donna, & fut ſurpriſe elle-

même du ſentiment qui l'agita lorſqu'elle s'acquitta de cette fonction.

La Demoiſelle, voyant la cérémonie achevée, s'approcha de Liſvard, & lui dit tout bas : Sire, je retourne ſur le champ rendre compte de ma commiſſion à celle qui m'envoie : liſez cette lettre après mon départ; vous connoîtrez tous les droits que vous avez ſur ce nouveau Chevalier, que ma maitreſſe vous prie de garder à votre ſervice avec les douze Chevaliers qui l'accompagnent. A ces mots, elle ſe retira avec les onze autres Demoiſelles ; & Liſvard priant Galaor & Cildadan de conduire les Princeſſes & les Dames aux tentes prochaines, il reſta quelques momens ſeul pour ouvrir cette lettre, qui

déja lui cauſoit une ſecrète émotion.

LETTRE de l'Infante Célinde au Roi Liſvard.

« Très-puiſſant & excellent Prince, » non, je ne peux croire que vous » ayiez entièrement oublié celle qui » conſerve toujours le plus tendre » ſouvenir du temps que vous paſsâ- » tes auprès d'elle. Hélas! Seigneur, » je me rappelle ſans ceſſe ce jour ſi » cher & ſi fatal, où je vous vis ap- » porter à mes pieds la tête de l'hor- » rible & cruel Antiphron. Orphe- » line, ſans appui, déſeſpérée, mes » Etats & ma main alloient devenir » la proie de ce barbare, ſans votre

» bras victorieux. Que pouvois-je
» offrir pour prix d'un pareil bienfait
» au jeune & charmant Lisvard, prêt
» à monter sur le trône de la Grande-
» Bretagne, & déja l'époux de Bri-
» sene ? Me connoissant encore à
» peine, je crus trop facilement que
» le charme qui m'attachoit à vous,
» n'étoit que le sentiment de la re-
» connoissance : une légère blessure
» qui vous empêchoit de porter vos
» armes, vous arrêta quelques jours
» dans mon palais. Ah ! Seigneur,
» puis-je sans rougir vous rappeler
» ce soir où, si jeunes encore tous
» les deux, nous étions dans un bos-
» quet de rosiers, & que, les dé-
» pouillant de leurs fleurs, nous
» nous les jetions avec rapidité en

» voulant imiter votre combat con-
» tre Antiphron ? Votre front d'i-
» voire & vos yeux avoient été
» frappés par la roſe que je vous
» avois lancée ; je voulus éviter la
» vôtre.... je tombai.... hélas ! hé-
» las!..... vous ne me relevâtes
» point..... Oui, Seigneur, Noran-
» del eſt votre fils..... Oui, je l'ai
» tendrement élevé pour le rendre
» digne de vous.... Sachez, Seigneur,
» que je ne l'ai jamais oublié ce jour
» le plus heureux de ma vie, que
» je n'ai voulu mettre aucun Prince
» en droit de me le reprocher, &
» que la tendre mère du fils de Liſ-
» vard eſt & ſera toujours l'Infante
» Célinde, Reine d'Hégide ».

Liſvard fut très-touché de la lettre

de Célinde ; l'ame la plus dure l'eût été pour une Princeſſe dont la conduite étoit ſi noble, qui s'étoit ſi bien ſacrifiée à ſon amour pour Liſvard, à l'éducation de ſon fils, & qui n'exigeoit de ce Prince que de reconnoître le gage d'un amour auſſi malheureux. Ce Prince cependant, craignant l'effet que cette aventure pouvoit faire ſur l'eſprit de Briſene, prit le parti d'attendre que Norandel ſe fût diſtingué par quelque action éclatante pour le reconnoître publiquement : ce fut au ſeul Galaor qu'il ouvrit ſon cœur, en lui donnant à lire la lettre de Célinde. Galaor fut enchanté d'apprendre cette aventure, qui lui rappeloit une partie des ſiennes ; mais bientôt ſon

attachement pour Oriane, & tout ce que ſon frère le jeune Norandel promettoit, le portèrent à requérir un don à Liſvard. Que pourrois-je refuſer à mon Chevalier, lui dit ce Prince ? Eh bien ! Sire, lui répondit Galaor, vous venez de m'accorder de me donner le jeune Norandel pour mon compagnon pendant la première année qu'il portera les armes. Ah ! Seigneur, s'écria le nouveau Chevalier, qui s'approchant alors entendit ces derniers mots, puiſſé-je mériter de l'être toute ma vie ! Liſvard permit à Galaor de mettre Oriane dans ſa confidence : cette Princeſſe fut charmée d'avoir un frère aimable, pour lequel la ſympathie s'étoit déja fait ſentir dans

ſon cœur ; elle remercia tendrement Galaor du ſoin qu'il vouloit prendre de le former aux armes, elle joignit à ſes remerciemens des louanges bien méritées ; mais les ayant portées juſqu'à comparer Galaor au Héros dont elle aimoit à répéter le nom, Galaor n'oſa ni ne voulut admettre de parité entre Amadis & lui. Ce fut une occaſion de s'étendre ſur les vertus, les actes & les perfections de ce frère ſi tendrement aimé. Qu'il eſt doux d'entendre louer ce qu'on aime ! & que la ſenſible Oriane ſe ſut bon gré d'avoir mis Galaor à même de lui parler d'Amadis, comme s'il avoit lu dans ſon cœur !

Tout étant prêt pour l'expédition que le Roi de la Grande-Bretagne

vouloit faire ſur l'Iſle de Montgaſe, dès le lendemain du jour de la réception de Norandel, ce Prince fut coucher en rade, & donna l'ordre d'appareiller au lever du ſoleil. Ce départ vint bien à propos pour Oriane ; elle ne pouvoit plus cacher ſon état ; & dès que le Roi ſon père fut parti, les deux Princeſſes & la Demoiſelle de Danemarck retournèrent promptement à Mirefleur. Un gros temps & les vents contraires rendirent le trajet de la flotte de Liſvard difficile : ce Prince n'arriva que le huitième jour à l'Iſle de Montgaſe, & fut très-affligé d'apprendre en arrivant que le Roi Arban de Norgales avoit été forcé de ſe retirer, & de ſe retrancher ſur une montagne,

gne, après avoir perdu la moitié de ſon armée, & que Gaſquilan, Roi de Sueſſe, avoit été bleſſé très-dangereuſement par Floreſtan : il deſcendit ſans eſſuyer de réſiſtance, & jura de ne point partir de cette Iſle ſans avoir tiré raiſon des Chevaliers de l'Iſle Ferme, qui s'en étoient emparés pour la remettre à Madaſime.

Liſvard voulut les attirer au combat, mais la ſupériorité de ſes forces déterminant Galvanes & Floreſtan à ſe tenir ſur la défenſive juſqu'à ce qu'ils euſſent reçu des ſecours que le Prince Agrayes étoit allé chercher, cette guerre devint plus longue que Liſvard ne l'avoit cru : il fut obligé de former un ſiége en

règle. Dans ce temps-là les préparatifs en étoient toujours fort longs, par le temps qu'il falloit employer à la conſtruction des machines néceſſaires ; & les approches de la place furent très-difficiles, par les fréquentes ſorties que faiſoient les Chevaliers de l'Iſle Ferme, qui ſouvent réuſſiſſoient à ruiner les travaux des aſſiégeans.

Rien ne fut plus heureux pour Oriane que cet événement ; la longueur de cette expédition lui donna le temps & la tranquillité dont elle avoit beſoin ; & les douleurs l'ayant priſe trois ſemaines après le départ de Liſvard, elle eut le courage d'étouffer ſes cris, & mit au monde un fils que la Demoiſelle de Dane-

marck reçut, & dont elle prit ſoin pendant que Mabille s'occupoit de la mère. La Demoiſelle fut très-ſurpriſe, en voulant couvrir cet enfant des langes qu'elle avoit préparés, de voir pluſieurs caractères qui paroiſſoient écrits ſur ſon ſein ; les uns étoient d'un rouge éclatant, les autres étoient blancs ; mais les uns & les autres lui furent également inconnus.

Oriane ſentit d'abord bien vivement la joie d'avoir un fils, & d'être délivrée ; mais bientôt la terreur que lui cauſoit la deſtinée d'un enfant ſi cher, & de la cruelle néceſſité de s'en ſéparer, penſa lui coûter la vie : l'Abbeſſe avoit été inflexible à tout ce que la Demoiſelle de Da-

nemarck avoit pu lui dire. La pitié réſide rarement dans les Monaſtères ; & l'Abbeſſe, s'excuſant ſur ſa règle, n'avoit jamais voulu conſentir que Mabille exposât ſon prétendu fils à la porte du Couvent : cette Demoiſelle fut obligée de lui tout cacher, & de prendre d'autres meſures ; elle n'en trouva point de meilleures que celle d'avertir ſon frère, le fidèle Durin, de ſe trouver avec deux chevaux ſous les murs du Couvent, d'attendre un ſignal après lequel il recevroit l'enfant qu'elle deſcendroit par la fenêtre dans une corbeille ; dès que Durin l'auroit reçu, la Demoiſelle devoit deſcendre le joindre, & monter à cheval avec lui, pour aller porter l'en-

fant en nourrice dans un lieu sûr. Pendant le temps nécessaire pour tout préparer, Oriane tenoit son fils entre ses bras, & le baignoit de ses larmes : Hélas ! disoit-elle, chère petite créature, puisses-tu devenir aussi vertueux, aussi renommé que ton père ! Mais qui pourra t'inspirer des sentimens propres à t'élever aux grandes actions ? Quelle sera la nourrice qui te donnera son sein ? En disant ces mots, elle lui présentoit le sien : Hélas ! continua-t-elle, on te croira fils d'une simple Demoiselle ; tu ne recevras ni les lecons, ni l'exemple du Héros dont tu tiens le jour.

Durin ayant fait le signal convenu le moment d'après, Mabille & la

Demoiſelle de Danemarck furent obligées d'arracher l'enfant des bras d'Oriane gémiſſante & déſepérée : elles le mirent dans une corbeille, & prenant toutes les précautions néceſſaires, elles le deſcendirent doucement dans les bras de Durin. La Demoiſelle de Danemarck ne perdit pas un moment pour rejoindre ſon frère, & baiſant la main tremblante d'Oriane : Madame, lui dit-elle, ſoyez tranquille ; votre fils porte ſur ſon ſein des ſignes qui le feront toujours reconnoître, & je vous réponds de ne le pas quitter que je ne l'aie placé dans de bonnes mains. Alors ſe dérobant aux plaintes d'Oriane dont les cris étouffés lui recommandoient ſon fils, la Demoi-

ſelle deſcend, joint ſon frère, monte à cheval avec lui, & tous les deux, crainte d'être découverts, s'éloignent promptement avec l'enfant, & s'enfoncent dans la forêt.

Ils marchèrent toute la nuit, & s'éloignèrent aſſez pour n'avoir plus rien à craindre de ceux qui pouvoient alors les rencontrer : ils arrivèrent, à la première clarté du jour, au bord d'une fontaine qui tomboit en caſcaſdes d'un rocher, & qui couloit & s'enfonçoit dans une vallée profonde, couverte de gros buiſſons & de roches où le ſoleil n'avoit jamais pénétré : ils apperçurent à l'entrée de cette vallée un petit hermitage, & ſe rappelèrent que, depuis long-temps, cette retraite ſaui

vage étoit habitée par un ſaint hermite, nommé Naſcian, homme agréable à l'Etre ſuprême, & qui, tel que Saint Paul Hermite, en recevoit ſouvent les alimens néceſſaires à ſes beſoins. Il ſembloit que le pouvoir ſuprême ſe fût étendu pour lui juſques ſur le naturel farouche des bêtes féroces de cette forêt, dont les repaires ſe trouvoient en grand nombre dans la vallée : les lions & les ours avoient l'air de reſpecter le ſaint vieillard. Une lionne entre autres, dont le repaire étoit celui de tous le plus près de ſon hermitage, s'étoit ſi bien accoutumée à le voir, & à recevoir du pain & des careſſes de ſa main, qu'elle le laiſſoit entrer librement dans l'antre qui lui ſervoit

de repaire, & ſouvent l'amuſement du bonhomme Naſcian étoit d'aller voir jouer ſes petits lionceaux, il ſembloit même que cette lionne aimât a les confier à ſa garde; & très-ſouvent, lorſqu'elle voyoit Naſcian s'amuſer avec ſes lionceaux, elle prenoit ce temps pour ſortir de ſon antre, & chercher quelque nouvelle proie.

Cette lionne ce même matin s'étant approchée de la fontaine, au bord de laquelle Durin & ſa ſœur s'étoient arrêtés, elle fit des rugiſſemens affreux en voyant des inconnus & des chevaux ſi près de ſa retraite; celui de la Demoiſelle de Danemarck en fut ſi fort epouvanté, qu'il s'enfuit & l'emporta dans la vallée au

travers des roches & des halliers. La Demoiſelle effrayée & ne pouvant le retenir, jetoit des cris lamentables en appelant ſon frère à ſon ſecours. Pendant que Durin, qui venoit de deſcendre de cheval au bord de l'eau pour ſe rafraîchir, & mettre quelques gouttes d'eau dans la bouche de l'enfant qui crioit dans ſes bras, ce cheval avoit rompu ſa bride, & s'étoit enfui comme celui de la Demoiſelle.

Durin, entendant redoubler les cris de ſa ſœur, & ſe trouvant à pied, poſa doucement l'enfant ſur le gaſon, pour voler plus promptement à ſon ſecours : il trouva ſa ſœur tombée dans un buiſſon épineux, dont il eut peine à la retirer ; & voyant à

peu de diſtance le cheval embarraſſé dans un autre buiſſon, il le joignit, le dégagea, & le ramenant à ſa ſœur, tous les deux revinrent promptement à la fontaine où Durin avoit laiſſé l'enfant.

Quel fut leur déſeſpoir lorſqu'ils ne le retrouvèrent plus ſur le gaſon, & que Durin apperçut, à deux pas, ſur un peu de ſable, les traces fraîches de la lionne ! Ils ne purent douter alors qu'elle n'eût emporté ce cher & malheureux enfant.

En effet, la lionne l'ayant trouvé ſur le bord de la fontaine, elle l'avoit pris dans ſa gueule ; &, contente de cette proie, elle étoit retournée promptement à ſon repaire pour le rendre celle de ſes lionceaux.

Heureuſement Naſcian, après avoir dit la Meſſe, étoit venu prendre ſon amuſement ordinaire, en voyant jouer ces petits animaux auxquels il partageoit alors une partie d'un faon de chevreuil, que ſon neveu venoit de trouver étranglé dans les filets qu'il avoit tendus la veille. Naſcian fut bien étonné de voir arriver la lionne tenant dans ſa gueule un enfant couvert de riches langes. Plein de foi dans l'Etre ſuprême, Naſcian n'héſite pas à prendre l'enfant dans la gueule de la lionne, qui ne l'avoit nullement bleſſé. Qui t'a donné du pouvoir, dit-il avec véhémence, ſur cette créature que le Dieu vivant fit à ſon image? Je te conjure en ſon nom, ajouta-t-il en levant les yeux

au

au Ciel, je t'ordonne de ſa part, non-ſeulement de l'épargner, mais de lui faire partager le lait que tu donnes à tes petits. La lionne, ayant l'air de l'entendre, vint baiſſer la tête à ſes pieds, & de-là s'étendit doucement près de ſes petits; le ſaint homme alors, voyant les lèvres de l'enfant deſſéchées, & plein de confiance dans le pouvoir céleſte, porta l'enfant entre les cuiſſes de la lionne, & mettant une de ſes mammelles dans la petite bouche de l'enfant, il ſe jetta ſur le champ à genoux, les yeux baignés de larmes, pour remercier l'Eternel d'avoir écouté ſa voix: bientôt il apperçut la lionne lécher doucement l'enfant, & lui préſenter en ſe tournant une ſeconde mam-

melle lorſqu'il eut vuidé la première.

Naſcian eût été très-embarraſſé de prendre ſoin de cet enfant, qu'il ne perdit pas de vue pendant les premières vingt-quatre heures ; mais ayant envoyé promptement ſon neveu chercher ſa mère, qui demeuroit dans le village voiſin, cette femme, ſœur de Naſcian, arriva le lendemain matin avec une brebis pleine de lait, qui avoit agnelé de la veille. Le premier ſoin de la ſœur de Naſcian fut de démailloter l'enfant ; & le frère & la ſœur furent bien ſurpris en voyant les caractères tracés ſur ſon ſein. Naſcian lut ſans peine les caractères latins qui traçoient le nom d'Eſplandian ; mais il ne put rien con-

noître dans les autres, qu'il jugea devoir être écrits en langue Ruſtique.

Naſcian & ſa ſœur ayant pris l'enfant pour le porter à l'Hermitage, la lionne eut l'air de ne le voir enlever de ſon antre qu'avec regret; elle les ſuivit, comme un chien apprivoiſé, juſques dans la cabanne de l'Hermite, & depuis ce jour elle venoit tous les matins voir l'enfant qui crioit ſouvent pour qu'on la lui laiſsât téter, & qui, paſſant ſes petites mains dans ſa crinière épaiſſe, la careſſoit à ſa façon.

Le premier ſoin de l'Hermite avoit été de baptiſer l'enfant, auquel il avoit cru devoir donner le nom d'Eſplandian, écrit en lettres latines ſur ſon ſein. Quelques jours après, le

mari de ſa ſœur étant revenu d'un long voyage, l'Hermite Naſcian crut que l'enfant trouveroit mieux tous les ſecours convenables à ſon âge dans la petite ville que ſa ſœur habitoit, que dans ſon pauvre Hermitage ; il lui confia cet enfant pour l'élever, en le lui recommandant comme un dépôt que la Providence avoit remis entre ſes mains, & qui devoit en être aimé, puiſqu'elle l'avoit voulu tirer d'un auſſi grand péril.

La ſœur de Naſcian & ſon mari ſe rendirent dignes par leurs ſoins de la confiance de l'Hermite ; & bientôt le petit Eſplandian, qui ſurpaſſoit les autres enfans de ſon âge par la taille, la force & la beauté, leur devint auſſi cher, que s'il eût été l'un de leurs enfans.

On jugera ſans peine quel étoit le déſeſpoir de la Demoiſelle de Danemarck & de Durin, qui ne doutèrent point que l'enfant n'eût été dévoré par cette bête cruelle : la Demoiſelle ſe fût peut-être arraché la vie, ſi Durin n'eût fait renaître quelque légère eſpérance en ſon cœur, en lui citant l'hiſtoire de pluſieurs enfans enlevés, comme celui-ci, par des bêtes féroces, & que la Providence avoit miraculeuſement conſervés. Ils réſolurent d'être quelques jours ſans retourner près d'Oriane, de ne lui rien dire qui pût l'alarmer ſur le ſort de ſon fils, & de ne confier les détails de cette cruelle aventure qu'à la Princeſſe

Mabille dont ils connoiſſoient l'eſprit & la prudence.

Pendant ce temps le Roi Liſvard, ayant reçu de nouveaux renforts, avoit ſerré d'aſſez près la ville de Montgaſe pour empêcher les aſſiégés de faire entrer des vivres. Galvanes, Floreſtan, craignant que la diſette ne ſe fît bientôt ſentir, honteux même de ſe tenir renfermés dans cette place, en préſence d'un ennemi qui venoit ſouvent les braver juſqu'aux dernières barrières, prirent le parti de faire une ſortie générale, & de livrer bataille au Roi Liſvard, quoique le ſecours qu'Agrayes avoit été chercher ne fût point encore arrivé.

Cette ſortie ne fut point heureuſe;

& malgré la valeur & les efforts de Galvanes, de Floreſtan, de Quedragant & d'Angriotes, la multitude des ennemis leur fit bientôt perdre l'avantage qu'ils avoient eu dans la première charge, pendant laquelle Floreſtan s'étoit vu maître de la vie de Liſvard, qu'il avoit déja terraſſé ſous lui; mais, reconnoiſſant ce Prince au moment où ſon bras étoit prêt à le frapper, il ne put ſe réſoudre à donner la mort au père d'Oriane; &, voyant ſon frère Galaor & Norandel accourir au ſecours de ce Prince, il porta ſes armes d'un autre côté, & laiſſa relever Liſvard, que ces deux Chevaliers couvroient de leurs boucliers pendant qu'il remontoit à cheval.

Le Roi Arban de Norgales étoit deſcendu de la montagne, où juſqu'alors il avoit campé ; ce Prince chargea avec impétuoſité la petite armée des Chevaliers de l'Iſle Ferme, déja fatiguée par un combat inégal, & ne pouvant qu'à peine emporter encore leurs armes : tout ce que Galvanes, Angriotes, & Sarquilles purent faire, fut de gagner la même montagne qu'Arban avoit occupée ; & Floreſtan & Quedragant couverts de bleſſures & démontés reſtèrent à demi-morts ſur le champ de bataille, & furent faits priſonniers.

Galaor, qui pendant le combat les avoit reconnus à leurs armes, & qui n'avoit pu ſe réſoudre à les combattre, vola promptement à leur

ſecours, & les fit porter ſous ſes tentes, où bientôt les Chirurgiens ayant arrêté leur ſang, raſſurèrent Galaor ſur leurs jours.

La ſuite de cette victoire fut la reddition de la forte ville de Montgaſe, dont un Héraut partit pour aller demander à Liſvard de capituler, de la part de la belle Madaſime. Liſvard étoit né fier & colère, mais généreux; content de voir ſes ennemis vaincus, & l'Iſle de Montgaſe en ſa puiſſance, il accorda la capitulation la plus honorable; & même, à la prière de Galaor, la liberté de Floreſtan & de Quedragant fut compriſe dans les articles, ſous la condition de ne pouvoir combattre pendant un an contre lui.

Liſvard s'étant approché le lendemain de la Cité de Montgaſe, trouva hors de la principale porte la belle Madaſime en long habit de deuil, qui vint lui préſenter les clefs. Madame, lui dit ce Prince, il vous eût été plus facile d'obtenir de ma généroſité, ce que vous & Galvanes avez cru qu'il vous ſeroit facile de me ravir par les armes ; j'oublie tout en ce moment, & je vous rends vos états. Si le Prince d'Ecoſſe vous eſt cher, vous êtes la maitreſſe de les partager avec lui, & j'eſpère que tous deux, en me rendant hommage des Etats que je vous remets, vous ne me refuſerez pas votre attachement. Madaſime, pénétrée de reconnoiſſance, voulut ſe jeter à

ſes genoux ; Liſvard l'embraſſa ; &, la plaçant à ſa droite, il marcha vers le palais, où faiſant aſſembler les principaux de cette Iſle, il leur fit prêter ſerment à Madaſime en ſa préſence. Pendant ce temps, Galaor avoit envoyé porter cette nouvelle à Galvanes, qui vint avec tranſport remercier Liſvard, & prêter hommage dans ſes mains. Dès le lendemain l'Evêque de Montgaſe l'unit avec Madaſime, en préſence du Roi de la Grande-Bretagne. Galaor fut témoin de cette cérémonie ; & quoiqu'il eût la diſcrétion de ne pas attacher ſes yeux ſur ceux de Madaſime, lorſqu'après la cérémonie il fut lui faire ſon compliment, & lui baiſer la main, Madaſime ne put

s'empêcher de rougir & de ſoupirer en ſecret en ſe rappelant l'aventure du château, de laquelle nous avons parlé dans le premier Livre, & penſant à la différence qu'elle trouvoit entre le jeune Galaor, & Galvanes depuis près de trente ans armé Chevalier.

Liſvard remonta le lendemain ſur ſes vaiſſeaux pour retourner dans la Grande-Bretagne, & calmer par ſa préſence quelques ſéditions, que la race toujours perfide de l'enchanteur Arcalaüs avoit excitées pendant l'abſence de près de quatre mois qu'il avoit employés à la guerre qu'il venoit de terminer. Galaor, Norandel & Gaſquilan guéri de ſes bleſſures, s'embarquèrent avec lui; & les Che-

valiers de l'Iſle Ferme, après avoir laiſſé Galvanes paiſible poſſeſſeur de Madaſime & de l'Iſle de Montgaſe, partirent pour l'Iſle Ferme, dès que Floreſtan & Quedragant purent ſoutenir la mer.

Le Prince Ecoſſois, Galvanes, reçut de nouvelles marques de la généroſité de Liſvard, dès que ce Prince fut de retour à Londres : peut-être Galaor ſe dit-il à lui-même qu'il devoit quelques petits dédommagemens à cet oncle de ſon couſin & fidèle ami le Prince Agrayes ; il ſe ſervit du crédit qu'il avoit ſur Liſvard, pour faire joindre pluſieurs fiefs conſidérables à l'Iſle de Montgaſe ; & Galvanes âgé de cinquante ans, ſans en avoir poſſédé aucun

juſqu'alors, ſe trouva tout-à-coup très-riche & très heureux avec Madaſime, ſans ſe douter de toutes les eſpèces d'obligations qu'il avoit à Galaor, qui avoit applani toutes les difficultés qui pouvoient s'oppoſer à ſon bonheur. Il fut bientôt à portée de prouver ſa reconnoiſſance au Roi de la Grande-Bretagne ; &, ſachant que ce Prince étoit près d'être attaqué par le Roi Aravigne, & ceux que le perfide Arcalaüs avoit ſu liguer contre ſon Souverain, il quitta ſa nouvelle épouſe pour voler à Londres, avec un nombre ſuffiſant de Chevaliers pour que ſa troupe pût porter une bannière quarrée *.

* Un Seigneur n'étoit Banneret & ne pouvoit porter la bannière quarrée, que lorſ-

Galvanes ſe rendit au port de Gracedonie, où Liſvard s'étoit arrêté pendant quelques jours avec la Reine & les Princeſſes Oriane & Mabille, qui s'étoient rendues dans cette ville pour le féliciter de ſa victoire, & de l'uſage généreux qu'il en avoit fait. Liſvard ne ſe diſſimula point à lui-même quelle étoit la puiſſance de la ligue qu'Arcalaüs avoit formée contre lui ; &, quoiqu'il fût entouré de Chevaliers qui, ſous ſes yeux,

qu'il pouvoit entretenir à ſes dépens un certain nombre de Chevaliers & d'Ecuyers, avec leur ſuite à la guerre ; juſques-là ſon étendard avoit deux queues ou fanons, &, quand il devenoit plus puiſſant, ſon Souverain coupoit lui-même les fanons de ſon étendard, pour le rendre quarré.

venoient de ſe couvrir de gloire, il ne pouvoit s'empêcher de regretter Amadis & ceux de l'Iſle Ferme qu'il avoit perdus.

Pendant ce temps quelque ſenſible que fût Amadis à la tendreſſe que lui marquoient le père & la mère les plus tendres, il étoit plongé ſouvent dans la plus profonde mélancolie ; ſon plus grand plaiſir étoit d'aller ſouvent s'aſſeoir ſur la pointe d'un cap du Boulonnois, d'où l'on découvroit les côtes blanches de la Grande-Bretagne : Ah ! c'eſt-là qu'habite mon Oriane, diſoit-il ſouvent les yeux baignés de larmes ! c'eſt de-là que ſon injuſte père a banni peut-être pour toujours le plus tendre & le plus fidèle des

amans ! Son ame étoit tellement abſorbée un jour dans ces triſtes réflexions, qu'il ne s'apperçut pas d'un dard qui lui friſa la tête ; il n'eût peut-être pas évité le ſecond qu'on lui lança, ſans les cris de Gandalin. Amadis, ſe relevant, voulut courir ſur une eſpèce de monſtre couvert de peau d'ours, qu'il vit armé d'un ſecond dard ; mais cette étrange figure étant ſautée ſur ſon cheval, s'enfuit au travers des rochers ; &, lorſqu'il apprit de Gandalin que c'étoit la cruelle géante Andadoue, il dédaigna de la pourſuivre, & retourna ſe raſſeoir à la même place d'où ſes yeux découvroient l'Iſle d'Albion. Il n'y fut pas long-temps ſans voir un eſquif lé-

ger, qui, venant de cette Iſle, voguoit avec rapidité, & vint aborder dans une petite anſe au pied de ce cap. Amadis fut au-devant de ceux qui deſcendoient, pour les obſerver, & redoubla de vîteſſe lorſqu'il crut reconnoître Durin. C'étoit en effet ce fidèle Ecuyer qu'Oriane envoyoit pour lui donner de ſes nouvelles, & lui faire ſavoir qu'il avoit un fils. La lettre d'Oriane pénétra le cœur d'Amadis de la joie la plus vive ; mais la prière qu'Oriane lui faiſoit de reſter en Gaule juſqu'à ce qu'il eût de ſes nouvelles, la modéra. Une prière d'Oriane étoit l'ordre le plus ſacré pour cet amant reſpectueux. Dans ce moment même Gandalin rejoignit Amadis avec la tête

d'Andadoue, pendue à l'arçon de ſa ſelle. Gandalin l'avoit pourſuivie, & le cheval d'Amadis ne pouvant courir avec le poids énorme qui le ſurchargeoit, Andadoue étoit tombée, & Gandalin avoit purgé la terre de ce monſtre. Que veux-tu que je faſſe, dit-il, de ce beau préſent ? porte-le plutôt à Bruneau, ce Prince n'eſt que trop payé pour en connoître le prix.

Durin ſe garda bien d'apprendre l'aventure ſiniſtre de l'enfant d'Oriane, & dit au Prince de Gaule que la Demoiſelle de Danemarck s'étoit chargée d'en prendre les ſoins les plus attentifs. Amadis le chargea des lettres les plus tendres pour ſa chère Oriane & ſon aimable couſine ; il ne

put cependant s'empêcher de prier Durin de repréſenter à la ſouveraine maitreſſe de ſes volontés, que l'ordre qu'il ſuivroit de demeurer ſi long-temps dans l'inaction, pouvoit nuire à ſa renommée, & qu'il la ſupplioit de lui permettre de retourner bientôt chercher de nouvelles occaſions d'acquérir de la gloire. La demande qu'Amadis faiſoit à Durin, fut entendue de Bruneau de Bonnemer. Ce jeune Chevalier, dont l'ame étoit élevée & courageuſe, réfléchit à l'inſtant qu'il étoit encore plus qu'Amadis dans le cas de chercher les aventures qui pouvoient augmenter ſa renommée; &, quelque épris qu'il fût de Mélicie, & quelque heureux qu'il fût en paſſant tous ſes

jours auprès d'elle, & quoique affligé de ſe ſéparer d'Amadis, il crut que ſon honneur ne lui permettoit pas de demeurer plus long-temps à la Cour de Périon. Amadis aimoit trop Bruneau pour s'oppoſer à ſon deſſein, il regrettoit bien vivement de ne pouvoir l'imiter ; mais les ordres d'Oriane étoient ſi ſacrés pour lui, que rien ne pouvoit les lui faire enfreindre. Il conduiſit lui-même Bruneau chez Périon, pour prendre congé de lui, & le vit avec plaiſir les larmes aux yeux lorſqu'il alloit rendre les mêmes devoirs à ſa ſœur. Belle Mélicie, lui dit Bruneau, en fléchiſſant un genou, je vous dois la vie ; je vous l'avois déja conſacrée, & quoi qu'il en coûte à mon cœur,

je pars pour travailler à l'illuſtrer ; ce n'eſt qu'en marchant ſur les traces de vos frères que je peux eſpérer de me rendre digne de vous. Ah ! belle & chère Mélicie, ſouvenez-vous de Bruneau, qui ne reſpire que par vos ſoins & pour vous adorer. Seigneur, répondit Mélicie, en baiſſant ſes beaux yeux obſcurcis déja par les larmes, puiſſe le ciel conſerver vos jours, & puiſſent ceux dont je tiens la naiſſance vous choiſir pour faire le bonheur de ceux de Mélicie !

Amadis reconduiſit ſon ami aux portes de la ville, après avoir joui du plaiſir de le voir embraſſer par Périon & Eliſene, comme s'il eût été l'un de leurs enfans. Nous ne rapporte-

rons point plusieurs aventures également étranges & périlleuses, dans lesquelles Bruneau se couvrit de gloire, & se montra digne d'un sort heureux, & de devenir le frère d'Amadis.

Le Prince de Gaule tomba dans la plus profonde mélancolie après le départ de Bruneau; ne point voir Oriane, languir dans un repos dont sa grande ame étoit humiliée, c'en étoit trop pour ne le pas plonger dans les plus tristes & les plus sombres rêveries; heureusement il en fut bientôt tiré par l'événement le plus embarrassant pour lui, dans la position où ce Prince se trouvoit vis-à-vis le Roi de la Grande-Bretagne.

A peine Lisvard étoit-il de retour

en ſes Etats de l'expédition de l'Iſle de Montgaſe, qu'il apprit que le Roi Aravigne, accompagné de pluſieurs Souverains & d'Arcalaüs, aſſembloit une armée formidable dans l'Iſle Leonile, pour venir l'attaquer. Combien ne regretta-t-il pas alors de s'être privé du ſecours d'Amadis, & de celui des Chevaliers qui l'avoient ſuivi dans l'Iſle Ferme? Quelques propos qu'il tint à ce ſujet en préſence d'Oriane, excitèrent bien facilement en elle les mêmes regrets; cependant elle ne ſe crut point en droit de prier Amadis de ſecourir ſon père; mais elle connoiſſoit le cœur de ſon Amant.... Ah! peut-être, dit-elle en elle-même, ſaiſira-t-il cette occaſion de forcer mon père à lui

rendre

rendre juſtice. Elle eut donc la délicateſſe de ne lui rien demander ; &, ſe concertant avec Mabille, elle écrivit ſeulement qu'elle lui laiſſoit la liberté de quitter la Gaule, & d'aller où ſes intérêts perſonnels & l'honneur l'appeleroient.

Le même jour qu'Amadis reçut cette lettre, & que tranſporté de joie d'avoir la liberté, ce Prince ſe propoſoit de partir pour l'Iſle Ferme, il ſe promenoit ſur le ſoir avec le Roi Périon, lorſqu'ils virent arriver un Chevalier, dont le cheval très-fatigué, & dont les armes à moitié briſées témoignoient qu'il avoit livré quelque violent combat. Ce Chevalier, reconnoiſſant Amadis, délaça promptement ſon caſque, ac-

courut & l'embraſſa tendrement ; c'étoit Floreſtan. Amadis enchanté de le revoir, le ſerra dans ſes bras un inſtant, & lui dit : Mon frère, quoi ! ne connoiſſez-vous pas encore le Roi de Gaule ? Floreſtan ne répondit qu'en jetant un cri ; & ſe précipitant aux genoux de Périon, qu'il ſerroit avec tendreſſe : Ah ! Seigneur, s'écria-t-il, daignerez-vous reconnoître Floreſtan qui ne s'eſt pas encore rendu aſſez digne de vous ? Périon étant inſtruit par les deux fils d'Eliſene, des actions & des vertus de Floreſtan : Oui, mon cher fils, lui dit-il, c'eſt avec la joie & la tendreſſe la plus vive que votre père vous reconnoît & vous reçoit dans ſes bras. Périon n'héſita pas même à

le préſenter comme ſon fils à la Reine Eliſene. Cette Princeſſe, inſtruite de toutes les circonſtances de la naiſſance de Floreſtan, ne pouvoit haïr en lui le fils d'une rivale ; elle rendit juſtice au fils de Périon, que la renommée annonçoit comme un Héros.

Le lendemain matin les trois Princes s'étant aſſemblés, Amadis leur fit part de la poſition préſente du Roi Liſvard, & du danger où ce Prince étoit d'être accablé par ſes ennemis. Floreſtan n'écoutant alors que ſon reſſentiment, ſon premier mouvement fut de leur propoſer de ſe joindre aux ennemis de Liſvard pour le punir de ſon injuſtice. Amadis ne répondit rien, & voulut ſavoir ce que

Périon penſoit avant de ſe déclarer. La généroſité de Périon ne lui permit pas de ſuivre l'avis de Floreſtan; le ſien fut de s'en tenir à reſter neutres, & à voir quel ſeroit l'événement de cette guerre. Le grand cœur d'Amadis eût ſouffert preſque également en ſuivant l'un ou l'autre avis; il leur repréſenta vivement à quel point Liſvard avoit illuſtré ſon régne & ſa vie, & par ſes grandes actions, & par les graces qu'il avoit répandues ſur les Chevaliers dignes d'eſtime, avant qu'il eût eu la foibleſſe d'écouter de lâches flatteurs & des traîtres. Nous ne pouvons, leur dit-il, nous venger plus noblement des dégoûts qu'il a fini par nous donner, qu'en allant à ſon ſecours, & j'en

demande la permiſſion au Roi mon père ; mais, pour que ce Prince n'en puiſſe tirer aucun avantage ſur nous, & qu'il ne préſume pas que nous cherchions un moyen de nous raccommoder avec lui, je ſaurai me déguiſer de façon à n'en être pas connu ; & quand même je lui ſauverois la vie, & contribuerois à lui faire remporter la victoire, il ne ſaura jamais que celui qui ſortit mécontent de ſa Cour, ait employé ſon bras à ſon ſervice. Floreſtan étoit d'un ſang trop généreux pour ne pas revenir ſur le champ à l'avis de ſon frère : L'offenſe cruelle qu'il oſa vous faire, lui dit-il, me déterminoit ſeule à prendre les armes contre lui : j'admire & j'aime trop mon illuſtre frè-

re pour ne le pas ſuivre, & je jure d'employer mon bras & mon épée pour le ſervice de Liſvard. A ces mots, Périon les ſerra tous les deux dans ſes bras: Mes enfans, leur dit-il, je n'euſſe oſé vous le propoſer; mais vous pénétrez mon cœur de joie & d'admiration, par une réſolution auſſi noble: ne voyons dans Liſvard qu'un grand Roi, qu'un Prince noirci de crimes veut accabler; c'eſt agir en vrais Chevaliers que de s'oppoſer à l'injuſtice, & ſachez que votre père ne perdra pas cette occaſion d'acquérir une vraie gloire avec vous: partons tous trois enſemble, & partageons les mêmes périls & la même fortune. Les deux Princes, pénétrés de reſpect & de

tendreſſe, baisèrent les mains de Périon : Ah ! lui dirent-ils, qui pourroit nous réſiſter, quand nous vous ſuivrons & que nous combattrons ſous vos yeux ? Cette réſolution étant priſe, Périon les conduiſit vers ſon arſenal : Je me ſouviens, dit-il, d'avoir trois bonnes armures ſemblables, allons les voir enſemble & les eſſayer. Ils étoient prêts d'entrer dans cet arſenal, lorſqu'ils furent arrêtés par l'arrivée d'une Demoiſelle richement vêtue ; elle étoit ſuivie par deux Ecuyers, qui portoient un grand coffre de bois de cèdre qu'ils déposèrent : Seigneur Amadis, dit-elle à ce Chevalier, ma maîtreſſe vous mande par moi, que voici ce qu'il vous faut pour réparer le temps

que vous venez de perdre : & vous, Sire, continua-t-elle en s'adreſſant à Périon, voilà de quoi vous aider dans le ſecours que vous vous propoſez de donner au Roi Liſvard. A ces mots, elle ouvrit le grand coffre, d'où les Ecuyers tirèrent trois caſques, trois cottes-d'armes, & trois écus également ornés ; les écus étoient tous les trois d'argent ſemés de ſerpens d'or ; l'un des caſques étoit blanc, ce fut celui qu'elle préſenta de la part de ſa maitreſſe à Périon ; un caſque doré fut le partage d'Amadis ; un caſque vert fut celui de Floreſtan.

Périon, très-étonné d'un ſi beau préſent arrivé preſque dans le même moment où ſes deux fils & lui ve-

noient de prendre la réſolution de ſecourir Liſvard, témoigna ſa ſurpriſe à la Demoiſelle, qui lui répondit en ſouriant : Ma maitreſſe eſt bien habile & vous trouveriez difficilement une auſſi bonne amie. Seigneur Amadis, ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'elle aime à lire dans votre cœur. A ces mots, elle ſe retira ſans qu'il fût poſſible de l'arrêter, & tous les trois ne doutèrent point qu'ils ne duſſent ce beau préſent à la ſage Urgande

La promptitude avec laquelle les armes leur avoient été portées, leur faiſant juger que la bataille ſe donneroit avant peu de jours, ils envoyèrent ſur le champ préparer un vaiſſeau, & le vent s'étant trouvé favo-

rable, ils s'embarquèrent dès la nuit ſuivante; ils firent en moins de huit heures, le trajet, & vinrent aborder dans la Grande-Bretagne, aſſez près du canton où l'armée de Liſvard campoit, à peu de diſtance de celle d'Aravigne, d'Arcalaüs, & des cinq petits Souverains leurs alliés. Amadis envoya l'un des Ecuyers à la découverte de l'armée ennemie; il rapporta qu'elle étoit beaucoup plus nombreuſe que celle de Liſvard, qu'il découvroit du ſommet d'une colline couverte d'un bois, dans lequel les Chevaliers réſolurent de ſe tenir cachés. Un autre Ecuyer fut envoyé de la part de Périon à Galaor; ce Prince lui fit dire par cet Ecuyer, qu'ils étoient reſtés dans la Gaule, & qu'ils

le prioient de leur faire donner de ſes nouvelles & de celles de ſes amis après la bataille. L'Ecuyer s'acquitta bien adroitement de ſa commiſſion. Galaor ne put s'empêcher de verſer quelques larmes, lorſqu'il crut que Périon, Amadis & Floreſtan étoient reſtés en Gaule : Ah ! mon ami, dit-il à cet Ecuyer, que mon frère regrettera de n'être pas avec nous dans ce moment ſi déciſif ! Tu vois d'ici le haut des donjons de la fortereſſe, où la Reine Briſene & les Princeſſes ſe ſont renfermées ; l'armée des ennemis, très-ſupérieure en nombre, entoure ce château, & le Roi Liſvard eſt réſolu, quoique plus foible, d'attaquer dès demain ſes ennemis, par la terreur que nous avons tous,

que ce château ne puiſſe long-temps réſiſter aux attaques qu'ils commencent à faire.

Le rapport fidèle que l'Ecuyer fit à ſon retour, redoubla l'ardeur de Périon & de ſes deux fils. Amadis ne pouvoit penſer ſans frémir que ſa chère Oriane couroit quelque riſque; mais il remerçioit l'Etre Suprême de l'avoir conduit à temps à ſon ſecours. Combattre pour celle qu'il adore, c'eſt le plus beau jour de la vie d'un Héros.

Les trois Princes de Gaule, dès la pointe du jour, virent ébranler la petite armée du Roi Liſvard, qui s'avançoit fièrement & en bon ordre pour attaquer Aravigne. Ce Prince, averti par ſes troupes légères, s'étoit

toit préparé pour combattre, & s'avançoit de ſon côté en étendant ſes aîles autant que le terrain pouvoit le lui permettre, dans le deſſein d'envelopper celle de la Grande-Bretagne. La Reine Briſene & les Princeſſes qui voyoient tous ces mouvemens du haut d'un donjon, frémiſſoient; à tous momens le nom d'Amadis étoit ſur leurs lèvres, & n'en ſortoit jamais qu'avec les plus vifs regrets de n'avoir pas ce Prince pour défenſeur.

Amadis crut devoir propoſer à Périon de reſter cachés dans l'épaiſſeur du bois juſqu'après la première charge, afin de pouvoir porter ſecours plus utilement où l'événement le rendroit le plus néceſſaire.

Les deux armées s'étant jointes, Briant & Galaor qui commandoient l'avant-garde de Liſvard, chargèrent avec fureur celle d'Aravigne, & la mirent d'abord en déſordre; mais ils furent arrêtés par le corps de bataille que commandoit Aravigne, accompagné des Rois Targadan, Abſadan & Brutaxar.

Liſvard avoit placé ſes meilleurs Chevaliers à cette avant-garde, & s'avançoit avec des forces bien inégales pour le ſoutenir; ce fut l'inſtant que Périon & ſes deux fils ſaiſirent pour combattre; & ſortant auſſi-tôt du bois où tous les trois s'étoient tenus cachés, ils fondirent la lance en arrêt ſur les trois Rois ennemis, qu'ils renverſèrent par terre mortel-

lement bleſſés, & tirant leurs redoutables épées, ils portèrent l'épouvante & la mort dans les rangs de l'ennemi. Galaor qui venoit de remettre en ordre l'avant-garde, & le Roi Liſvard & Cildadan arrivant dans le même moment, furent dans l'admiration & la ſurpriſe des exploits ſurnaturels qu'ils voyoient faire aux trois Chevaliers des ſerpens, ne pouvant les déſigner que par les écus pareils qu'ils portoient ; & voyant les ennemis plier de toutes parts ſous leurs coups, Galaor eut le plaiſir d'entendre Liſvard s'écrier : Ah ! grands Dieux, ou ce ſont trois phantômes, ou ce ſont trois Amadis. Galaor à ſon tour s'écria : Que n'eſt-il ici ? mais quels que ſoient ces braves

Chevaliers, ſuivons-les, & rendons-leur le ſecours qu'ils nous prêtent. A ces mots, ils fondirent ſur l'ennemi, qui ne fit plus qu'une foible réſiſtance. Le Lâche Arcalaüs fut un des premiers à donner l'exemple d'une honteuſe fuite ; Aravigne le ſuivit de près. La déroute fut générale dans ſon armée, le maſſacre fut horrible ; & les trois Chevaliers aux ſerpens, profitant du déſordre & de la conſuſion qui régnoient dans les deux armées, ils ſe retirèrent dans l'épaiſſeur du bois, regagnèrent les bords de la mer, & retrouvant leur vaiſſeau dans une petite anſe où ſes Princes l'avoient laiſſé caché par quelques rochers, ils s'embarquèrent pour retourner en Gaule.

On croira ſans peine que le premier ſoin de Liſvard, après la défaite des ennemis, fut de s'informer des trois Chevaliers aux ſerpens, & de les demander avec empreſſement; il ne put en avoir aucunes nouvelles, hors par un Ecuyer qui dit les avoir rencontrés comme ils étoient prêts à s'embarquer : il ajouta qu'ils l'avoient prié d'aſſurer le Roi de leurs reſpects, qu'ils le prioient de les excuſer, mais qu'ils étoient forcés à repartir à l'inſtant, & qu'ils lui demandoient ſeulement de donner la part du butin qu'il auroit pu leur deſtiner, aux Dames & aux Demoiſelles qui s'étoient défendues ſi bravement dans la fortereſſe que l'Armée d'Aravigne avoit entourée. Liſ-

vard & Cildadan ne purent ſe perſuader, aux coups terribles qu'ils avoient vu porter, qu'Amadis ne fût pas un des trois Chevaliers inconnus ; mais Galaor perſiſtoit à les en diſſuader, en leur diſant qu'il en avoit reçu la veille une lettre qu'il lui écrivoit du Royaume de Gaule. Galaor eût peut-être évité bien de nouveaux malheurs, s'il n'eût pas été trompé lui-même par la lettre d'Amadis ; Liſvard n'eût peut-être point tenu contre un trait ſi touchant de l'attachement & de la généroſité d'un Prince qu'il avoit offenſé ; mais le deſtin en avoit ordonné différemment.

Liſvard reſta dans l'incertitude. Ce Prince dès le même ſoir rejoignit

Briſene & les Princeſſes, qui exaltèrent avec lui la valeur & les ſervices des trois Chevaliers aux ſerpens ; il leur fit part de ſes ſoupçons, & tout ce que put dire Galaor, ne put perſuader à la tendre Oriane que ſon Amadis ne fût pas un des trois Chevaliers ; mais la prudence lui fit renfermer ce ſecret dans ſon cœur.

Le Roi de Gaule & ſes trois fils eſpéroient faire un trajet auſſi favorable que lorſqu'ils étoient venus au ſecours de Liſvard ; mais un vent contraire s'étant élevé, il devint bientôt ſi violent, qu'il les rejeta ſur la côte de la Grande-Bretagne, à quinze lieues de l'anſe d'où ces Princes étoient partis. Ils paſsèrent la nuit à l'ancre, à l'abri d'un cap,

très-tourmentés par le roulis du vaiſſeau. Le lendemain matin, voyant que le même vent continuoit toujours, ils prirent le parti de deſcendre à terre ; ilt étoient aſſez éloignés de Liſvard pour ne pas craindre d'être reconnus par les Chevaliers de ce Prince, qui devoient alors n'être occupés que de leur victoire ; & quelques autres aventures qui leur puiſſent arriver, ils auroient plutôt deſiré de les éprouver, qu'ils n'auroient cherché à les éviter.

Ils marchèrent quelque temps le long des rochers qui bordoient le rivage, & arrivèrent dans une belle prairie, où bientôt ils apperçurent une jeune & belle perſonne, ſuivie de Demoiſelles & d'Ecuyers, qui

chaſſoit à l'oiſeau, & qui tenoit un faucon panaché ſur le poing. Cette Demoiſelle les ayant conſidérés attentivement, parut d'abord ſaiſie de quelque crainte ; mais tout d'un coup prenant ſon parti, elle dit quelques mots aux gens de ſa ſuite, & s'avança vers eux avec l'air le plus prévenant. Elle les ſalua d'un air reſpectueux, en les abordant, leur fit entendre par ſes ſignes qu'elle étoit muette ; & leur montrant un beau château qui dominoit ſur cette prairie, elle leur fit comprendre qu'elle en étoit la maitreſſe, & qu'elle les prioit de venir s'y repoſer. Les Princes de Gaule, très-fatigués de la nuit orageuſe qu'ils avoient paſſée ſur leur vaiſſeau, remercié-

rent par leurs ſignes la Demoiſelle, acceptèrent ſon offre, & la ſuivirent à ſon château.

A peine y furent-ils arrivés, que la Demoiſelle les conduiſit dans une chambre magnifiquement meublée, & parut vouloir aider elle-même à les déſarmer ; dès qu'ils le furent, on apporta tous les préparatifs d'un feſtin, & la table fut bientôt couverte des mets les plus délicieux. Quatre jeunes Demoiſelles, accompagnées de quatre joueurs d'inſtrumens, commencèrent le concert le plus agréable, qui fut fort long, très-bon, & même aſſez gai ; car Floreſtan voyant que la Demoiſelle étoit ſourde & muette, & la trouvant d'ailleurs fort jolie, eſſaya

de lier une eſpèce de converſation avec elle par ſignes, & ſes ſignes faiſoient ſouvent rire ſes compagnons ; mais la Demoiſelle avoit l'air de ne les jamais entendre, ſoit par modeſtie, ſoit pour les lui faire répéter.

Le repas finit enfin : il étoit déja tard ; & la Demoiſelle leur faiſant entendre qu'ils devoient avoir beſoin de repos, elle ſe retira en leur montrant un très-grand lit richement préparé. Dès que les Princes furent ſeuls, ils viſitèrent la chambre, crainte de quelque ſurpriſe ; ils en fermèrent la porte avec de gros verroux, &, voyant leurs armes arrangées en bon état, ils ſe couchè-

rent dans le grand lit, & s'endormirent profondément.

Le ſoleil brilloit déja depuis plus de deux heures lorſqu'ils ſe réveillèrent, & ils furent bien ſurpris de n'en point appercevoir la clarté. Floreſtan fut le premier à ſauter du lit pour ouvrir une des fenêtres ou la porte de cet appartement ; mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'ayant trouvé le mur & l'ayant ſuivi en tournant, il ne ſentit aucune iſſue, & ne trouva nulle tapiſſerie ni meubles dans la chambre, qu'il reconnut enfin pour une priſon ! Ah ! Seigneur, ah ! mon frère, s'écria-t-il, nous ſommes trahis. Périon & Amadis ſe levèrent promptement, parcoururent le triſte lieu qu'ils occu-

poient, & le reconnurent comme Floreſtan pour une priſon impoſſible à forcer. Bientôt ils entendirent quelques perſonnes au-deſſus de la voûte ; on ouvrit une fenêtre fort haute, & un ancien Chevalier y paroiſſant, leur cria : Ah ! c'eſt donc vous, déloyaux Chevaliers aux ſerpens, qui avez ſecouru ce méchant Roi Liſvard contre le puiſſant & magnanime Roi Aravigne ? mais vous le paierez de votre tête. Que le félon d'Amadis n'eſt-il avec vous ! je ne me coucherois pas ſans lui couper le nez & les oreilles avant de lui arracher le cœur. La Demoiſelle, qui la veille avoit ſi bien contrefait la muette, parut alors un moment, & dit à l'ancien Chevalier : Mon on-

cle, vous ſaurez bientôt quels ſont les Chevaliers qui ſont en votre puiſſance ; on vient d'arrêter un nain & deux Ecuyers qui demandoient des nouvelles des Chevaliers au ſerpens, & vous ſaurez les forcer, en leur faiſant ſubir la torture, de vous déclarer le nom de leur maîtres. A ces mots, l'oncle & la nièce ſe retirèrent pour quelque temps.

L'un & l'autre ſe propoſoient d'aller faire donner la queſtion aux nouveaux priſonniers qu'on leur avoit amenés ; mais, apprenant qu'ils étoient déja dans le fond d'un cachot, ils remirent cet acte barbare au lendemain matin, & furent s'amuſer à tourmenter par des plaiſan-

teries offenſantes les trois Chevaliers qui ne pouvoient s'en défendre.

Mes amis, leur dit Arcalaüs, je penſe que depuis vingt-quatre heures que vous n'avez mangé, votre appétit doit être ouvert; à quelle heure voulez-vous qu'on vous ſerve? Puiſque vous offrez ce ſecours ſi néceſſaire, dirent-ils, nous vous prions de ne pas différer; mais de grace commencez par ſoulager la ſoif horrible qui nous tourmente. J'y cours, leur répondit Arcalaüs; auſſitôt il leur fit jeter une pièce de vieux lard, toute pénétrée & couverte de ſel: Rafraîchiſſez-vous, leur dit-il, & faites bonne chère en attendant que j'envoie vos têtes au Roi Aravigne. A ces mots, il ferma la fenêtre

& les laiſſa plongés dans l'obſcurité.

Amadis & Floreſtan, oubliant leur propre ſituation en ces cruels momens, n'étoient touchés que de celle d'un père qu'ils adoroient; mais Périon, incapable de ſentir la moindre foibleſſe, ne s'occupoit qu'à les conſoler, à leur inſpirer de la conſtance. Ce Prince élevoit ſes yeux au Ciel, & prioit l'Etre ſuprême de les ſecourir; ſes vœux en ce moment étoient écoutés.

Une Demoiſelle que le traître Arcalaüs avoit enlevée dans ſes courſes, & qu'il avoit réduite dans une eſpèce d'eſclavage, n'avoit pu voir ſans pitié l'état cruel où ces trois braves Chevaliers étoient réduits.

Etant chargée de porter du pain noir & de l'eau aux deux Ecuyers & au nain d'Amadis qu'on avoit deſcendus dans un cachot, au deſſous de celui dans lequel les trois Princes étoient renfermés, elle joignit quelques proviſions & un flacon de vin au pain noir qu'elle leur portoit.

Ne ſoyez point ſurpris de tout ce qui leur eſt arrivé, dit-elle; la perfide Demoiſelle qui contrefaiſoit la muette pour les trahir, eſt la fille d'Ardan Canille; elle brûle du deſir de venger la mort de ſon père ſur tous les Chevaliers de la Cour de Liſvard, eſpérant d'en trouver quelqu'un qui ſoit de la race d'Amadis; &, ſachant tout ce que les trois Chevaliers aux ſerpens avoient fait

pour Liſvard le jour de la bataille, dès qu'elle les a reconnus dans la plaine, elle a formé le deſſein de les attirer dans ce château, & de les faire tomber dans la puiſſance de ſon méchant oncle Arcalaüs. L'exécution de ſon noir projet étoit facile ; le lit de la chambre qu'elle leur a fait préparer poſe ſur une pièce de parquet coupé dans le plancher ; le tout enſemble poſe ſur la groſſe vis, dont le fuſt en tournant eſt arrivé dans votre cachot ; la pièce de parquet, & le lit deſcendu dans le cachot ſupérieur pendant que les Chevaliers dormoient, s'y ſont poſés & arrêtés : plût au Ciel que nos efforts réunis, puiſſent parvenir à remonter ce peſant écrou !

Tenez-vous tranquilles juſqu'à ce que tout repoſe dans ce château ; j'ai toutes les clefs de cette priſon, je cours deſcendre par la fenêtre quelques rafraîchiſſemens à vos maîtres ; & dès que tout ſera tranquille, je reviendrai vous trouver, & nous eſſayerons de remonter le lit dans la chambre ſupérieure, d'où l'on n'a point enlevé leurs armes.

La Demoiſelle leur tint tout ce qu'elle venoit de leur promettre ; elle deſcendit des vivres & du vin aux Chevaliers, mais ſans oſer leur parler, de peur d'être entendue ; & dès qu'elle crut les habitans du château bien endormis, elle vint rejoindre leurs Ecuyers.

Les trois Princes, ſurpris du ſe-

cours inattendu qu'ils recevoient, commencèrent à ne plus déſeſpérer de leur ſort ; ils mangèrent & burent avec aſſez de tranquillité, ſe couchèrent ; & Périon & Floreſtan s'endormirent de même.

Le ſeul Amadis veilloit : eh ! pouvoit-il être un moment ſans s'occuper de ſa chère Oriane ? La crainte d'en être ſéparé pour toujours, étoit plus cruelle pour lui que celle de la mort.

Gandalin nourri du même lait qu'Amadis, étoit preſque d'une force égale à la ſienne ; ſon compagnon étoit auſſi très-vigoureux ; mais le pauvre petit nain ſe déſeſpéroit de ne leur être preſque d'aucune utilité : cependant le deſir ardent de ſauver

leurs maîtres redoublant leur force & leur courage, ils parvinrent avec beaucoup d'efforts à faire tourner l'écrou, & à remonter le lit dans la chambre ſupérieure.

Amadis qui ne dormoit point s'apperçut que le lit s'élevoit en tournant ; il réveilla doucement Périon & Floreſtan, il leur fit connoître ce qui leur arrivoit ; bientôt ſe trouvant à la hauteur du plancher de la chambre ſupérieure, un rayon de la lumière de la lune qui pénétroit dans cette chambre, leur fit connoître qu'ils étoient dans celle où deux jours avant ils avoient été reçus, & leur fit appercevoir leurs armes au même endroit où le ſoir ils les avoient placées.

Ils ne perdirent pas un inſtant à ſauter du lit fatal & à ſe couvrir de leurs armes. On n'avoit point pris la précaution de fermer la porte de cette chambre ; les trois Princes en liberté, s'élancèrent hors de ce lieu dangereux, & parcoururent rapidement le château en criant : Gaule ! Gaule ! d'une voix terrible, & faiſant tomber leurs coups ſur ceux qui furent aſſez téméraires pour oſer leur réſiſter.

Quelques momens après, ils furent joints par la Demoiſelle qui les avoit délivrés : Gandalin accourut, & ſerra ſon cher Amadis dans ſes bras. Ce Prince dédaignant de donner la mort aux vils ſatellites d'Arcalaüs qui fuyoient de toutes parts,

ſe fit montrer par la Demoiſelle l'appartement d'Arcalaüs : il y voloit pour le punir de toutes ſes trahiſons ; mais le lâche enchanteur éveillé par le bruit, & entendant le cri redoutable de Gaule, s'étoit ſauvé dans une forte tour par une échelle qu'il avoit retirée après lui. Pendant ce temps le jour vint à paroître ; & ces Princes voyant qu'il étoit impoſſible de forcer cette tour ſans un temps fort long & des machines, ils prirent le parti de faire apporter autour beaucoup de matières combuſtibles auxquelles ils mirent le feu, eſpérant faire brûler ou étouffer l'enchanteur dans ſa tour. Le feu ſe communiqua de toutes parts au château ; & les Princes, le

voyant la proie des flammes, montèrent à cheval avec leurs Ecuyers & leur libératrice, & ſe portèrent ſur une colline d'où l'on pouvoit voir que le château dans peu d'heures ſeroit abſolument détruit.

Arcalaüs l'eût été lui-même ſans le ſecours de Dinarde : cette méchante créature s'étoit cachée dans un ſouterrain, au moment où le cri de Gaule avoit frappé ſes oreilles ; & dès qu'elle ſut les Chevaliers partis, elle fut au ſecours de ſon oncle. Il étoit temps ; Arcalaüs étoit déja preſque étouffé par la fumée, & ſon viſage & ſes bras étoient rouſſis par l'ardeur du feu : elle réuſſit à lui conſerver la vie. Si le nain Ardan l'eût ſu, ſon dépit eût été bien grand ;

grand ; en ce moment même il faiſoit mourir de rire les Princes de Gaule, en criant de toutes ſes forces : Souviens-toi, ſcélérat, du jour où tu me ſuſpendis par une jambe au-deſſus de pluſieurs faſcines gaudronnées, dans ton château de Valderin.

La Demoiſelle, ſe ſouvenant d'avoir entendu crier Gaule, eût bien deſiré de voir les trois Chevaliers au grand jour ; mais ayant pris leurs caſques au moment où l'aurore commençoit à paroître, elle n'avoit pu démêler leurs traits, & n'oſant les prier de lever la viſière, elle conjura Gandalin de lui dire ſi le Prince Amadis étoit l'un des trois. On lui devoit trop de reconnoiſſance pour ſe cacher d'elle ; Gandalin n'héſita pas à

lui dire que le Chevalier qui portoit un caſque doré étoit Amadis, & que le caſque blanc couvroit la tête du Roi Périon. La Demoiſelle pouſſa des cris de ſurpriſe & de joie, & courut ſe précipiter aux genoux d'Amadis : Ah ! Seigneur, dit-elle, pardon-donnez-moi. Ah Dieux ! quoi, c'eſt vous que je revois ! Seigneur, vous voyez en moi cette Dariolette qui fut forcée d'expoſer vos jours, il y alloit de la vie & de l'honneur de la Reine votre mère : hélas ! le peu que je viens de faire pour vous, pourra-t-il m'obtenir mon pardon ? Tandis qu'Amadis la relevoit, le Roi Périon ſauta légèrement à terre, & ſe ſouvenant de tout ce qu'il devoit à la bonne Dariolette, il délaça ſon

caſque & l'embraſſa tendrement. Dariolette fut très-careſſée & très-fêtée par les trois Princes, qui ſe firent un devoir & un plaiſir le plus ſenſible de la faire embarquer avec eux, & de la conduire en Gaule. Périon ne pouvoit ſe laſſer de ſe rappeler avec elle la première nuit de ſon mariage avec Eliſene; Amadis lui diſoit qu'elle avoit fait ſon devoir en l'expoſant, & qu'il n'oublieroit jamais qu'il lui devoit deux fois le jour; il ſentoit un ſecret plaiſir à ramener près d'Eliſene l'adroite & prudente Dariolette, qui venoit de ſauver la vie de Périon & la ſienne.

Arcalaüs, étant un peu revenu de l'état dangereux où la fumée & le feu l'avoient mis, eut de plus le dé-

ſeſpoir de voir ſes domeſtiques favoris nageant dans leur ſang, & ſon beau château dévoré par les flammes. Sa nièce fit faire à la hâte une eſpèce de litière, qu'on nommoit alors une litière chevalereſſe, pour le tranſporter au Mont-Aldan; & Dinarde avec une de ſes couſines, auſſi jeune & preſque auſſi méchante qu'elle, ayant aſſemblé cinq Chevaliers d'Arcalaüs qui s'étoient dérobés aux coups des trois Princes, elle ſe mit en chemin avec ſon oncle. Cette petite troupe avoit à peine fait une lieue, lorſqu'elle apperçut à cent pas deux Chevaliers richement armés, qui ſe repoſoient ſur le bord d'une fontaine.

Arcalaüs étant frappé de la beauté

de leurs armes, & l'eſprit de rapine ne pouvant s'éteindre en lui, dans l'état même où le lâche ſe trouvoit, il dit à ſes cinq Chevaliers de courir ſur eux, de leur enlever leurs belles armes, & de leur couper la tête s'ils leur réſiſtoient. Les cinq Chevaliers, accoutumés à de pareils actes, obéirent; mais l'exécution de l'ordre qu'ils avoient reçu ſe trouva plus difficile qu'ils ne croyoient: ces deux Chevaliers étoient Galaor & ſon compagnon Norandel; tous les deux voyant la Grande-Bretagne tranquille, & Liſvard ſans ennemis, avoient prié ce Prince de leur permettre d'aller chercher des aventures; mais le ſecret motif du départ de Galaor, étoit de chercher & de revoir ſon

frère Amadis. Les deux jeunes Princes, ſurpris de l'inſolence du meſſage des cinq Chevaliers, ne leur répondirent qu'en mettant l'épée à la main ; ils ſurent éviter, étant à pied, l'atteinte de leurs lances, & firent tomber morts les deux premiers qu'ils frappèrent en paſſant. Galaor fendit la tête d'un troiſième, & les deux autres s'enfuirent dans l'épaiſſeur de la forêt. Dinarde, qui vit leur défaite, ſe jeta dans le fond d'une maſure avec ſa couſine, & la litière d'Arcalaüs fut abſolument abandonnée ; Galaor & Norandel y coururent pour ſe venger du lâche qui les avoit fait attaquer.

Arcalaüs, fertile en menſonges, s'excuſa ſur ce qu'il avoit cru que

c'étoit une nouvelle embuſcade que ſes ennemis avoient formée contre lui. Le traître réuſſit à les attendrir en leur montrant ſes cheveux gris, & l'état affreux où il étoit. Galaor lui demanda ſon nom : Hélas ! dit-il, je ſuis Granfiles, couſin germain du vertueux Chevalier Grumedan ; & quelques alliés d'Arcalaüs ayant détruit mon château, & m'ayant mis dans l'état où vous me voyez, je m'en allois à la Cour de Liſvard où j'eſpérois, par l'entremiſe de mon couſin Grumedan, obtenir la protection & le bras du grand Amadis ou du brave Galaor ſon frère. Les deux jeunes Princes ayant entendu parler de Granfiles comme d'un Chevalier très-digne d'eſtime, non-ſeulement

ils s'appaisèrent, mais même ils offrirent de l'eſcorter. Non, Seigneur, leur dit-il, ce garçon ſeul ſuffit pour me conduire; à moins d'un quart de lieue d'ici, j'y retrouverai mon cortège qui m'attend, & je ſuis près d'un château qui m'appartient. Ayant reçu ſes adieux qu'il leur fit de l'air le plus affectueux, ils perdirent bientôt de vue la litière, qui, par des routes détournées, s'enfonça dans l'endroit le plus ſauvage de la forêt.

Dans ce même temps, les Ecuyers des deux Princes, qui s'étoient trouvés éloignés pour chercher des vivres pendant le combat, arrivèrent avec leurs chevaux qu'ils leur ramenoient. La nuit étoit preſque fermée, & la lune commençoit à briller;

Galaor & Norandel ſe conſultoient entr'eux ſur le parti qu'ils avoient à prendre, & n'avoient appris qu'avec humeur de leurs Ecuyers, qu'ils n'avoient trouvé dans les environs aucun endroit habité. Nous avons bien l'air, dit Galaor à ſon compagnon, d'être mal hébergés & de paſſer la nuit ſans ſouper. Pas tant que vous le croyez, leur dit un homme de leur ſuite, reſté en arrière, & qui les vit aſſez triſtes; je viens de trouver à quatre pas un mulet bien chargé de vivres, & même, dit-il en ſouriant à Galaor, dont il connoiſſoit les mœurs & la gaieté, je ne vous cacherai pas que peut-être cette nuit pourroit devenir bien agréable, car j'ai entrevu deux très-jolies perſonnes

ſe cacher près d'ici dans une maſure, où j'imagine qu'elles ne ſeront pas trop fâchées que vous les trouviez.

Qu'en dites-vous, mon compagnon, dit promptement Galaor à Norandel ? Ma foi, répondit-il, après avoir juré de ne pas vous quitter pendant un an, ce ne ſera pas sûrement en cette occaſion que je romprai mon ſerment. Tous les deux ſe prirent par la main en riant, & volèrent à la maſure qui leur étoit indiquée. Ils n'eurent pas de peine à trouver Dinarde & ſa couſine, qui n'en furent pas trop effrayées ; car les jeunes Princes alors n'avoient pas leurs caſques, & leur jeuneſſe & leur beauté étoient bien propres à raſſurer deux jeunes & jolies Demoi-

ſelles, qui, forcées à paſſer une nuit entière au fond d'un bois & dans une vieille maſure, pouvoient bien aiſément avoir peur des eſprits & des loups. L'une & l'autre, bien réſolues de ne ſe point faire connoître, ſe laiſsèrent doucement conduire hors de la maſure par ces deux beaux Chevaliers, & s'abandonnèrent généreuſement à la deſtinée que, peut-être dans leur cœur, elles commençoient à prévoir.

Galaor s'étoit emparé de la main de Dinarde, & Norandel de celle de ſa couſine; c'eſt ainſi qu'ils ſortirent tous les quatre de la maſure. Galaor, prévoyant que ſes Ecuyers auroient ſoin de leur préparer à ſouper, crut leur devoir laiſſer tout le temps né-

ceſſaire ; & loin de ſe rapprocher d'eux, les Chevaliers conduiſirent les deux couſines du côté qui leur étoit oppoſé. Il étoit aſſez difficile de part & d'autre d'entamer la converſation ; ils ne s'étoient jamais vus ; ils ignoroient s'ils parloient la même langue..... Il en eſt une que tous les êtres ſenſibles ſavent entendre. Dinarde, accoutumée à s'exprimer par ſignes, fut alors plus muette que jamais ; mais elle parut pluſieurs fois entendre Galaor & lui répondre : ſa couſine l'imita, quoiqu'elle en fût aſſez éloignée pour ignorer le parti que Dinarde auroit pris ; & ces premiers momens leur parurent ſi doux, ils établirent une telle confiance, que, lorſque les deux couſines ſe rapprochèrent

rapprochèrent pour aller ſouper avec les deux Chevaliers, elles ſe dirent tout bas qu'elles leur avoient trouvé beaucoup de galanterie & d'eſprit. Le ſouper fut très-bon & très-gai; la nuit étoit ſi belle, le temps ſi calme, l'air ſi doux, qu'aucun des quatre ne put penſer à dormir; ils ſe promenèrent preſque toute la nuit dans la forêt; & Norandel, plus curieux que Galaor, eut toujours ſoin de ſe ſéparer à quelque diſtance de lui, pour queſtionner la jeune amie qu'il eſpéroit s'être bien acquiſe. Celle-ci n'avoit pas autant de prudence que Dinarde; elle ne put cacher à Norandel qu'elle étoit nièce d'Arcalaüs, que c'étoit cet Enchanteur qu'il avoit trouvé dans la litière ſous le nom de

Granfiles, & que ſa couſine étoit Dinarde, fille d'Ardan Canille.

Les deux Chevaliers s'étant rejoints au lever de l'aurore, Norandel lut facilement dans les yeux de Galaor qu'il avoit ſur le cœur de Dinarde les mêmes droits qu'il ſe flattoit d'avoir ſur celui de ſa couſine; croyant alors n'avoir plus rien à ménager, il fit des plaiſanteries très-douces & très-gaies ſur l'aventure qui venoit d'unir quatre perſonnes de leur âge, qui juſqu'alors s'étoient haïes ſans ſe connoître, comme les ennemis les plus irréconciliables.

Galaor ne fut point du tout ému en apprenant que la nouvelle amie qui lui paroiſſoit ſi tendre, étoit la nièce d'Arcalaüs; Dinarde affecta de

ſon côté de n'être point ſurpriſe de ſe trouver avec le frère d'Amadis, elle n'en parut que plus empreſſée pour lui, accoutumée dès ſes plus jeunes ans à cacher ſes penſées. Galaor fut bien perſuadé que les deux couſines avoient renoncé pour jamais à l'ancienne haine de leur race, & le jour & la nuit ſuivante ne lui parurent pas trop longs pour s'en aſſurer.

Les proviſions étoient finies, on ne peut point paſſer toute ſa vie dans le fond d'un bois ; deux nuits amènent quelques réflexions prudentes, & le temps devenoit nébuleux. Galaor fut donc le premier à dire aux deux couſines qu'il ſeroit ſage de ſortir de la forêt, & de cher-

cher un asyle plus agréable. Il me l'eût été toujours avec vous, lui dit tendrement Dinarde ; mais l'orage qui paroît se préparer, me fait approuver votre avis : nous pouvons, continua-t-elle, trouver assez près d'ici l'asyle que nous desirons, & ne nous point séparer. A ces mots, les Ecuyers furent appelés ; ils amenèrent les chevaux, & les deux Chevaliers prenant en croupe leurs jeunes amies, Dinarde leur fit prendre une route qui les conduisit en deux heures au château d'un Chevalier de ses proches parens, nommé Ambares. Celui-ci leur fit les honneurs de son château, ne connoissant encore que celle qui les amenoit chez lui ; mais quelle fut la surprise & l'indi-

gnation de ce parent & ami d'Arcalaüs, lorſque dans le courant du jour il apprit de Dinarde qu'il avoit pour hôtes le frère d'Amadis & le fils du Roi Liſvard ! Il propoſa ſur-le-champ à Dinarde de les attaquer pendant la nuit ; mais, ſoit qu'elle deſirât peut-être ſecrètement que cette nuit pût reſſembler aux deux précédentes, ſoit en effet qu'elle redoutât la colère & le courage des deux Chevaliers, elle perſuada facilement Ambares de demeurer tranquille, & de lui laiſſer employer l'adreſſe & la ruſe pour les éloigner & ſe ſéparer d'eux. Ambares ſe retira de bonne heure pour donner ſes ordres ; ces quatre tendres amis reſtèrent les maîtres du château ; tous

les quatre s'y promenèrent, & s'éloignèrent les uns des autres comme dans la forêt, & dès que le jour parut, les deux couſines eurent l'air de ſe préparer à partir avec leurs Chevaliers.

Ils deſcendirent tous quatre dans la cour; ils y trouvèrent le maître du château tout armé, ſe propoſant de les reconduire juſqu'à la ſortie de ſon domaine. Il avoit fait préparer deux beaux palefrois pour les deux couſines, en diſant aux Chevaliers qu'ils en ſeroient plus à leur aiſe & plus en état de combattre, s'ils rencontroient quelques aventures. Tout ſe paſſa, tout ſe dit avec tant de politeſſe & l'air d'une ſi grande cordialité, que Galaor & Norandel ſe

confondoient en remerciemens, & en offre de ſervices pour l'avenir; ils montèrent tous à cheval. Ambares & les Chevaliers ſortirent les premiers. Dinarde feint de faire racommoder quelque choſe qui la gêne à ſa ſelle; auſſitôt qu'Ambares s'en apperçoit, il rentre dans le château pour voir lui-même ce qui peut la bleſſer; mais tout-à-coup la herſe de la porte tombe avec un bruit terrible, le pont-levis s'élève, & Galaor & Norandel ſe trouvent dehors, ſéparés de leurs amies, & ne voient plus auprès d'eux que leurs Ecuyers, qui ſe contraignoient beaucoup pour s'empêcher de rire de l'aventure de leurs maîtres.

Les deux Chevaliers furieux ne

purent rien imaginer, ſi ce n'étoit que le perfide maître du château vouloit leur enlever leurs amies; ils firent un vacarme & jetèrent les plus hauts cris contre cette trahiſon; & voyant Ambares paroître aux crénaux au-deſſus de la porte, ils lui demandèrent avec fureur de leur rendre les deux Demoiſelles, ou de venir les leur diſputer par les armes: Ah! parbleu, s'écria le méchant Ambares, me croyez-vous aſſez peu jaloux de ma réputation, pour m'abaiſſer à me meſurer avec de vils poliſſons tels que vous? Etiez-vous dignes des Demoiſelles que le haſard avoit miſes entre vos mains, & que la contrainte ſeule a forcées d'y demeurer? Ce ſecond propos indi-

gna plus encore que le premier les deux Chevaliers ; leurs ſoins pour plaire à leurs nouvelles amies avoient été ſi bien reçus, ils avoient été ſi mutipliés, qu'ils ne pouvoient les ſoupçonner d'être aſſez ingrates pour en perdre ſitôt le ſouvenir. Lâche & vil raviſſeur, lui cria Galaor, oſes-tu dire que ce n'eſt pas forcément que tu les retiens ? Pauvres dupes, lui répondit Ambares, auriez-vous donc la préſomption de croire qu'elles vous aiment ? Parbleu, répondirent-ils tous d'une voix, nous croyons l'avoir bien mérité ; nos charmantes amies nous en ont donné trop de marques pour en douter. Apprenez cependant, continua le

méchant Ambares, que c'eſt à leurs prières que je les délivre de votre odieuſe préſence, & que c'eſt de concert avec elles que j'ai ſu vous chaſſer de mon château. Ah ! traître, s'écria Galaor, peux-tu joindre le menſonge à la perfidie ? Laiſſe-les paroître un moment ; mais tu ne l'oſes pas, & tu crains trop que leurs larmes & leurs regrets ne te confondent.

Dans ce moment, Dinarde parut à côté d'Ambares, l'œil ſec & avec un air plein de dignité. Ah ! divine amie, s'écria Galaor dès qu'il l'apperçut, venez démentir ce ſcélérat. Vraiment, dit-elle, je m'en garderai bien, je lui dois trop de reconnoiſſance de nous avoir délivrées de vous.

deux ; croyez-vous donc que la fille d'Ardan Canille & la nièce d'Arcalaüs ne viſſent pas avec plaiſir à leurs pieds la tête de Galaor & celle d'un fils de Liſvard ? Galaor furieux, confondu de l'ingratitude & de l'audace de Dinarde, ne put s'empêcher de lui faire quelques reproches amers ; & Norandel ſe joignit à lui, voyant paroître l'autre Demoiſelle, qui le regardoit d'un air riant & moqueur. S'il étoit poſſible de ſe repentir d'avoir joui des plaiſirs les plus vifs & les plus doux, les deux Chevaliers euſſent bien regretté les trois nuits qu'ils avoient vainement paſſées à s'aſſurer de leur tendreſſe. La converſation fut très-aigre de part & d'autre ; les Demoiſelles osèrent mê-

me joindre le mépris à l'infidélité dans leurs réponſes. Galaor & Norandel regardèrent cette dernière injure comme le comble de l'ingratitude, & les Demoiſelles écoutèrent avec un front d'airain tout ce qu'ils rappelèrent pour le leur prouver. De quoi vous plaignez-vous, dit d'un grand ſang-froid Dinarde? Nous ſommes ennemis, vous paſſez dans ce bois, le haſard fait que nous nous trouvons ſans nous connoître, nous ne nous voyons qu'en paſſant; & lorſque nous reconnoiſſons que vous êtes de la race d'Amadis, nous regrettons les trois jours que nous avons paſſé avec vous. Du moins, dit Galaor, j'eſpère que vous regretterez les trois nuits. Ah! dit-elle

avec le plus grand dédain, elles ſont déja paſſées de mon ſouvenir, & je ferois bien fâchée de vous en faire paſſer de pareilles. Par ma foi, Demoiſelle, dit Galaor indigné, je m'en paſſerai bien, & votre ingratitude me paſſe. Un Ecuyer de Galaor qui s'amuſoit beaucoup de cette converſation, s'occupa le ſoir à l'écrire.

Quelque temps après, elle devint aſſez publique; & ce fut vraiſemblablement ce qui fit alors imaginer le mot de paſſade, dont l'uſage eſt venu juſqu'à nous.

Galaor & Norandel, voyant qu'ils ne pouvoient forcer ce château, & qu'Ambares & les deux couſines étoient également dignes de leur mé-

pris, prirent le parti de rire de cette aventure, & de s'éloigner assez promptement pour ne plus entendre les huées qui partoient sur eux du château; parmi lesquelles les deux Demoiselles faisoient distinguer leurs voix. C'étoit la première fois qu'ils avoient été trompés par un sexe enchanteur auquel on doit encore de la reconnoissance, même quand il nous trompe; cette leçon aussi ne les empêcha pas de l'aimer toujours; & l'un & l'autre ne pensèrent jamais aux trois nuits qu'ils avoient passées avec les deux cousines, sans desirer d'être encore quelquefois trompés à pareil prix.

Pendant trois jours qu'ils marchèrent sans rencontrer d'autres aventu-

res, ils ne ceſsèrent de parler de ce qu'ils venoient d'eſſuyer. Ils arrivèrent le troiſième jour au port d'Arſil, où trouvant un vaiſſeau qui partoit pour la Gaule, ils s'embarquèrent pour y paſſer ; ils y deſcendirent après un trajet heureux, & prirent le chemin d'une ville voiſine, où Périon faiſoit ſa réſidence. L'abordage du navire ayant été découvert d'un phare de cette ville, Amadis & Floreſtan montèrent à cheval, pour ſavoir ſi quelque Chevalier de leur connoiſſance n'étoit pas arrivé par ce vaiſſeau : les deux frères étant déſarmés, Galaor qui les reconnut de loin accourut à toute bride pour ſe jeter dans leurs bras ; il leur préſenta ſon compagnon Norandel, &

le ſenſible Amadis fut bien vivement ému en penſant qu'il embraſſoit un frère de ſa chère Oriane.

L'arrivée de ces deux Princes cauſa la plus grande joie dans la famille & la Cour de Périon. Galaor ne put s'empêcher de leur conter tout ce qui leur étoit arrivé lorſqu'ils rencontrèrent Arcalaüs ; l'adreſſe avec laquelle cet enchanteur s'étoit tiré de leurs mains ; & même avec un embarras mêlé de plaiſir & de honte, ils racontèrent ingénument toute leur aventure avec ſes deux nièces. Amadis & Périon en rirent beaucoup ; mais le premier ne put perdre cette occaſion de reprocher à ſon cher Galaor ſa promptitude à s'enflammer d'une ardeur toujours trop légère.

Galaor écouta ſon frère en homme ſoumis, mais incorrigible; & changeant promptement de converſation, il parla du vœu qu'il avoit fait avec Norandel de paſſer un an dans la recherche des trois Chevaliers aux ſerpens, qui s'étoient couverts de gloire dans la bataille de Liſvard contre Aravigne. Périon ſe mit à ſourire, & leur dit que cette recherche lui paroiſſoit très-difficile.

Amadis, voyant Eliſene & Périon entourés de beaucoup de perſonnes qui leur étoient chères, ſaiſit ce temps pour prendre congé d'eux, & chercher des aventures dignes de ſon courage. Ce héros croyoit que l'amant d'Oriane devoit ſans ceſſe faire parler la renommée de ſes nou-

veaux exploits ; & c'eſt peut-être d'après cette façon de penſer d'Amadis, qu'un homme d'eſprit de ce ſiècle a dit que les grandes réputations courent riſque de ſe perdre, dès qu'elles ceſſent d'augmenter.

Floreſtan eût deſiré vivement de ſuivre Amadis ; mais celui-ci, ne voulant pas laiſſer partager à ſon frère les périls & la gloire qu'il alloit chercher, pria Floreſtan de reſter avec le Roi ſon père, que Galaor devoit quitter dans peu de jours ; & deſirant s'occuper ſans ceſſe & ſans en être diſtrait, de ſa chère Oriane, il s'embarqua le jour ſuivant, n'ayant à ſa ſuite que le nain Ardan & ſon cher & fidèle Gandalin.

Galaor & Norandel paſsèrent huit

jours chez Périon, adorés des Chevaliers & des Dames de cette Cour. Dariolette que l'on y avoit reçue avec la plus tendre amitié, & toute la distinction que méritoient ses anciens services pour Elisene, & la dernière aventure où son adresse & sa présence d'esprit avoit sauvé la vie aux trois Princes de Gaule; Dariolette assez jeune encore, trouva Galaor charmant & moins sérieux qu'Amadis : elle ne put s'empêcher d'employer pour lui les petits talens que nous vons vu qu'elle possédoit; le bruit courut sourdement à cette Cour qu'elle y avoit réussi, & que quoique Galaor n'eût pu lui faire accepter aucun présent, Dariolette fut très-satisfaite de sa reconnoissance.

Périon, voyant Galaor & Norandel bien déterminés à pourſuivre leur recherche des trois Chevaliers aux ſerpens, vit bien qu'il étoit temps d'abréger pour eux une peine inutile; deux jours avant leur départ, il les mena dans ſon arſenal: Ne ſeroit-ce point cela que vous cherchez, dit-il, en leur montrant les trois armures que ſes deux fils & lui portoient le jour de la défaite d'Aravigne? Galaor & Norandel voyant ces armes marquées des coups qu'elles avoient parés, & reconnoiſſant les boucliers ſemés de ſerpens: Ah! c'eſt vous, Seigneur, c'eſt Amadis & Floreſtan qui les portiez, s'écrièrent-ils en baiſant ſes mains victorieuſes, & notre recherche eſt finie. Norandel ſe mit

à ſes genoux, & lui demanda ces trois armures avec inſtance : Laiſſez-moi, dit-il, les porter à Liſvard, & que le Roi mon père n'ignore pas plus long-temps quelle eſt la reconnoiſſance qu'il vous doit.

Périon, auſſi modeſte que vaillant, ſe laiſſa long-temps preſſer pour lui donner ces armes : il ſe rendit enfin ; & les deux Princes les ayant renfermées telles qu'elles étoient dans le même coffre qui venoit de la ſage Urgande, ils le firent porter à leur vaiſſeau ; & le même jour qu'ils arrivèrent près de Liſvard, ils préſentèrent le coffre à ce Prince, en lui diſant qu'ils étoient quittes de leur vœu, & que leur recherche étoit finie. Liſvard, ouvrant lui-même ce

coffre, reconnut facilement ces armes employées ſi courageuſement pour ſon ſervice : Je reconnois bien les armes, leur dit-il, mais j'ignore quels étoient ceux qui les portoient. Ah ! Sire, ne put s'empêcher de s'écrier Galaor, ſi votre cœur n'étoit pas fermé pour mes proches, vous les devineriez ſans peine. Eh bien ! Sire, apprenez donc que ce caſque d'argent étoit celui du Roi Périon, que le caſque vert couvroit la tête de Floreſtan, & que c'eſt ſous le caſque doré que celle d'Amadis s'expoſoit aux plus grands périls pour votre ſervice & pour votre gloire.

Liſvard eut preſque autant de peine que la belle Oriane à cacher la tendre émotion qui l'agita dans ce moment :

celle d'Oriane ne vint que d'avoir entendu prononcer le nom d'Amadis ; car ſon cœur ne l'avoit pas laiſſé douter un moment, après la lettre qu'elle avoit écrite, que ce ne fût ce Héros qui, dans ce jour mémorable, eût combattu pour ſon père.

Il en eût coûté trop à l'ancien reſſentiment de Liſvard pour s'étendre ſur les louanges d'Amadis ; mais, ne pouvant ſe refuſer à celles qu'il devoit à Périon, il fit l'éloge de ce Prince à Norandel, & ſe plaignit à lui de ce qu'il ne connoiſſoit encore Périon que par ſa valeur, ne l'ayant jamais vu qu'armé. Ah ! Sire, dit Norandel, Périon joint à toutes les grandes qualités que vous lui connoiſſez la figure la plus belle & la

plus majeſtueuſe ; ce puiſſant Prince poſsède de vaſtes Etats, & commande à la nation la plus brave, la plus aimable & la plus paſſionnée pour ſon maître. La Reine Eliſene joint les graces & les vertus les plus touchantes à la beauté ; & ce qui comble le bonheur de ces illuſtres époux, c'eſt d'avoir dans leurs enfans des Héros dignes de leur naiſſance. Liſvard ne répondit rien, mais Oriane vint embraſſer ſon frère ; &, quoiqu'elle l'aimât tendrement, ce ne fut peut-être en ce moment qu'à celui qui venoit de louer Amadis, qu'elle donnoit cette marque de tendreſſe.

Un intérêt bien juſte & bien tendre nous rappelle à parler du petit Eſplandian. Le ſaint hermite Naſcian l'ayant

l'ayant remis à ſa ſœur, femme d'un ancien & brave Chevalier nommé Sergil, cette ſœur prit les ſoins les plus tendres de cet enfant; & Naſcian ſachant qu'à peine âgé de quatre ans, Eſplandian ſurpaſſoit, en intelligence comme en force, tous les enfans de ſon âge, il jugea qu'il étoit temps de l'inſtruire, & le fit revenir à ſon Hermitage, accompagné de ſon neveu Sergil, plus âgé de deux ans que celui qu'il ſe propoſoit d'élever lui-même.

Eſplandian ſe prit du plus tendre attachement pour le bon homme Naſcian : docile à ſes leçons, il ſembloit n'être occupé que de lui plaire. Naſcian de ſon côté l'aimoit comme s'il eût été ſon fils, & deſiroit for-

mer ſon corps aux exercices pénibles, en même - temps qu'il travailloit à l'inſtruire, & à former ſon caractère & ſes mœurs.

Naſcian pourvut ces deux enfans de deux petits chiens, d'arcs & de flèches pour aller à la chaſſe, & ne craignoit pour eux que la fatigue qui la ſuit. Au retour d'une chaſſe aſſez longue, Eſplandian s'étant endormi ſur le bord d'un ruiſſeau, la lionne qui l'avoit nourri de ſon lait les premiers jours de ſa naiſſance, paſſa près de lui, le flaira, le reconnut, & ſe coucha ſur l'herbe à ſes côtés. Le petit Sergil, s'étant rapproché d'Eſplandian au moment où la lionne le flairoit, eut grand'peur & s'enfuit à l'Hermitage, en criant à Naſcian

de courir à ſon compagnon qu'un grand chien vouloit dévorer. Le ſaint Hermite y courut auſſitôt, & vit de loin Eſplandian qui s'étoit réveillé, & qui badinoit avec la lionne qui léchoit doucement ſes petites mains. Mon père, dit-il à Naſcian, en le voyant arriver, ce beau grand chien eſt-il à nous ? Mon ami, lui dit Naſcian, cet animal eſt libre, mais il eſt à Dieu qui créa tous les êtres ; & ſans doute il lui obéit, puiſqu'il vous careſſe malgré la férocite de ſon naturel. Ah ! que je deſirerois, dit l'enfant, que ce bel animal voulût ſe donner à nous & nous ſuivre juſqu'à notre Hermitage ! Eh bien ! mon fils, dit Naſcian, eſſayez de lui donner à manger. A ces mots, il tira de ſa

beſace un quartier de daim qu'Eſplandian préſenta à la lionne, qui ſe laiſſoit careſſer & prendre les oreilles pendant qu'elle mangeoit ſa proie. Dès ce moment la lionne ne voulut plus le quitter, & Sergil ceſſant d'en avoir peur, ils la conduiſirent à l'Hermitage, où, ſans peine, ils l'accoutumèrent a ſe laiſſer paſſer autour du cou une petite leſſe, & à ſe laiſſer conduire à la chaſſe avec eux. Dès qu'ils avoient bleſſé quelque bête fauve, ils la lâchoient ſur elle; la lionne s'élançoit pour ſaiſir la proie, & recevoir de leurs mains le partage qu'ils vouloient lui faire. C'eſt ainſi que ces enfans paſsèrent les premières années de leur jeuneſſe; c'eſt ainſi que le fils d'Oriane & d'un

Héros héritier de la Gaule étoit élevé, tandis que ſon malheureux père fugitif, déſeſpéré, cachant ſa renommée & ſa naiſſance, éloigné de ſa chère Oriane, expoſoit tous les jours ſa vie à de nouveaux périls, & n'en paſſoit pas un ſans gémir du ſort barbare qui le ſéparoit preſque ſans aucun eſpoir de la Princeſſe qu'il adoroit.

Ce Prince, en ſortant de la Gaule, vogua ſur pluſieurs mers, parcourut différentes contrées, couvert d'armes ſimples, ſans deviſe ſur ſon bouclier, &, ne pouvant être reconnu dans les grandes entrepriſes qu'il mettoit à fin, que par le fourreau de la belle épée que ſa loyauté lui avoit fait conquérir, & qui brilloit d'un vert

éclatant, ne fut très-long-temps désigné que par le nom du Chevalier à la verte épée.

Etant arrivé jusques dans la Bohême, il fut rencontré sur le bord d'un fleuve qu'il côtoyoit par le Roi Taffinor, Souverain de ce pays : ce Prince, alors sans armes & sans suite, fut d'abord en suspens s'il aborderoit un Chevalier inconnu, dont l'air paroissoit imposant ; mais reconnoissant que c'étoit le Chevalier de la verte épée, dont la haute réputation de valeur & de générosité étoit parvenue jusqu'à lui, il le prévint avec politesse, & lui dit qu'il se tiendroit heureux s'il pouvoit arrêter quelque temps dans ses Etats un Chevalier dont la renommée célébroit les vertus & les exp[illegible].

Amadis répondit avec reſpect aux prévenances du Roi de Bohême, le ſuivit dans ſon palais, où ce Prince lui fit rendre les plus grands honneurs. Amadis s'y prit bientôt d'amitié pour le Prince Graſandor, fils du Roi Taffinor. Ce jeune Chevalier s'étoit déja rendu recommandable par de belles actions; & ſon humeur douce & gaie, ſon deſir de plaire & ſa généroſité lui gagnoient facilement tous les cœurs. Amadis apprit de ce Prince que le Chevalier Patin, ayant été bleſſé dans un combat, avoit été forcé de renoncer, pour quelque temps, aux démarches qu'il avoit faites pour obtenir la Princeſſe Oriane; que, s'étant fait tranſporter à Rome, il avoit été près d'un an

ſans pouvoir ſe remettre de cette bleſſure, & que, pendant ce temps, l'Empereur ſon frère étant mort, il lui avoit ſuccédé. Ces Princes lui dirent auſſi qu'à peine Patin étoit-il monté ſur le trône des Céſars, ſon orgueil lui faiſoit commettre les plus grandes injuſtices; qu'il avoit même exigé que le Roi de Bohême lui payât un tribut, mais qu'il l'avoit refuſé comme n'ayant jamais relevé de l'Empire : ils ajoutèrent qu'ils attendoient de jour en jour de ſa part quelque acte de violence, qu'ils étoient réſolus de repouſſer par les armes.

En effet, on annonça dès le lendemain à Taſſinor qu'un Chevalier, nommé Garadan, proche parent de l'Empereur, étoit arrivé ſuivi de

douze autres Chevaliers, & demandoit à lui parler. Taſſinor, qui connoiſſoit la préſomption & l'arrogance de Garadan, fut tenté de le renvoyer ſans lui donner audience; mais Amadis ſut le réſoudre à l'écouter. Garadan ſe préſenta fièrement devant le Roi de Bohême, & dit d'un ton impérieux, que, quoique ſon maître eût des armées ſuffiſantes pour conquérir les Etats d'un plus puiſſant Prince que lui, cet Empereur ne voulant pas expoſer le ſang de ſes ſujets pour une ſi médiocre conquête, il venoit offrir de ſa part le combat de douze Chevaliers Romains contre douze des ſiens, ſi toutefois il pouvoit en raſſembler douze qui fuſſent

aſſez téméraires pour oſer combattre contre lui.

Amadis, indigné de l'inſolence d'un pareil meſſage, ne laiſſa point à Taffinor le temps de répondre à ce défi. Amadis déteſtoit Patin depuis le combat dans lequel il l'avoit bleſſé à la ſortie de l'Iſle Ferme, lorſque Patin s'étoit vanté fauſſement dans une chanſon d'être aimé de la belle Oriane; il fut bien aiſe d'humilier l'orgueil de Garadan, & de pouvoir en même-temps mortifier Patin, qu'il regardoit comme ſon plus irréconciliable ennemi.

Il prit donc la parole; il répondit à Garadan avec mépris & le défia. Garadan, fier de ſes forces qu'il

avoit ſouvent éprouvées, & du rang qu'il tenoit dans l'Empire, accepta ſur le champ le combat. Les Chevaliers Romains, parmi leſquels ſe trouvoit Arquiſil, jeune & brave Chevalier, & parent auſſi proche que Garadan de l'Empereur, voulurent proteſter contre ce combat, diſant que Garadan outre-paſſoit les ordres de l'Empereur, en voulant remettre le ſort de ce combat à ſon bras, tandis que l'Empereur avoit décidé qu'il ſeroit de part & d'autre en e douze Chevaliers.

Qu'à cela ne tienne, leur dit Amadis; voyez-moi vuider ma querelle avec Garadan, vous prendrez après le parti qui vous conviendra le mieux. Garadan, de ſon côté, mit

tant de chaleur dans la diſpute qu'il eut avec ſes compagnons, qu'ils s'accordèrent à lui laiſſer éprouver le ſort des armes ; mais toujours ſous la condition que ce combat ne ſeroit point déciſif, & que ſi Garadan ſuccomboit, les onze autres ſeroient les maîtres de ſoutenir la même querelle.

Il fut donc décidé que le lendemain Amadis & Garadan combattroient enſemble, en préſence des onze autres Chevaliers Romains, & que Taſſinor choiſiroit ceux qu'il voudroit leur oppoſer après le combat particulier entre les deux Chevaliers qui s'étoient défiés.

Taſſinor eut bientôt fait ſon choix, & ſon fils Graſandor fut le premier qu'il

qu'il nomma dans le nombre des Chevaliers Bohémiens.

Le combat entre Amadis & Garadan ne fut pas long-temps douteux, & ce dernier mordit bientôt la pouſſière. Le brave Arquiſil, le voyant étendu dans la lice, demanda ſur le champ que les conditions du combat fuſſent remplies : les Chevaliers Romains & les Bohémiens ſe chargèrent avec fureur; mais les premiers ne purent réſiſter aux coups que Graſandor & le Chevalier à la verte épée leur portèrent. Arquiſil s'étoit attaché pendant toute l'affaire à combattre Amadis; & celui-ci, voyant preſque tous les Romains déja morts, ou ſans défenſe, ne voulut point répandre le ſang du jeune Arquiſil, dont

la conduite lui paroiſſoit noble & digne d'eſtime : il prit ſon temps ; &, le déſarmant d'une main victorieuſe, il le força de lui donner ſa parole & de ſe rendre à lui.

Arquiſil s'étant relevé lui demanda la permiſſion de faire emporter les corps de ſes compagnons morts, & de ſecourir ceux qui pouvoient vivre encore. Amadis lui fit donner tous les ſecours dont il avoit beſoin ; &, trouvant de plus en plus dans le jeune Arquiſil des raiſons pour l'aimer & l'eſtimer, il lui permit, de l'agrément de Taſſinor, de retourner à Rome, ſur ſa parole d'honneur de le rejoindre dès qu'il l'en requerroit ſous le nom de Chevalier à la verte épée.

Amadis, témoin des prodiges de

valeur que Graſandor avoit faits, quatre Chevaliers Romains étant tombés l'un après l'autre ſous ſes coups, redoubla pour lui d'eſtime, lui jura l'amitié la plus durable, & l'un & l'autre ne perdirent jamais l'occaſion de s'en donner des marques réciproques.

Amadis n'avoit point reçu depuis long-temps des nouvelles de ſa chère Oriane ; il ſoupiroit nuit & jour en penſant à cette belle Princeſſe, aux jours heureux, aux nuits plus heureuſes encore qu'il avoit paſſées près d'elle : il ne pouvoit penſer ſans frémir à la longue diſtance qui l'en tenoit ſéparé. Voyant Taſſinor & Graſandor tranquilles dans leurs Etats, il prit le parti de les quitter,

pour ſe rapprocher de la Grande-Bretagne.

Taffinor ne put s'empêcher de verſer des larmes lorſqu'Amadis lui demanda la permiſſion de le quitter; il conduiſit ce Prince dans ſon cabinet, où, faiſant de nouveaux efforts pour le retenir, il en vit auſſi couler des yeux d'Amadis; il les donnoit à ſa ſéparation d'Oriane, & à la cruelle poſition où le ſort l'avoit mis: s'il ne pouvoit retourner auprès d'elle, du moins vouloit-il s'en rapprocher. Taffinor connut bientôt que ſes prières ſeroient inutiles: Je vois, Seigneur, que quelques intérêts bien chers vous appellent; puiſſe la fortune la plus heureuſe remplir votre eſpoir! mais aurez-vous la dureté

de celer votre nom & votre naiſſance à celui qui vous doit tant de reconnoiſſance ? Je vois que juſqu'ici vous m'avez caché l'un & l'autre ; mais ſi vous voulez achever de m'attacher à vous à jamais, donnez moi la marque de confiance de m'avouer qui vous êtes ; & je vous jure ſur mon honneur, & ſur tout ce qu'il y a de plus ſacré, de renfermer ce ſecret dans mon cœur. Je me rends, Seigneur, lui répondit le Chevalier de la verte épée : il faut donc vous avouer que je ſuis cet Amadis, fils du Roi de Gaule, & le Chevalier le plus malheureux qui reſpire. Ah ! s'écria Taſſinor, je m'en étois déja douté ; mais je ne pouvois croire qu'un ſi grand Prince pût être auſſi

long-temps abſent de la Cour du Roi ſon père, & de celle du Roi Liſvard. Amadis lui raconta la plus grande partie de ſes démêlés avec ce Prince, & l'apparence même qu'il ſeroit bientôt en guerre ouverte avec lui, pour la défenſe de l'Iſle Ferme. Taffinor le pria d'accepter ſon ſecours, & jura de lui envoyer l'élite de ſes troupes, commandées par ſon fils Graſandor, dès qu'il le lui demanderoit, ſoit au nom du Chevalier de la verte épée, ſoit à ce nom qu'il avoit rendu ſi glorieux & ſi redoutable.

Les deux Princes ſe ſéparèrent avec les plus grandes marques d'eſtime & de tendreſſe. Mon cher Prince, dit Amadis à Gradanſor, en

l'embraſſant, peut-être le ſort ceſſera-t-il de me perſécuter ; j'eſpère que nous nous reverrons dans un temps plus heureux pour moi, & que notre amitié ſera durable. Taſſinor & Graſandor le reconduiſirent juſqu'à la barque, ſur laquelle il alloit deſcendre un fleuve qui ſe rejettoit à vingt lieues plus bas dans la mer.

Le projet d'Amadis étoit de ſe rapprocher de la Grande Bretagne ; mais le ſort en avoit autrement ordonné, & bientôt les plus terribles aventures devoient éprouver ſon courage.

Tandis que ce malheureux Prince erroit de Royaumes en Royaumes, éloigné de tout ce qui l'attachoit à

la vie, l'injuſte Liſvard étoit tranquille dans ſes Etats : ſa Cour étoit redevenue floriſſante, les plaiſirs y renaiſſoient ; des fêtes & de grandes parties de chaſſe où les Dames de ſa Cour préſidoient, attiroient dans ſes Etats un grand nombre de Chevaliers étrangers.

Liſvard avoit été paſſer le mois de mai à la belle maiſon de campagne qu'il avoit dans la forêt de Windſor, & chaque jour une chaſſe différente étoit l'amuſement qui lui plaiſoit le plus. Un grand cerf, s'étant un jour échappé des toiles qu'il avoit eu la force & la légèreté de franchir, s'éloigna ſuivi de quelques chiens ; & Liſvard, animé vivement à ſa pourſuite, ſe trouva ſeul à l'extrémité

de la forêt. Son ardeur n'avoit point été vaine, & le cerf très-mal mené étoit preſque aux abois, lorſque Liſvard apperçut deux beaux enfans de ſix à ſept ans, dont l'un tenoit une grande lionne en leſſe. Cet enfant, voyant paſſer près de lui ce cerf très-échauffé, lâcha la lionne qu'il anima par ſes cris à ſa pourſuite ; la lionne l'atteignit ſans peine, & le terraſſa fort près d'un buiſſon où Liſvard s'étoit caché pour obſerver la chaſſe ſingulière de ces enfans, & voir la fin de cette aventure. Les deux enfans accoururent en entendant le cerf qui bramoit ſous les ongles tranchans de la lionne ; le plus beau des deux fit la curée à cette bête, ſi terrible pour toute autre, & ſi

douce pour lui, pendant que ſon compagnon, ſonnant d'un cor, appeloit deux petits chiens courans qui vinrent les rejoindre pour partager ce que l'autre enfant leur avoit deſtiné.

Tous deux, après que la curée ſut finie, couplèrent les deux chiens, remirent la leſſe à la lionne, & reprenoient le chemin de l'Hermitage ; ils commençoient à s'éloigner, lorſque Liſvard ſortit du buiſſon en appelant doucement celui qui tenoit la lionne, qui s'arrêta & le joignit d'un air aſſuré : Aimable enfant, lui dit Liſvard, apprenez-moi qui vous êtes. Sire Chevalier, répondit-il, Naſcian, le ſaint Hermite m'a nourri

juſqu'ici, & je ne connois que lui pour mon père.

Liſvard fut étonné de cette réponſe ; Naſcian étoit très-vieux, & ſa réputation de ſainteté ne permettoit pas de le ſoupçonner d'avoir un enfant de cet âge : deſirant donc être mieux inſtruit, il ſe fit conduire par l'enfant à l'Hermitage. Il étoit ſitué ſur une roche environnée de buiſſons épais ; c'eſt-là que Liſvard voit le ſaint homme en prière : Mon père, lui dit-il, j'ai quitté ma chaſſe pour ſuivre ce bel enfant, que j'ai vu mener une lionne en leſſe ; je vous prie de m'apprendre quelle eſt ſa naiſſance ; ſa phyſionomie & ſon maintien ſont trop nobles pour qu'il ne ſoit pas né de parens illuſtres.

Pendant que Liſvard parloit, Naſcian qui le regardoit attentivement, le reconnut pour ſon Roi; &, ſe jetant à ſes genoux, il lui demanda pardon de ne lui avoir pas d'abord rendu les reſpects qu'il lui devoit. Mon père, lui dit Liſvard en le relevant avec affection, & le prenant par la main, puiſque vous me connoiſſez, j'eſpère que vous ne refuſerez pas de m'éclaircir ſur la naiſſance de ce charmant enfant: vous penſez bien que la connoiſſance que vous m'en donnerez, ne lui peut être qu'avantageuſe. En vérité, Sire, répondit Naſcian, il eſt bien vrai que, depuis plus de ſix ans, je le nourris & l'aime comme ſi c'étoit mon fils; mais il ne l'eſt point, c'eſt un enfant

que la Providence a jeté dans mes bras. Hélas ! je l'ôtai de la gueule de la lionne que vous avez vue, lorſqu'elle le portoit à ſes petits, ſans l'avoir bleſſé, & l'enfant paroiſſoit n'être né que du jour précédent ; cette même lionne, qui me connoiſſoit, obéit à ma voix, &, par la permiſſion divine, laiſſa téter cet enfant avec ſes lionceaux. Voilà, Sire, tout ce que je ſais de ſon ſort ; j'ajouterai ſeulement que lorſque je voulus le baptiſer, j'apperçus pluſieurs caractères, les uns très-blancs, & les autres vermeils, imprimés ſur ſon ſein ; je lus dans ceux que je pus entendre, le mot Eſplandian, & c'eſt le nom que je lui donnai. L'autre enfant eſt fils de ma ſœur & de

l'ancien Chevalier Sergil. Mon père, lui dit le Roi plus ſurpris que jamais, cette aventure eſt vraiment merveilleuſe ; nous ne pouvons douter qu'il ne ſoit protégé du Ciel, puiſque la Providence l'a tiré d'un péril ſi terrible ; je ſens que le plus tendre intérêt m'émeut pour lui, & je vous prie en grace de vous trouver demain matin à la fontaine des ſept Hêtres avec cet enfant, & le petit Sergil qui m'eſt cher auſſi, puiſqu'il eſt votre neveu, & que le brave Sergil que j'ai connu dans mes armées eſt ſon père. Naſcian l'ayant aſſuré qu'il ſe rendroit à ſes ordres, le Roi s'en retourna vers l'heure du midi. L'on commençoit à s'inquiéter de ſon abſence, & Grumedan vint

auſſitôt le prier, de la part de la Reine, de paſſer chez elle, pour lire une lettre qu'elle venoit de recevoir à l'inſtant. Cette lettre avoit été portée par une Demoiſelle richement vêtue, montée ſur un fort haubin *, & conduite par un nain. La lettre étoit ſcellée par une belle émeraude montée en or, ſur laquelle étoient gravés ces mots : *Seel d'Urgande la Déconnue.*

Liſvard ouvrit cette lettre avec empreſſement, & lut : « Très-haut & très-puiſſant Prince, Urgande la Déconnue qui vous aime, vous avertit que le Damoiſel allaité de trois différentes nourrices doit vous

* Cheval allant l'amble, & dont l'allure eſt très-vîte & très-douce.

être bien cher ; il doit non-seulement sauver vos jours de la plus périlleuse aventure, mais il assurera votre gloire & votre repos, & sera cause de la paix qui vous réunira, Sire, avec Amadis & la Gaule. Le Damoisel est de race royale des deux côtés, & surpassera, par sa valeur & ses actions, les Chevaliers les plus renommés de son temps. Il tiendra des trois nourrices dont il a pris le lait : il aura la force, le courage & la générosité de la lionne ; les mœurs douces & la bienfaisance de la brebis ; le don de plaire, la religion & l'esprit de la vertueuse nourrice qui lui donna son sein. Vous connoissez trop, Sire, le savoir de celle qui vous est tendrement attachée, pour hésiter à la

croire. *Urgande la Déconnue* ».

Liſvard, plein de confiance pour Urgande, ne douta point qu'elle n'eût voulu lui parler de l'enfant à la lionne, qu'il venoit de trouver dans la forêt; il étonna beaucoup la Reine Briſene, en lui diſant: Je ſuis sûr, Madame, que je viens de voir à l'inſtant l'enfant qu'Urgande m'annonce dans ſa lettre, & que dès demain vous aurez le même plaiſir que moi, lorſque vous verrez en lui la plus charmante créature qui reſpire. A ces mots, il lui raconta la rencontre qu'il avoit faite du petit Eſplandian, & tout ce qu'il en avoit appris de la bouche de Naſcian.

Galaor & la belle Oriane étoient préſens à ce récit. Galaor aſſura le

Roi que, quoiqu'il ne pût rien comprendre à cette aventure comme à la lettre d'Urgande, la certitude qu'il avoit qu'elle ne pouvoit jamais ſe tromper, lui rendoit cet enfant bien cher, puiſqu'il en eſpéroit tout ce qu'il deſiroit avec le plus d'ardeur, la réunion de la Gaule & d'Amadis avec la Grande-Bretagne & le Prince dont il s'étoit déclaré le Chevalier.

Qui pourroit exprimer la tendre émotion & le trouble du cœur d'Oriane? qu'elle eut de peine à cacher les ſentimens qui l'agitoient!... Mabille avoit enfin appris de la Demoiſelle de Danemarck quel avoit été le ſort du fils de ſa couſine, elle en avoit inſtruit Oriane avec tous les ménagemens néceſſaires; & l'heu-

reuſe Oriane, cette tendre mère, cette épouſe ſecrète d'Amadis, rapprochant alors toutes les circonſtances, ne doutoit déja plus que le charmant enfant qu'elle alloit bientôt voir ne fût ſon fils, & ne fût ce gage ſi cher de l'amour le plus malheureux & le plus fidèle.

Le lendemain matin Liſvard & Briſene ſe rendirent de bonne heure avec les Princeſſes & les premiers de leur Cour à la fontaine des ſept Hêtres, où l'on avoit tendu de riches pavillons ; la Reine fit relever les murailles du ſien ; & la tendre Oriane, à moitié ſoutenue par Mabille, & contraignant à peine les mouvemens impétueux de crainte, d'eſpérance & de tendreſſe qui la mettoient hors

d'elle-même, avoit les yeux fixés ſur la route de la forêt qui conduiſoit à l'Hermitage.

Bientôt l'on vit arriver le bon homme Naſcian, ſuivi de deux Vavaſſeurs de ſes parens ; il conduiſoit les deux enfans par la main, & tout ce petit cortége étoit bien intéreſſant par la ſingularité. Eſplandian, beau comme l'amour, portoit ſur ſon dos un grand lièvre, & dans ſes mains deux perdrix qu'il avoit tuées à coups de flèches ; Sergil tenoit la lionne en leſſe, & les deux Vavaſſeurs portoient ſur un brancard le grand cerf que les enfans avoient pris la veille ; les deux petits chiens couplés ſuivoient Sergil, en jouant & badinant autour de la

lionne. Les Dames eurent d'abord un peu de peur de cette bête redoutable ; mais elles furent raſſurées par la préſence de Naſcian qui la fit coucher à ſes pieds.

Liſvard fit quelque pas au-devant de Naſcian, l'embraſſa, le prit d'une main & le bel Eſplandian de l'autre, & fut les préſenter à Briſene : Voyez, lui dit-il, Madame, le plus beau Damoiſel que nous ayons jamais vu paroître dans cette Cour. Eſplandian, avec un maintien aſſuré, mais reſpectueux, parut l'avoir habitée depuis ſa naiſſance : Sire, dit-il, recevez avec plaiſir la chaſſe que je viens de faire, ayez la bonté d'en faire le partage. Non, mon mignon, lui dit Liſvard, il faut

que ce ſoit vous-même qui le faſſiez. Eſplandian rougit & n'en devint que plus beau. Tout-à-coup il prit ſon parti : Sire, dit-il, ce beau cerf eſt le plus noble des animaux que j'apporte, il eſt bien juſte que je vous le préſente ; je prie la Reine d'accepter ce lièvre ; & je meurs d'envie d'offrir ces deux perdrix à cette belle Dame, que j'ai tant de plaiſir à voir. A ces mots, l'enfant n'oſant s'avancer, allongeoit ſes petits bras, & préſentoit ſes perdrix à la belle Oriane, avec une expreſſion ſi touchante & ſi vive, que chacun admira ſon eſprit comme ſa beauté. Liſvard (heureuſement pour Oriane, qui ne pouvoit plus réſiſter à ſes premiers mouvemens) interrom-

pit Eſplandian en lui diſant : Mais, mon mignon, il ne vous reſte plus rien pour donner aux autres perſonnes de ma Cour. Ah ! Sire, n'eſt-ce pas de votre main que ceux qui vous ſuivent doivent recevoir des graces, & ce grand cerf ne ſuffit-il pas pour celles que vous voudrez leur faire ? Le Roi, ſurpris & charmé de la gentilleſſe de cette réponſe, l'embraſſa pour la ſeconde fois.

Mon père, dit-il à Naſcian, vous m'avez dit que le Ciel l'avoit conſervé, pour le mettre entre vos bras, & que déſormais ce ſeroit à moi à ſeconder les vues que la Providence a ſur lui. Je vous demande ces deux enfans ; accordez-les moi pour les élever dans ma Cour, &

les inſtruire de tout ce qui leur eſt néceſſaire pour ſe rendre dignes & capables d'accomplir la deſtinée qu'Urgande annonce dans ſa lettre. Naſcian remit à l'inſtant l'un & l'autre enfant dans les mains de Liſvard & de Briſene, & ſe jetant à genoux les yeux & les bras élevés au Ciel: Chers enfans, leur dit-il, après quelques momens de ſilence, puiſſe l'Eternel vous bénir à jamais comme le fait un pauvre pécheur ! A ces mots, les deux enfans s'élançant des bras de Liſvard & de la Reine, volèrent aux genoux de Naſcian, qui les embraſſa les yeux baignés de larmes.

La Reine ſe levant alors dit à Naſcian : Puiſque vous nous les accordez,

dez, je vais en faire le partage; je me charge de votre neveu; le premier mouvement du petit Eſplandian ayant paru pour ma fille, je le remets entre ſes mains. A ces mots, elle conduiſit elle-même Eſplandian à la belle Oriane, qui le ſerra dans ſes bras, éperdue de joie & de tendreſſe, ſans oſer ni ſans pouvoir exprimer tout ce qu'elle ſentoit en cet heureux moment.

Oriane étoit pleine de religion; elle n'a jamais plus de pouvoir que ſur les ames tendres & fidelles; cette Princeſſe avoit d'ailleurs beſoin de conſeils & d'ouvrir un cœur trop plein de l'excès de ſon bonheur; elle pria Naſcian de l'écouter en confeſſion avant ſon départ. Ce fut à

ſes genoux qu'elle avoua ſon mariage ſecret avec Amadis, la naiſſance de ſon fils, l'aventure affreuſe qui l'avoit arraché de ſes bras, & la certitude preſque complette qu'Eſplandian étoit ce fils qui depuis ſix ans lui coûtoit tant de larmes. Naſcian acheva facilement de lever les doutes que ſon cœur vouloit rejetter, en lui peignant exactement les langes dans leſquels il avoit trouvé ſon enfant enveloppé. Cette confeſſion d'Oriane eut une ſuite bien heureuſe, puiſqu'elle inſtruiſit Naſcian du ſecret de cette naiſſance, & qu'il put dans la ſuite, & de l'aveu d'Oriane, s'en ſervir utilement pour la réunion des deux plus puiſſans Princes de l'Europe.

Cette réunion étoit encore bien éloignée ; il ſembloit que le ſort eût fait choix d'Amadis ponr donner l'exemple de tous les changemens de fortune, & de tous les périls que peuvent éprouver la conſtance, le courage & la vertu.

Ce Prince en ſortant de la Bohême & de la Cour de Taffinor, pour ſe rapprocher un peu de la Grande-Bretagne, ſe trouvoit ſur les confins de la Romanie, & près d'un port de mer tirant ſon nom de la ville de Sadine, qui s'élevoit en amphithéâtre ſur les deux côtés qui le couvroient, & qui formoient l'aſpect le plus majeſtueux & le plus agréable. Amadis, en tournant autour de cette ville dans laquelle il

ne vouloit entrer que la nuit, pour que rien ne pût le diſtraire du deſſein qu'il avoit pris de s'embarquer, vit au détour d'un rocher qui lui cachoit une belle plaine, une troupe nombreuſe & brillante de jeunes Dames accompagnées de pluſieurs Chevaliers armés, qui ſe promenoient dans une belle prairie; bientôt au milieu de cette troupe il en diſtingua une d'une blancheur éclatante, qui paroiſſoit les commander; & lorſqu'il eſpéroit être encore à temps de s'en éloigner, il s'apperçut avec quelque chagrin qu'une Demoiſelle ſuivie d'un Chevalier ſe détachoit pour lui parler.

Amadis crut qu'il ſeroit impoli de ne la pas attendre. Cette Demoiſelle

l'abordant auſſitôt, vint lui dire que la belle Graſſinde ſa maitreſſe le prioit de lui venir parler ; le premier mouvement d'Amadis fut de la refuſer. La Demoiſelle redoublant inutilement ſes inſtances, le Chevalier qui la ſuivoit, entendant cette converſation, s'avança d'un air préſomptueux, en lui diſant qu'il falloit bien de gré ou de force qu'il vînt parler à la Princeſſe Graſſinde. Amadis n'étoit pas accoutumé qu'on lui proposât une pareille alternative : J'aurois pu, dit-il au Chevalier, me rendre à la prière que cette Demoiſelle m'a faite ; mais il me ſuffit que vous l'exigiez, pour que je m'y refuſe. Oh ! parbleu, s'écria le Chevalier, Brandaſiel ſait punir les témé-

raires qui le refuſent ; & maintenant je vous ordonne de deſcendre de cheval, & d'y remonter après, la tête tournée du côté de la croupe, tenant la queue de votre cheval au lieu de bride ; & c'eſt dans cet état que je veux que vous vous préſentiez devant Graſſinde. C'eſt ce qu'il faudra voir, dit Amadis en ébranlant ſa lance ; & peut-être aurez-vous bientôt la honte de paroître vous-même en cet état.

Ce Brandaſidel, fier de ſa force & de ſon adreſſe, courut auſſitôt ſur Amadis : il briſa ſa lance ſur ſon écu, ſans l'ébranler des arçons ; mais un éclat de la lance briſée bleſſa dangereuſement Amadis à la gorge. Le coup de celui-ci fut tel que ceux

qu'il avoit coutume de porter. Brandafidel enlevé des arçons, roula ſans connoiſſance ſur la pouſſière. Amadis, s'appercevant qu'il n'étoit qu'étourdi de la force du coup, ſe porta ſur lui l'épée haute, en lui diſant : Chevalier, vous êtes mort ſi vous ne ſubiſſez les mêmes conditions que vous avez oſé me propoſer. Le préſomptueux Brandafidel fut quelque temps ſans vouloir répondre ; mais voyant briller l'épée d'Amadis à quatre doigts de ſa gorge, il eut la honte & la douleur d'être obligé de crier merci, de monter à cheval à reculons, & de rejoindre ainſi la belle Graſſinde. Cette Princeſſe, couſine de Tafinor, avoit trop entendu parler du Chevalier à la verte épée,

pour ne pas le reconnoître à celle qui brilloit à ſon côté, comme à la valeur & à la force avec laquelle il avoit vaincu Brandafidel, qui paſſoit pour le plus redoutable Chevalier de cette contrée. Voyant le ſang qui couloit en abondance de la gorge d'Amadis, elle le ramena promptement à ſon palais, où maître Héliſabel, fameux Chirurgien, fut promptement appellé. Héliſabel trouva la bleſſure aſſez profonde, pour annoncer au Prince de Gaule que la cure ſeroit longue, & que de plus de vingt jours il ne ſeroit en état de porter ſes armes.

Malgré toute la conſtance d'Amadis, il ne put apprendre ſans la plus vive douleur qu'il alloit être obligé

de perdre un temps auſſi long ſans pouvoir ſe rapprocher d'Oriane.

Occupé ſans ceſſe de l'amour qu'il avoit pour elle, ce Prince ne s'apperçut point de celui dont Graſſinde ne put ſe défendre. Cette jeune Reine n'avoit été mariée qu'un an ; elle en avoit à peine vingt ; &, quoiqu'elle eût pris la réſolution de ne ſe point donner un maître, elle ne put vaincre le penchant qu'elle ſe ſentoit pour Amadis. Elle ne paſſoit pas un jour ſans aller ſavoir de ſes nouvelles ; ſouvent elle étoit prête à lui découvrir les ſentimens qui l'agitoient ; mais la timidité jointe à la modeſtie naturelle à ſon ſexe, la retinrent. Chaque fois qu'elle fut prête à ſe déclarer, l'air poli, mais froid, qu'Amadis

eut toujours avec elle, lui fit garder le ſilence. Graſſinde d'ailleurs chercha vainement à connoître quel étoit le Chevalier de la verte épée; elle ne pouvoit douter qu'il ne fût d'une bien haute naiſſance; mais elle ne put acquérir aucune connoiſſance, même ſur le pays qui l'avoit vu naître.

Depuis long-temps Amadis deſiroit de voir la Cour de l'Empereur de Grèce; & ne s'en trouvant pas éloigné, dès qu'il fut guéri de ſa bleſſure, & qu'il fut en état de porter les armes, il ſupplia Graſſinde de lui permettre d'aller à la Cour de l'Empereur d'Orient. Seigneur, lui dit-elle, il me ſeroit cher de vous retenir plus long-temps, mais je ſens qu'il ſeroit

trop indiſcret de vous arrêter. Je deſirerois du moins obtenir une grace de vous avant votre départ. Ah! Madame, répondit vivement Amadis, ordonnez; il n'eſt rien que je ne doive & que je ne veuille faire pour vous prouver ma reconnoiſſance. Eh bien! Seigneur, j'avoue que j'ai le ſecret le plus important de ma vie à vous confier; mais il m'en coûteroit trop de vous ouvrir mon cœur en ce moment. Partez, Seigneur; le meilleur vaiſſeau de ma flotte vous portera dans les ports de la Grèce; Héliſabel ne vous quittera point: je connois trop à quel point votre courage peut vous expoſer à ne pouvoir vous paſſer de ſon ſecours. Tout ce que j'oſe exiger de vous,

c'eſt de revenir me voir à votre retour de Grèce avant qu'une année ſoit expirée. Amadis le lui promit, lui baiſa la main, prit congé d'elle; & le vent étant favorable, il s'embarqua dès le lendemain avec ſes Ecuyers & maître Héliſabel. Il parcourut d'abord pluſieurs Iſles de la Romanie, où ſouvent il eut occaſion d'exercer ſa valeur; mais il ne fut jamais connu, dans toutes ces occaſions, que ſous le nom du Chevalier à la verte épée.

Amadis étoit alors près d'éprouver, preſqu'à la fois, l'événement le plus cruel pour ſon amour, & le péril le plus affreux où ſa vie pût être expoſée.

Patin, que la mort de ſon frère avoit

avoit élevé ſur le trône des Céſars, ne pouvoit éteindre dans ſon cœur la flamme dont il brûloit pour Oriane : ſa préſomption naturelle & la dignité ſuprême dont il étoit revêtu, ne lui laiſſa pas craindre que Liſvard pût refuſer Oriane à ſes vœux ; mais, dans les premiers temps de ſon règne, n'oſant s'éloigner de Rome, où l'ancien eſprit républicain fermentoit encore quelquefois, il envoya vers Liſvard l'ambaſſade la plus ſolemnelle, pour lui demander Oriane en mariage. Cette ambaſſade fut compoſée du Prince Saluſte Guide, ſon proche parent, de l'Archevêque de Tarente, & de la Reine Sardamire. Cette Princeſſe, douée de toutes les vertus & des qualités les plus aimables,

étoit dans le printemps de ſon âge & de la beauté la plus parfaite ; l'Empereur l'envoyoit comme la perſonne la plus propre à gagner la confiance & l'amitié d'Oriane, & comme devant la recevoir des mains du Roi ſon père, & l'accompagner lorſqu'elle viendroit à Rome. Nous verrons plus loin quelle fut la ſuite funeſte de cette ambaſſade : les périls affreux qu'Amadis eſt près d'eſſuyer, ſont trop intéreſſans pour perdre ce Héros de vue.

Ce Prince, après avoir parcouru pluſieurs autres Iſles de cette mer, après avoir vu les ruines de Troie & le tombeau d'Hector, comptoit ſe rendre en peu de jours à la Cour de l'Empereur de Grèce, un vent favo-

rable ſembloit l'y porter ; mais tout-à-coup un orage furieux s'étant élevé, la mer irritée & les Aquilons déchaînés le tinrent pendant trois jours & trois nuits dans l'attente d'un naufrage qui paroiſſoit inévitable. Le gouvernail briſé, les voiles déchirées, ne laiſſoient plus d'eſpérance au Pilote ; & les ténèbres d'une nuit obſcure l'euſſent d'ailleurs empêché de diriger ſon vaiſſeau vers quelque aſyle qui pût le mettre en sûreté. C'eſt dans l'attente d'une mort prochaine, que tous ceux qui montoient ce vaiſſeau le virent entrer dans un canal étroit entre des roches eſcarpées, & ſentirent une ſecouſſe capable de le faire engloutir, lorſqu'il toucha ſur un bas-fond, où, dans

l'inſtant même, il fut arrêté. Le vaiſſeau, qui ſe trouvoit être de la meilleure conſtruction, réſiſta pendant le reſte de la nuit au choc des vagues qui le battoient; & la mer s'étant appaiſée vers la pointe du jour, Amadis reconnut que le vaiſſeau, quoiqu'échoué, n'étoit point endommagé, & qu'ayant touché ſur un fond de ſable très-près du rivage, il étoit facile de deſcendre à terre.

Amadis, ayant fait préparer ſes chevaux, & s'étant fait couvrir de ſes armes, ſe préparoit à deſcendre à terre, lorſque le Pilote, après avoir monté au haut du mât pour reconnoître le pays, accourut à lui pour le retenir: Ah! Seigneur, lui cria-t-il, tous les écueils & tous les gou

fres de la mer ſont moins à craindre que le lieu funeſte où notre mauvais ſort nous a jetés. Cette Iſle infortunée eſt nommée par le peuple l'Iſle du Diable. Depuis près de quarante ans un monſtre horrible l'habite, & l'a dépeuplée de ſes anciens habitans; rien ne peut réſiſter à ſa force, & aux défenſes cruelles dont il eſt armé : ſa bouche impure ſouffle ou des feux dévorans, ou le poiſon le plus mortel; la force, le courage ne peuvent rien contre ce monſtre impénétrable à tous les coups.

Le cœur d'Amadis étoit trop grand, pour que rien pût y répandre la terreur; mais voulant s'inſtruire davantage, il feignit une eſpèce de crainte, & pria le Pilote de lui dire

tout ce qu'il ſavoit au ſujet de ce monſtre ſi redoutable.

La naiſſance de ce monſtre, lui dit le Pilote, eſt affreuſe comme ſon exiſtence, & je frémis en vous la racontant.

Il y a quarante ans qu'un redoutable géant régnoit dans cette Iſle, l'une des plus fertiles & des plus peuplées de la mer Egée. Ce géant étoit payen; il adoroit trois idoles monſtrueuſes, & le démon les animoit ſouvent pour répondre aux vœux du géant. Une fille aſſez belle, mais ayant des mœurs plus atroces encore que ſon père, étoit l'unique fruit qu'il eût de ſon mariage avec une Dame vertueuſe & chrétienne, qui gémiſſoit des vices que chaque

jour elle voyoit développer dans le cœur de ſa fille. Cette jeune géante, contrainte par la ſévérité de ſa mère, conçut un amour inceſtueux pour ſon père ; & celui-ci n'étant point retenu par les loix ſacrées de la religion & de la nature, un crime affreux ſuivit de près ce coupable amour.

La jeune géante ſentit bientôt que ce crime avoit des ſuites qu'elle ne pourroit jamais cacher ; & ſe promenant un jour avec ſa vertueuſe mère ſur les bords d'un abîme, elle eut la barbarie de l'y précipiter. Le géant libre par la mort de ſon épouſe, conſulta les Dieux, & le démon ſe ſervant de cet organe, lui conſeilla d'épouſer publiquement ſa fille, & lui promit que l'enfant qu'elle met-

troit au jour tiendroit d'eux trois pour la figure, qu'il ſeroit d'une force ſurnaturelle, & couvert par la nature d'armes impénétrables.

Les neuf mois étant expirés, l'inceſtueuſe géante mit au monde un monſtre, dont la tête étoit celle d'un tigre, la ſtature & les bras d'un homme; ſes mains & ſes pieds étoient armés des griffes tranchantes d'un lion; un poil hériſſé, dur comme le plus fort acier, couvroit ſa peau écailleuſe; deux longues aîles de chauves-ſouris enveloppoient ſon corps preſque en entier, & lui ſervoient également pour s'élever en l'air & pour le couvrir. Le géant remarqua que les Dieux ne l'avoient point trompé, & que ſon fils raſſem-

bloit tous les traits qui caractériſoient chacun d'eux: il voulut en vain lui donner des nourrices, le monſtre dévora le ſein des trois premières qui lui furent offertes, & l'on fut contraint à le faire vivre du lait de vingt vaches, qui ſuffiſoient à peine pour lui.

Six ſemaines après ſa naiſſance, le monſtre ſurpaſſoit déja le géant ſon père en hauteur. Sa mère voulut le voir dès qu'elle fut rétablie, & le géant la conduiſit dans la tour, où juſques-là le monſtre, qu'on avoit nommé l'Endriaque, avoit été renfermé. A peine eut-il apperçu ſa mère, qu'il s'élança ſur elle, & que, lui déchirant le ſein avec ſes griffes tranchantes, il lui dévora le cœur.

Le géant outré de colère, voulut lui donner la mort, & lui lança ſon épée avec violence, mais la pointe n'ayant pu percer les écailles du monſtre, l'épée rejaillit, ſe retourna, & revint percer le cœur du géant. L'Endriaque alors s'élança hors de la tour, déploya ſes grandes aîles, & s'envola ſur la cime d'un rocher, d'où bientôt il fondit ſur les malheureux habitans de l'Iſle, qu'il dévora tous les uns après les autres, ne conſervant que les quadrupédes, dont chaque jour il faiſoit ſa nourriture.

Depuis quarante ans, continua le Pilote, ce monſtre exiſte, & nul voyageur malheureux n'aborde dans cette Iſle funeſte, qu'il n'en ſoit dévoré.

Amadis, plus saisi d'horreur de la naissance de ce monstre, que du péril de le combattre, résolut d'en purger la terre, & de ne paroître à la Cour de l'Empereur de Grèce qu'après l'avoir exterminé, pour remettre sous la puissance de cet Empereur une Isle floriſſante autrefois, & compriſe alors dans les Etats soumis à cet Empire.

Il se fit descendre à terre avec Gándalin, Héliſabel & son nain; &, quoiqu'ils se jetassent en larmes à ses genoux, rien ne put le dissuader de chercher le monstre & de le combattre.

Lorsqu'Amadis apperçut de loin un vaste groupe de rochers noirs, où le monstre avoit choisi sa retraite,

il fit entrer ceux qui le ſuivoient dans une caverne, leur ordonna de s'y cacher & de l'attendre : Cher Gandalin, dit-il à ſon Ecuyer, ſi je ſuccombe dans cette cruelle aventure, porte mon anneau à la charmante Oriane, & dis-lui, que la mort la plus affreuſe m'a paru encore plus ſupportable qu'une cruelle abſence. Gandalin baigné de larmes promit d'obéir, & le Héros s'avança vers le pied du mont ouvert par les rochers.

Bientôt un ſifflement aigu & quelques tourbillons de fumée annoncèrent que le monſtre étoit proche. Le cheval d'Amadis reculant épouvanté à l'aſpect horrible de l'Endriaque, Amadis fut obligé de deſcendre ; &, ſe ſaiſiſſant de ſa lance pour parer le

premier choc, il s'avança ſur le monſtre, qui, déployant à moitié ſes longues aîles, ſe préparoit à fondre ſur lui.

Amadis, joignant le ſang-froid à l'intrépidité des Héros, & ſachant que le monſtre étoit invulnérable, eſpéra du moins que ſes deux gros yeux qui brilloient comme des charbons allumés, ne le ſeroient pas; il eut l'adreſſe, dans la première atteinte, de frapper l'Endriaque du fer de ſa lance dans l'œil gauche qu'il lui creva. Le monſtre recula quelques pas par la force de la douleur, en jetant un cri terrible; mais bientôt s'élançant ſur Amadis qui lui porta ſa lance à la gueule, il ſe jeta de lui-même deſſus pour la briſer avec ſes

dents : elle fut en effet briſée ; mais le fer & le tronçon du fuſt reſtèrent attachés dans le fond de la gueule du monſtre, de façon qu'il verſoit un torrent de ſang qui lui tomboit dans l'eſtomac, lui faiſoit perdre haleine, & même empêchoit ſa gueule meurtrière de pouvoir ſerrer une proie.

Amadis lui porta vainement des coups terribles de ſa bonne épée ; la lame rebondit chaque fois ſans l'entamer, comme s'il eût frappé ſur une enclume ; il réuſſit cependant à lui enfoncer profondément ſon épée dans les naſeaux avant que d'être ſaiſi, & ce nouveau coup augmenta beaucoup l'effuſion du ſang dont ce monſtre étoit à moitié ſuffoqué. Le

Prince de Gaule ſe crut à ſa dernière heure, lorſque l'Endriaque, malgré les bleſſures qu'il avoit reçues, parvint enfin à le ſaiſir entre ſes griffes cruelles, qui briſoient les mailles de ſon haubert, & pénétroient dans ſon corps: Je meurs en t'adorant, divine Oriane, s'écria-t-il en cet affreux moment; mais l'Amour veilla ſans doute ſur la vie du plus parfait de tous les amans. En cet inſtant même le monſtre, étouffé par la quantité de ſang qu'il avaloit, détendit ſes griffes, tomba ſur le dos, & ſur le champ expira, en vomiſſant un torrent de feux & d'une fumée empoiſonnée, parmi lequel Héliſabel & Gandalin qui s'étoient avancés cru-

rent voir un noir démon qui ſe précipita dans un abîme.

Amadis s'étant relevé, fit quelques pas en chancelant; il fut heureuſement apperçu par ſes deux fidèles ſerviteurs, qui volèrent à ſon ſecours, mais qui ne purent arriver que lorſqu'il étoit déja étendu ſur le ſable ſans aucune connoiſſance.

Gandalin délaça promptement ſon caſque, & s'apperçut qu'il reſpiroit encore. L'odeur empeſtée qui les ſaiſit, leur fit juger que la force du poiſon agiſſoit encore plus ſur Amadis, que les bleſſures dont ſon corps étoit couvert. Héliſabel heureuſement l'avoit prévu, & lui verſant dans la bouche & dans le nez un

élixir précieux, Amadis entr'ouvrit un œil mourant. J'expire, ô mon cher Gandalin! Ah! je te conjure de joindre à l'anneau que je t'ai donné pour porter à la divine Oriane, ce cœur qui n'aima jamais qu'elle, & qui brûle encore pour elle à mon dernier ſoupir. Gandalin penſa mille fois expirer de douleur à ces paroles; mais Héliſabel ſoulevant la tête d'Amadis, & le frottant de nouveau de ſon élixir: Banniſſez ces idées funeſtes, Seigneur, s'écria-t-il; ne ſuis-je pas avec vous pour vous rappeler à la vie? En effet, Amadis commença bientôt à reprendre ſes ſens & quelque force; mais le ſang commençant à couler plus vivement de ſes bleſſures, ils le déſarmèrent

promptement ; & le ſavant Héliſabel ſut arrêter ce ſang, & traiter ſes bleſſures avec tant d'adreſſe, qu'ils reconnurent qu'Amadis alloit bientôt ſe trouver en état d'être tranſporté.

Pendant les premiers momens de calme, Gandalin ſonna d'un cor pour appeler les gens de l'équipage, ainſi qu'il étoit convenu, ſi ſon maître étoit vainqueur ; & tandis qu'ils accouroient pleins de ſurpriſe & de joie, il examinoit avec horreur le monſtre affreux qui couvroit un vaſte terrain de ſon corps.

Les gens de l'équipage tendirent promptement un pavillon, ſous lequel Amadis fut porté. Héliſabel & Gandalin, par leurs ſecours aſſidus, achevèrent de le rappeler à la vie ;

& dès le ſecond jour Héliſabel l'aſſura que la ſeule perte qu'il avoit faite de preſque tout ſon ſang rendroit la cure un peu longue, & il ne lui laiſſa pas eſpérer de pouvoir ſortir de ſon lit avant la fin du mois.

Amadis, regrettant vivement tous les momens qu'il perdoit ſans ſe rapprocher d'Oriane, crut auſſi n'en devoir pas perdre pour faire ſavoir à l'Empereur que l'Iſle de l'Endriaque étoit délivrée de ce monſtre; que le Chevalier de la verte épée la remettoit ſous ſa puiſſance; mais que, bleſſé dans le combat, il étoit encore hors d'état de pouvoir lui aller embraſſer les genoux.

Héliſabel étant très-connu dans la

Cour de l'Empereur de Grece, écrivit tous les détails de ce combat terrible, & chargea l'Exprès de remettre ſa lettre au Comte de Salender, frère de la belle Graſſinde, pour que ce Prince la préſentât à l'Empereur.

La ſurpriſe & l'admiration de ce Prince fut extrême, en apprenant la fin de l'horrible aventure dans laquelle tant de braves Chevaliers de ſes Etats avoient perdu la vie. Son premier mouvement fut de vouloir lui-même voler au ſecours du Chevalier de la verte épée ; mais ſon âge & la prière de l'Impératrice l'ayant retenu, l'Empereur députa le Prince Gaſtilles ſon neveu, avec le Comte de Salender, pour aller trouver le

Chevalier de la verte épée, lui rendre les plus grands honneurs, & l'amener le plutôt qu'il ſeroit poſſible dans ſa Cour ; il les fit ſuivre par le meilleur Peintre de ſes Etats, avec ordre de deſſiner exactement l'Endriaque, ce Prince ayant réſolu d'élever un monument dans ſa Capitale & dans l'Iſle, où l'on verroit en bronze, de grandeur naturelle, ce monſtre effroyable, & le brave Chevalier qui l'avoit terraſſé ſous ſes coups.

Gaſtilles & le Comte de Salender firent en peu d'heures le trajet qui les ſéparoit de l'Iſle de l'Endriaque, & rendirent au Chevalier de la verte épée l'hommage qu'ils devoient à ſa valeur. Malgré ſa pâleur

& ſa foibleſſe, ils admirèrent la nobleſſe & la beauté de ſa figure, & jugèrent à ſes propos que ce ne pouvoit êrre que quelque grand perſonnage qui cachoit ſon véritable nom.

Dès le lendemain matin ils allèrent viſiter le cadavre de l'Endriaque, & ne purent le voir ſans horreur & ſans la plus grande ſurpriſe qu'un Chevalier eût pu vaincre tout ſeul un pareil monſtre : malgré la puanteur exceſſive qu'il exhaloit, un habile Peintre en prit la meſure, & le peignit avec exactitude.

Deux jours après leur arrivée, Héliſabel, voyant que le Chevalier bleſſé pouvoit ſoutenir la mer, le fit tranſporter dans le vaiſſeau, dont

le trajet fut également heureux ; & ſon arrivée étant annoncée déja dans le port de Conſtantinople, le vaiſſeau qui portoit ce Chevalier de la verte épée fut ſalué par tous les vaiſſeaux de la flotte Impériale, & par tous les forts qui défendoient l'entrée du port.

L'Empereur, croyant ne pouvoir trop honorer ſa valeur, vint au-devant de lui ſuivi d'une riche litière, l'embraſſa tendrement, & le fit conduire à ſon palais. L'Impératrice ne tarda pas à paroître, &, malgré la foibleſſe d'Amadis, il ſe mit à ſes genoux pour lui baiſer la main ; mais la Reine le releva d'un air plein de grace, & le força de s'aſſeoir auprès d'elle. La jeune Reine Menoreſſe,

qui ſuivoit l'Impératrice, cherchoit en vain à démêler ſes traits. Ayant, dans un voyage, été défendue par Galaor, qui punit des brigands qui l'avoient attaquée, elle avoit été frappée de la reſſemblance que le Chevalier de la verte épée avoit avec lui. Elle ſoupçonna que ce Chevalier pouvoit être de l'illuſtre race des Princes de Gaule, & communiqua ſon ſoupçon à l'Empereur; mais ce Prince, auſſi rempli d'égards que magnanime, reſpecta le ſecret dans lequel le Chevalier de la verte épée vouloit tenir ſon nom, & ſe contenta de dire que, quel qu'il pût être, ce Chevalier honoroit toutes les Cours qui le recevoient, & qu'heureux ſeroit le Souverain qui l'acquerroit

roit pour ſon gendre ou pour ſon beau-frère.

Les Dames étoient prêtes à demander au Chevalier les détails de ſon périlleux combat, lorſque la jeune Princeſſe Léonorine, fille unique de l'Empereur, âgée de ſept à huit ans, parut avec deux jeunes Princeſſes de ſon âge, filles du Roi de Hongrie. Léonorine eût été priſe pour la Déeſſe de la jeuneſſe; elle en avoit la grace & la beauté. Amadis, en la voyant, fut ſi vivement frappé de la trouver ſi belle, qu'il ſe rappela le premier moment où la divine Oriane, étant à-peu-près du même âge, parut la première fois à ſes yeux dans la Cour du Roi d'Ecoſſe: cette penſée le jeta dans une diſtrac-

tion ſi profonde, qu'il baiſſa ſes yeux, d'où bientôt il ſortit un torrent de larmes. Toute la Cour fut ſurpriſe, & commençoit à le blâmer d'oublier la compagnie qui l'entouroit; mais l'Empereur reconnoiſſant qu'une violente paſſion, dont il n'étoit pas le maître, l'occupoit en ce moment, fut le premier à l'excuſer, & le prenant par la main : Seigneur Chevalier, lui dit-il, voici ma fille qui vient vous féliciter ſur votre victoire. Amadis, revenant à lui, rougit de l'état où l'Empereur l'avoit ſurpris, & répara cette faute avec toute la nobleſſe & la galanterie qui le rendoient auſſi ſupérieur dans les Cours, qu'il l'étoit dans les combats par ſa valeur.

La jeune Léonorine fut si frappée de tout ce qu'elle admiroit dans le vainqueur de l'Endriaque, que, passant promptement dans son appartement, elle en revint aussitôt avec deux riches couronnes à la main: Seigneur Chevalier, lui dit-elle, voici deux couronnes dont l'Empereur m'a fait présent pour en disposer à mon gré; toutes deux viennent de mon bisaïeul Apollidon, qui les fit faire avec dix autres pour la belle Grimanèse; je ne peux en faire un meilleur usage que de vous les offrir, sous quelques conditions, que je vous prie d'accepter avant que je vous les déclare. Ah! Madame, s'écria-t-il, je n'en imagine aucune qui puisse m'empêcher de vous obéir. Eh

bien ! Seigneur, dit Léonorine, avec un air d'embarras qui parut animer les roſes de ſon teint, j'exige que vous donniez l'une de ces deux couronnes à la Demoiſelle que vous jugerez être la plus belle, que vous réſerviez la ſeconde pour la plus excellente Dame que vous connoiſſiez, & que vous nous déclariez quel eſt le ſujet des larmes que vous avez verſées lorſque j'ai paru devant vous.

Amadis rougit, & ſe trouva dans le plus grand embarras; cette troiſième demande étoit le ſecret de ſon ame. Se remettant enfin : Madame, lui dit-il, la plus brillante couronne de l'univers ſeroit encore au-deſſous de celle que vos charmes naiſſans méritent : permettez-moi donc de vous la

rendre, & d'oſer en couronner vos beaux cheveux. Pour la ſeconde, il faut donc avouer que je la réſerve pour une Dame qui raſſemble les vertus & les perfections les plus céleſtes ; elle n'avoit que votre âge lorſque je la vis la première fois. Ah ! Madame, vous m'avez ſi fortement rappelé ce moment qui décida du reſte de ma vie, que je vous avoue que je n'ai pu m'empêcher de verſer des larmes : je vous conjure de ne m'en pas demander davantage. Je m'en tiendrai donc, dit Léonorine avec autant de grace que de politeſſe, à vous prier d'accorder à l'Empereur mon père le plus de temps que vous pourrez paſſer loin de celle dont vous conſervez un ſouvenir auſſi cher ; & puiſ-

que vous voulez que j'accepte cette couronne, dont plusieurs Princesses seroient plus dignes que moi, recevez du moins cet anneau, & ne le remettez jamais qu'à quelqu'un que vous jugerez digne d'être mon Chevalier. Ah ! divine Princesse, je vous le jure, s'écria vivement Amadis ; & vous verrez peut-être bientôt à vos pieds l'un de mes proches parens vous présenter cet anneau, & vous jurer une obéissance éternelle. Amadis pensoit en ce moment à Galaor; mais ce bonheur étoit destiné pour un Chevalier plus fidèle, & qui devoit lui être encore plus cher : nous verrons dans la suite que ce fut Esplandian même qui rapporta cet anneau précieux à la belle Léonorine.

Amadis desiroit vivement partir & se rapprocher de la Grande-Bretagne ; mais l'Empereur & les Princesses trouvoient toujours de nouveaux prétextes pour le retenir ; la jeune Léonorine se plaisoit souvent à le tourmenter avec le badinage & les graces de son âge. Un jour entr'autres, voyant qu'un propos qu'il venoit de tenir annonçoit son départ pour le lendemain, elle fit signe aux enfans de son âge d'entourer le Chevalier : Voyons, lui dit-elle, si vous aurez autant de courage pour rompre les chaînes qui vous retiennent, que vous en montrâtes contre l'Endriaque. Vraiment, Madame, je n'avois alors à combattre qu'un démon, & je ne suis pas assez tê-

méraire pour oſer combattre des Anges. Eh bien, continua la charmante Léonorine, ſachez que vous ne ſortirez point de cette dure priſon, que vous ne m'ayiez promis de reſter encore trois jours avec nous, & que vous ne m'ayiez renouvellé le ſerment de me renvoyer l'anneau par celui d'entre vos proches que vous choiſirez pour être mon Chevalier. Amadis lui baiſa la main en le lui promettant.

L'Empereur regretta plus d'une fois dans ſon cœur que le Chevalier de la verte épée fût déja ſoumis au pouvoir de l'amour ; pénétré d'admiration pour lui, quoiqu'il ignorât ſa naiſſance, quoiqu'il fût alors homme fait, & que Léono-

rine ne fût encore qu'un enfant, il eût desiré pouvoir se l'attacher par les liens les plus sacrés, dès que sa fille seroit en âge d'être mariée. Seigneur Chevalier, lui dit-il un jour, permettez-moi de vous sommer sérieusement de tenir à ma fille la parole qu'elle a reçue de vous. Votre haute sagesse me rend sûr que vous ne pouvez choisir qu'un Chevalier digne de l'héritière de cet Empire, & je ne permettrai point qu'elle en accepte d'autre que celui qui nous viendra de votre main. Amadis lui répondit respectueusement qu'il tâcheroit de se rendre digne de la confiance dont il l'honoroit.

L'Impératrice, sachant que le Chevalier de la verte épée brûloit

du desir de retourner dans la Grande-Bretagne, & qu'il avoit habité souvent dans ce Royaume, ne put s'empêcher de lui dire un jour qu'elle étoit surprise qu'il n'eût jamais parlé des merveilles du palais que son grand-père Apollidon avoit élevé si près de la Grande-Bretagne. Madame, lui répondit-il, j'ai vu l'arc des loyaux amans; & j'ai souvent admiré tout ce que le grand Apollidon a rassemblé dans l'Isle Ferme. Ah! lui dit-elle, personne n'eût été plus propre que vous à mettre cette grande aventure à fin. Vous avez trop bonne opinion de moi, Madame, cette aventure étoit sans doute réservée aux plus grands Princes On dit que l'Isle Ferme a depuis été con-

quiſe par Amadis, fils de Périon, Roi de Gaule. En vérité, dit auſſitôt l'Empereur, j'ai ſouvent penſé que vous êtes cet Amadis ſi renommé par ſes vertus & par ſa gloire; mais ce qui m'empêche de m'arrêter à cette idée, c'eſt que je ne peux imaginer qu'un ſi grand Prince eût quitté le cœur de l'Europe, & ſe trouvât preſque ſeul ſur les bords du Boſphore, ſi loin de tout ce qui doit l'attacher. Amadis embarraſſé laiſſa tomber ce propos ſans rien répondre; & l'inſtant d'après, l'idée de ſa chère Oriane maîtriſant ſes ſens & ſon cœur, il retomba dans la ſombre rêverie qu'on avoit déja remarquée, & quelques larmes coulèrent de ſes yeux. L'aimable Reine

Menoreſſe, qui s'étoit priſe d'amitié pour lui, fut vivement touchée de ſon état : Ne retenons plus, dit-elle à l'Empereur, ce brave Chevalier, je vois qu'il en coûte trop à ſon cœur ; & vous belle Léonorine, dit-elle à la Princeſſe, laiſſez-le aller à la recherche du Chevalier qu'il vous deſtine, & préſentez-lui le dernier préſent que vous lui réſervez. Léonorine s'étant fait apporter auſſitôt ſix épées d'une beauté parfaite, & dont les lames avoient été forgées en Syrie, par le plus habile ouvrier de Damas, elle le pria de les recevoir de ſa main, & de n'en faire don qu'à ceux qu'il croiroit les plus dignes de les porter : Ah ! Madame, ils ne les recevront

de

de la mienne qu'en jurant de vous ſervir avec le même zèle & le même attachement que je vous conſacre à jamais.

Amadis ayant enfin pris congé de l'Empereur, s'embarqua le lendemain matin, enchanté de cette aimable Cour, & de tous les dons charmans qui brilloient dans la jeune Léonorine. Un vent favorable le porta dans peu de jours où la belle Graſſinde devoit l'attendre; &, quoiqu'il fût loin encore de la Grande-Bretagne, il ſentoit ſon cœur un peu moins oppreſſé d'avoir franchi quelques degrés de la diſtance qui le ſéparoit d'Oriane.

Graſſinde fut bien attendrie en revoyant le Chevalier de la verte épée;

&, connoiſſant que ſa modeſtie le faiſoit parler trop légèrement ſur les périls qu'il venoit d'eſſuyer, elle ſe fit rendre compte par Héliſabel de ſon combat contre l'Endriaque, & de tout ce qu'il avoit éprouvé dans la ſuite de ce voyage. Amadis ſe plut à parler plus long-temps de la Cour de l'Empereur, de la jeune Léonorine, & de toutes les marques d'amitié qu'il avoit reçues dans cette Cour, & ſur-tout du Comte de Salender ſon frère. Je ne ſuis pas ſurpriſe, lui dit-elle, que mon frère ſe ſoit pris d'un tendre attachement pour vous : nous nous aimions dès notre enfance, & nos ſentimens furent toujours les mêmes. Vous ſerez peut-être ſurpris lorſque vous ſaurez

que le don que vous m'avez promis, & qu'il eſt temps que je vous déclare, eſt une ſuite de l'excès de l'amitié qu'il eut toujours pour moi. Amadis frémit en entendant parler de ce don, & craignit vivement que quelque nouvelle entrepriſe à laquelle ce don l'engageroit, ne l'éloignât encore de ſa chère Oriane.

Le premier exploit de mon frère qui n'avoit encore nulle paſſion dans le cœur, dit-elle, fut de faire élever un perron ſur les frontières de la Romanie, d'y faire placer mon portrait, & de ſoutenir pendant trois mois contre tous les Chevaliers qui ſe préſenteroient, que je ſurpaſſois en beauté la Dame de leurs penſées. Mon frère, après avoir eſſuyé bien

des combats, ſortit vainqueur de cette folle entrepriſe ; & toutes les Dames des Royaumes voiſins furent un peu humiliées par ſa victoire. Je vous avoue, Seigneur, que je ne pus m'empêcher d'être ſenſible à ce triomphe, & que tout autre qu'un frère, quelque Chevalier qui vous eût reſſemblé, en eût peut-être reçu la récompenſe ; mais je n'oſerois plus aujourd'hui tenter de jouir une ſeconde fois d'une pareille gloire, ſi je ne ſavois que rien ne peut vous réſiſter. J'ai ſouvent entendu parler, continua-t-elle, de la beauté des Dames de la Grande-Bretagne ; & le don que je vous demande c'eſt de me conduire à cette Cour, & de me faire remporter ſur les Dames

de celle de Liſvard, le même avantage que j'ai ſur celle de la Romanie.

Amadis, affligé d'une pareille demande, reſta quelque temps ſans répondre ; il eût mieux aimé périr de mille morts, que d'attenter à la gloire de la belle des belles ; & la divine Oriane lui paroiſſoit en tout ſi ſupérieure à Graſſinde, qu'il auroit cru ſe trouver ſans force & ſans courage, au moment où ſon bras eût oſé porter quelque atteinte à ſa gloire. Graſſinde commençoit à ſe trouver offenſée de l'embarras qu'Amadis montroit à lui répondre, lorſque celui-ci reprenant ſes eſprits: Expliquez-vous, lui dit-il, Madame; vous ne prétendez, ſans doute,

remporter la palme de la beauté que ſur les Demoiſelles de cette Cour, & vous ne voudriez pas offenſer la belle Reine Briſene ? Non, certes, lui répondit-elle, & je ne prétends qu'à vous voir forcer les Chevaliers Bretons d'avouer que celles au cœur deſquelles ils prétendent, ne peuvent égaler la Princeſſe de Romanie. Amadis avoit eu l'adreſſe de bien établir cette diſtinction, en penſant que ſa chère Oriane n'étoit plus du nombre des Demoiſelles, & que par conſéquent ſa gloire ne pouvoit courir aucun riſque par l'eſpèce de défi que Graſſinde lui propoſoit de faire ; il lui dit donc, qu'il étoit prêt à la ſuivre, & que peut-être, dès qu'elle paroîtroit à

cette Cour, aucun Chevalier ne ſe préſenteroit pour le combattre.

Graſſinde, très-contente de cette réponſe, ordonna les apprêts de tout ce qui pouvoit rendre ſon arrivée à Londres également briſante & magnifique. Pendant qu'on s'occupoit des préparatifs néceſſaires, Amadis s'amuſoit ſouvent à chaſſer; mais c'étoit bien moins le plaiſir de courre un cerf qui l'attiroit dans la forêt, que le deſir de la ſolitude, & de pouvoir ſe livrer tout entier à des penſées qui lui peignoient ſans ceſſe celle qu'il adoroit : abandonnant preſque toujours la chaſſe dès que le cerf étoit lancé, l'endroit le plus épais & le plus ſauvage de la forêt étoit celui qui lui plaiſoit le plus.

Un jour qu'il s'étoit égaré plus loin qu'à l'ordinaire avec le ſeul Gandalin à ſa ſuite, il fut très-ſurpris en trouvant un beau cheval blanc étendu mort, & couvert de bleſſures qui ſaignoient encore ; le moment d'après, il entendit quelques foibles plaintes ; il y courut, & vit un Chevalier mourant, & dont le ſang couloit ſur l'herbe. Il s'empreſſa de lui donner du ſecours ; mais de quelle douleur ne fut-il pas ſaiſi, lorſqu'après avoir eſſuyé le ſang qui lui couvroit le viſage, il le reconnut pour être ſon cher Bruneau de Bonnemer ? Il fit un cri, en mouillant ſon front de ſes larmes & les mêlant avec ſon ſang : Ah ! mon cher Laſinde, dit Bruneau d'une voix mourante, tu

t'es fait bien long-temps attendre ; je me meurs. Qu'eſt devenu Angriotes ? Ah ! cher Amadis, que de larmes vous donnerez à votre meilleur ami ! Amadis ne s'occupa d'abord qu'à bander ſes plaies, & à arrêter ſon ſang ; il eût eu peine à réuſſir, ſans le ſecours de Gandalin & de Laſinde, Ecuyer de Bruneau, qui revenoit en ce moment, avec deux têtes hideuſes attachées à l'arçon de ſa ſelle. Ce fut par Laſinde qu'Amadis apprit que Bruneau s'étant écarté d'Angriotes d'Eſtravaux ſon compagnon, il avoit été ſurpris par ſix brigands, qui, commençant par tuer ſon cheval avant qu'il eût pu ſe mettre en défenſe, l'avoient aſſaſſiné ; qu'Angriotes étant accouru dans le

moment où Bruneau tomboit, il avoit couru ſur ſes aſſaſſins, les avoit mis en fuite, aidé par ſon Ecuyer & par lui; & que, tandis qu'Angriotes les pourſuivoit, il avoit été chercher du ſecours pour ſon maître. Un ancien Hermite qui ſuivoit Laſinde, arriva dans ce moment; alors, tous les quatre déſarmant doucement Bruneau, l'Hermite viſita ſes bleſſures, qui ſe trouvèrent plus nombreuſes que mortelles; & le ſang étant arrêté, Bruneau reprit un peu ſes ſens, reconnut qu'il étoit dans les bras de ſon cher Amadis. Laſinde lui montra les deux têtes qu'Angriotes venoit de lui donner, en lui diſant qu'il ne ceſſeroit pas de pourſuivre le reſte des aſſaſſins de ſon compagnon.

L'Hermite ayant fait un brancard, fit tranſporter Bruneau dans ſon Hermitage. Pendant ce temps, Amadis, entendant un bruit d'armes dans la forêt, ſe couvrit promptement de celles de Bruneau, & vola vers le lieu d'où ce bruit partoit; il y trouva le brave Angriotes le dos appuyé contre un chêne, qui ſe défendoit avec courage contre huit hommes armés, dont l'un rendoit les derniers ſoupirs à ſes pieds. Le terrible Amadis en fit tomber deux autres des premiers coups qu'il frappa; chargeant les cinq autres avec fureur, un ſeul reçut encore la mort, les autres l'évitèrent par une prompte fuite. Angriotes avoit été bleſſé dans ce dernier combat par les quatre ſcélé-

rats qui s'étoient joints à ceux qu'il pourſuivoit; &, ſans le ſecours d'Amadis, qu'il prit d'abord pour Bruneau, ce Chevalier eût peut-être ſuccombé ſous leurs coups. Amadis ayant levé la viſière de ſon caſque, Angriotes l'embraſſa tendrement. Ils reprirent enſemble le chemin de l'Hermitage, dont l'hôte partagea ſes ſoins entre les deux bleſſés; & le lendemain, l'Hermite les voyant en état d'être tranſportés, Amadis les fit conduire au château de Graſſinde, qu'il trouva dans la plus mortelle inquiétude, & preſque ſeule: cette Princeſſe ayant envoyé tous ceux de ſa ſuite en état de porter les armes, pour chercher Amadis & lui donner des ſecours, craignant que les bri-

gands de la montagne ne ſe fuſſent avancés juſques ſur ſes frontières, comme ils avoient oſé s'y porter quelquefois.

Les ſoins les plus aſſidus & l'habileté d'Héliſabel réuſſirent à remettre Angriotes & Bruneau de Bonnemer en état de ſortir; & dès qu'ils purent s'armer, Graſſinde s'embarqua ſuivie de ces deux Chevaliers & d'Amadis, & fit voile pour la Grande-Bretagne.

Ce fut pendant le trajet, qui fut aſſez long, mais paiſible, qu'Amadis entendit parler pour la première fois du jeune Eſplandian; Angriotes, en cauſant avec lui de tout ce qui s'étoit paſſé depuis ſon abſence à la Cour de Liſvard, lui raconta com-

ment Naſcian avoit remis entre les mains de ce Prince ce bel enfant dont on ignoroit la naiſſance, & dont les premiers jours avoient été marqués par des événemens auſſi merveilleux. Angriotes ajouta que Liſvard avoit donné le petit Eſplandian à ſa fille Oriane, avec Ambor ſon fils, mais qu'il en étoit preſque fâché, parce que ſon fils, quoique bien fait & grand pour ſon âge, paroiſſoit bien laid auprès d'Eſplandian. N'importe, mon ami, dit Amadis, il ne peut ſortir rien que de bon & d'eſtimable d'un auſſi preux Chevalier; & dans le deſſein où je ſuis d'armer Chevalier mon cher & brave Gandalin, qui devoit l'être avant Enil, ſi vous voulez me le confier

pour quelques années, il remplacera Gandalin dès que nous ſerons arrivés dans l'Iſle Ferme. Angriotes accepta cette offre avec reconnoiſſance.

Pendant le temps qui s'étoit écoulé, tant pour la guériſon de Bruneau, que pour le voyage de Graſſinde, il étoit arrivé bien des événemens à la Cour de Liſvard. La Reine Sardamire, le Prince Saluſte Guide, Duc de Calabre, & l'Archevêque de Tarente, étoient arrivés pour faire la demande d'Oriane, avec le ſuperbe & nombreux cortége que l'Empereur Patin leur avoit donné; une armée navale les avoit eſcortés & portés ſur les côtes de la Grande-Bretagne. Ils étoient abordés dans le port de la grande cité de Tagades, où Liſ-

vard ſe trouvoit alors, & les trois Ambaſſadeurs avoient eu déja l'audience la plus favorable du Roi de la Grande-Bretagne.

Oriane n'étoit point pour lors à la Cour ; & dans l'abſence de ſon cher Amadis, Mirefleur où ce Prince avoit embelli ſes jours, étoit le lieu qu'elle habitoit avec le plus de plaiſir ; c'eſt-là que cette malheureuſe Ptinceſſe pleuroit l'abſence d'un époux adoré, mais elle ne prévoyoit pas les nouveaux malheurs dont elle étoit menacée.

Le déſeſpoir d'Oriane fut extrême, lorſqu'elle ſut l'arrivée des Ambaſſadeurs Romains, & l'accueil que le Roi ſon père leur avoit fait ; les penſées les plus noires, les projets

les plus funeſtes l'occupèrent ; ſon parti déciſif fut de ſe donner la mort plutôt que de rompre ſes ſermens, & d'accepter la main de l'Empereur.

La Reine Sardamire crut devoir la prévenir de la demande qu'elle étoit chargée de faire, & demanda la permiſſion au Roi Liſvard d'aller voir la Princeſſe à Mirefleur. Sardamire partit de Tagades avec un brillant cortége ; elle étoit eſcortée par cinq Chevaliers Romains, qui, depuis leur arrivée dans la Grande-Bretagne, portoient la préſomption juſqu'à mépriſer les Chevaliers de cette Cour : leurs propos avoient ſouvent bleſſé le bon vieillard Grumedan, qui, malgré le poids des années, ſe pro-

poſoit de les en faire repentir dès qu'il en trouveroit l'occaſion.

Cette occaſion ſembla ſe préſenter d'elle-même. Grumedan avoit été chargé par Liſvard de conduire la Reine Sardamire à Mirefleur ; & comme la diſtance étoit trop grande pour la faire tout d'une traite, il avoit envoyé tendre ſur le bord d'un ruiſſeau vers la moitié du chemin, cinq grands pavillons pour Sardamire & ſa ſuite.

A peine les Chevaliers Romains furent-ils arrivés à ces pavillons, qu'ils s'emparèrent de celui qui leur étoit deſtiné ; &, ſelon la coutume des Chevaliers qui deſiroient de combattre avec ceux qui paſſeroient à portée d'eux, ils firent attacher leurs

cinq boucliers autour du dôme de leur pavillon, & dreſsèrent leurs cinq lances vis-à-vis.

Vous propoſez-vous de jouter, leur dit Grumedan ? Nous le deſirerions, lui répondirent-ils, mais nous ne l'eſpérons point ; & ce que nous connoiſſons des Chevaliers de ce pays, ne nous fait pas imaginer qu'ils oſent entrer en lice avec nous. Parbleu ! vous les connoiſſez mal, leur dit Grumedan, & tout vieux que je ſuis, je vous en ferois bien paſſer l'envie, ſi dans ce moment je pouvois diſpoſer de ma perſonne ; mais quand j'aurai rempli les ordres dont je ſuis chargé par mon maître, je me ferai une vraie fête, à notre retour, ou de vous faire changer d'o-

pinion, ou de rabattre votre orgueil. Cette diſpute auroit pu devenir fort vive ; mais elle fut interrompue par l'arrivée de Floreſtan, qui revenoit à la Cour de Liſvard, eſpérant y trouver des nouvelles d'Amadis qu'il avoit cherché vainement dans une grande partie de l'Europe. Floreſtan, bien couvert de ſes armes, ne fut reconnu de perſonne ; & ſurpris de voir des pavillons tendus, il s'approcha de celui qui lui parut le plus conſidérable : les murailles en étoient relevées. Floreſtan reſta quelques momens à conſidérer la Reine Sardamire, & les Dames de ſa ſuite qu'il ne connoiſſoit point : il trouva cette jeune Reine ſi belle, qu'il reſta long-temps immobile en l'admirant ;

cela déplut à l'une des Demoiſelles de ſa ſuite, qui ſe leva pour lui dire d'un ton fort dur : Il eſt bien impoli de regarder avec tant de curioſité des Dames, auparavant qu'on ne les ait ſaluées, & qu'on n'en ait obtenu la permiſſion. Allez, Chevalier, vous feriez mieux d'aller toucher l'un de ces écus ; mais je ne crois pas que vous en ayiez le courage. Madame, dit, Floreſtan à Sardamire, je ne m'attendois pas à trouver dans ce lieu tant de beautés raſſemblées, & je vous demande pardon d'une faute involontaire. Quant à ces écus, dit-il à la Demoiſelle, j'ignore quels ſont ceux qui les ont placés dans un lieu ſi apparent ; &, comme je ne penſe pas qu'ils aient deſſein de les

retirer, je ne paſſerai pas ſans les toucher. A ces mots, il les toucha tous les cinq l'un après l'autre du fer de ſa lance, en les faiſant fortement retentir, pour que les Chevaliers en fuſſent avertis.

Les cinq Chevaliers ſortirent enſemble, montèrent à cheval, & ſe préparoient à courir tous à-la-fois contre Floreſtan ; mais Grumedan s'avançant, leur dit : Eſt-ce donc la coutume des Chevaliers Romains d'en attaquer un ſeul avec tant d'avantage ? Sachez que de pareils actes ne ſont point ſoufferts dans ce Royaume ; tout ce que vous pouvez faire, c'eſt de l'attaquer l'un après l'autre, dans le même ordre qu'il a mis à toucher vos boucliers. Le plus foible

de nous, reprit Gradamor le plus apparent de tous, ſuffiroit pour en combattre cinq tels que vous avec lui. Le vieux Grumedan lui répondit d'un air moqueur : Oh ! parbleu, c'eſt ce que nous allons voir ; quel que ſoit ce Chevalier, je ne lui manquerai point, en me mêlant d'un combat qu'il vient d'entreprendre : je le crois très-ſuffiſant pour vous vaincre ; mais s'il a du déſavantage contre l'un de vous, je jure bien de le remplacer à l'inſtant. Ah ! ah ! Grumedan, vous voulez donc perdre auſſi votre cheval, & que votre bouclier aille orner le Capitole avec celui de ce Chevalier ? Ma foi, j'ignore quel ſera l'événement de ce combat, dit Grumedan, pour moi

je regarde les vôtres comme un trop médiocre trophée pour m'en parer ; je me propoſe tout au plus de les faire traîner dans la pouſſière. Finiſſez vos radotages, vieux Grumedan, repartit Gradamor, où je vous en punirai dès que nous ſerons à Tagades. Grumedan hors de lui, s'alloit emporter contre Gradamor ; mais il fut arrêté par le commencement de la joûte qui s'alloit faire. Le Chevalier Romain n'ébranla pas ſeulement Floreſtan, qui le fit voler par-deſſus la croupe de ſon cheval, à moitié mort ; il fit auſſitôt prendre ſon cheval & ſon écu par ſes Ecuyers.

Un ſecond Chevalier Romain s'étant préſenté, Floreſtan lui fit ſubir le

le même ſort, ainſi qu'aux deux ſuivans ; tous les quatre furent tellement bleſſés par la violence de leur chûte, qu'il fallut les emporter, & de long-temps ils ne furent en état de porter les armes.

Il ne reſtoit plus que Gradamor ; mais, loin que le traitement fait à ſes compagnons l'eût humilié, il n'en devint que plus arrogant, & Floreſtan ſe promit bien de l'en punir ; il employa toute ſa force & ſon adreſſe dans cette dernière courſe, & frappant Gradamor de droit fil au milieu du corps, il l'envoya par-deſſus la croupe de ſon cheval, avec la ſelle entre les jambes, tomber à quatre pas dans une marre pleine de fange. Chevalier, lui dit

Floreſtan, lorſqu'il le vit reprendre ſes ſens, il eſt juſte que votre ſelle vous reſte ; mais pour mon cheval & mon écu, il ne ſerviront pas à votre triomphe au Capitole.

Gradamor revenu de ſon premier étourdiſſement, ſe releva furieux, mit l'épée à la main, & voulut en donner dans les flancs du cheval de Floreſtan qui l'évita, ſauta légèrement à terre, & lui dit : Vous avez beſoin qu'on vous donne des leçons de courtoiſie, & que l'on vous corrige de votre orgueil : vous voyez que je ne veux pas me ſervir de l'avantage que j'ai ſur vous ; mais vous n'avez pas l'air d'être plus heureux à pied qu'à cheval. Gradamor ne lui répondit que par des coups pré-

cipités, que Floreſtan paroit avec adreſſe, en continuant à lui faire les plaiſanteries les plus amères. Voulant enfin terminer ce combat, en trois ou quatre coups il étourdit tellement Gradamor, que celui-ci tomba à la renverſe : alors Floreſtan lui arracha ſon caſque, le prit par une jambe, & le traîna dans la marre où d'abord il l'avoit jeté. Après avoir joui quelques inſtans du plaiſir de le voir ſe débattre dans la boue : Chevalier arrogant, lui dit-il, il eſt temps de te punir. A ces mots, il lui porta la pointe de ſon épée ſur la gorge, & Gradamor fut obligé de lui crier merci. Non, tu n'en mérites pas, lui répondit Floreſtan, à moins que tu ne conſentes à deux

conditions, que je prétends t'impoſer. Je m'y ſoumets, dit Gradamor, ſi tu me donnes la vie.

Eh bien ! dit Floreſtan, j'exige que tu commences par écrire de ton propre ſang ton nom, & celui de tes compagnons, ſur les cinq boucliers; je compte les envoyer à l'Iſle Ferme : ils y ſeront ſuſpendus, non pas dans le rang de ceux qui ſont conſacrés par la gloire, & par le paſſage de leurs maîtres ſous l'arc des loyaux amans, mais ils y ſeront au nombre de ceux qui furent aſſez mal défendus pour être enlevés par la valeur & par la force.

Il fallut obéir, la crainte de la mort fut la plus forte; & le ſuperbe Gradamor eut la honte & le déſeſ-

poir de tracer lui-même ſon nom & celui des quatre autres avec le ſang qui ſortoit de ſes bleſſures. Alors Floreſtan remontant à cheval, prit ſa lance, revint ſur Gradamor, qui n'avoit encore oſé ſe relever : Souviens-toi, lui dit-il, de tout ce que ton orgueil, ſi mal ſoutenu par ton foible courage, t'a fait dire au brave & vertueux Grumedan ; ta vie eſt entre ſes mains, & tu mourras s'il ne me la demande. Grumedan s'approcha, le regarda quelque temps d'un air de mépris, & dit à Floreſtan : Sire Chevalier, je vous prie de lui donner la vie ; il eſt bon que lorſqu'il ſera de retour à Rome il puiſſe raconter ſes proueſſes & le ſuccès qu'elles ont eu contre vous. A ces

mots, il fit ſigne aux gens de Gradamor de relever leur maître, & le laiſſa porter par eux à ſon pavillon.

Grumedan deſiroit vivement de connoître le Chevalier qui venoit de rabattre l'orgueil des Romains, & duquel il avoit reçu tant de marques d'eſtime; mais Floreſtan lui dit: Je me ſens coupable, en effet, d'une impoliteſſe vis-à-vis des Dames ici préſentes, & je ne veux point me faire connoître que je ne l'aie réparée; je vais dans cet Hermitage voiſin, & dans peu vous aurez de mes nouvelles.

Dès que Floreſtan fut arrivé dans le lieu qu'il avoit choiſi pour ſe retirer, il envoya le beau cheval de Gradamor à Grumedan, le priant de

l'accepter, comme venant de la main d'un de ſes meilleurs amis ; il envoya les quatre autres à la Demoiſelle dont il avoit éprouvé les reproches, en lui demandant de nouveau pardon d'une impoliteſſe que la diſtraction lui avoit fait faire. La Demoiſelle, bien ſurpriſe de cette réparation, pria l'Ecuyer de lui dire à quel point elle étoit honteuſe & fâchée d'avoir pu parler auſſi durement au plus brave & au plus courtois des Chevaliers.

Grumedan preſſa ſi vivement l'Ecuyer de Floreſtan, qu'il apprit de lui le nom de ſon maître ; il en fit part à la Reine Sardamire, qui s'écria : Quoi ! c'eſt cet aimable Floreſtan, fils de Férion & de la Comteſſe

de Salendris ! Quelles louanges n'ai-je pas entendu lui donner par le Marquis d'Ancône, mon oncle ! mais je me ſuis bien gardée d'en parler devant l'Empereur, qui déteſte Amadis ſon frère. Eh ! pourquoi donc, Madame, déteſte-t-il le meilleur Chevalier de la terre ? dit Grumedan, pour ſavoir quel eſpèce de motif Patin donnoit à ſa haine. Vraiment, dit-elle, c'eſt parce qu'il l'a précédé dans l'Iſle Ferme, dont Patin ſe propoſoit de faire la conquête. Croyez-vous donc, répondit en riant Grumedan, que cette conquête fût ſi facile ? Je reconnois bien à ce trait le même eſprit qui faiſoit parler Gradamor. Apprenez, Madame, quelle eſt la véritable cauſe de cette haine ; alors il

lui raconta le combat qu'Amadis avoit eu contre Patin, en ſortant de l'Iſle Ferme, le jour que celui-ci ſe vantoit dans ſa chanſon d'être aimé de la belle Oriane, & la Reine Sardamire ne fut plus étonnée qu'Amadis fût odieux à cet orgueilleux Empereur.

Sardamire diſſimula ce qu'elle penſoit de l'injuſte haine de Patin; mais ayant un ſecret deſir de revoir Floreſtan, dont elle avoit été frappée, & dont elle admiroit la valeur, elle dit en ſouriant à Grumedan: Seigneur, il me vient une idée que je deſirerois qui pût vous plaire; mon eſcorte eſt hors d'état de m'en ſervir, & je ſerois fâchée que Floreſtan pût conſerver une mauvaiſe opinion de

la politeſſe romaine ; j'ai bien envie de lui répondre par ſon Ecuyer, que je le prie de venir m'accompagner avec vous juſqu'à Mirefleur. Grumedan étoit encore aimable, quoique bien vieux ; il avoit été très-galant dans ſa jeuneſſe, il n'avoit point oublié l'art de lire dans les yeux d'une jeune perſonne les ſentimens les plus chers à ſon cœur ; il crut trouver quelque émotion dans ceux de la belle Sardamire, lorſqu'elle lui propoſa d'appeler Floreſtan auprès d'elle. Ah ! Madame, lui dit-il, rien n'eſt mieux imaginé que d'obliger Floreſtan à vous ſervir d'eſcorte ; vous le punirez en même-temps de ſon premier tort, & de la défaite de vos Chevaliers : mais je doute que Floreſtan

regarde un ordre pareil comme une punition ; je le connois trop galant & trop éclairé, pour qu'il ne puiſſe pas ſentir du plaiſir en ſe rapprochant de vous, & en vous devenant utile.

Sardamire envoya l'une de ſes Demoiſelles avec l'Ecuyer de Floreſtan, pour faire ce meſſage. Floreſtan, ſurpris, mais enchanté, reprit ſur le champ ſes armes, monta à cheval, & ſuivit la Demoiſelle, qui le conduiſit d'abord au pavillon de Grumedan.

Les deux Chevaliers ſentirent la joie la plus vive en s'embraſſant, & Floreſtan lui raconta en peu de mots les aventures qu'il avoit éprouvées depuis leur ſéparation. Je ne fais

comment finira celle-ci, dit en riant Grumedan; le commencemeut en eſt bien glorieux, la fin pourroit bien en être agréable.

Grumedan préſenta Floreſtan à la belle Reine Sardamire; il fléchit un genou en lui baiſant la main. Leurs propos enſemble réunirent autant d'eſprit que de politeſſe; Sardamire écoutoit d'un air attentif & modeſte ceux de Floreſtan, qui en avoit un bien tendre en lui diſant: Madame, le haſard ſeul vous a portée à me demander de vous ſervir; puiſſé-je devoir à ma ſoumiſſion à vos ordres, le bonheur de vous ſervir le reſte de ma vie!

Grumedan fit préparer les équipages, & Sardamire ſe mit en marche

pour

pour Mirefleur. Oriane étoit prévenue de ſon arrivée, &, quoique l'objet de ſon meſſage fût odieux & déſeſpérant pour elle, Sardamire ne put s'en appercevoir dans ce premier moment ; l'attrait enchanteur des prévenances que lui fit Oriane l'attachèrent à cette Princeſſe, dont bientôt elle plaignit la deſtinée dans ſon cœur.

Oriane fut très-aiſe de revoir le frère d'Amadis : Seigneur, lui dit-elle, l'abſence de votre redoutable frère & la vôtre ont fait bien du tort à ceux & à celles qui ſont venus pour implorer votre ſecours ; combien de fois n'avez-vous pas été regrettés ? Vous l'êtes en ce moment par une pauvre Demoiſelle que l'on veut dés-

hériter, qu'on veut forcer à quitter ſa patrie, & qui bientôt n'aura d'autre reſſource que la mort. Floreſtan fut bien attendri, connoiſſant qu'Oriane parloit d'elle-même : Raſſurez-la, Madame, lui dit-il les larmes aux yeux ; vous ſavez que je répandrois volontiers tout mon ſang pour le ſervice des Dames affligées, & je peux vous répondre qu'Amadis eſt en bonne ſanté, qu'il s'eſt couvert de gloire en des pays aſſez éloignés, & que peut-être même cette Demoiſelle le verra bientôt venir à ſon ſecours. La Reine Sardamire, entendant parler d'Amadis, ne put s'empêcher de dire qu'il ſeroit dangereux qu'il fût à portée de l'Empereur, qui nourriſſoit une haine invétérée contre lui. Je ne

ſais, dit-elle, lequel eſt le plus odieux pour lui, d'Amadis ou d'un certain Chevalier qu'on diſtingue par le ſurnom de Chevalier du nain ou de la verte épée, le fourreau brillant de ſon épée étant de cette couleur; ce dernier non-ſeulement a tué dans un combat particulier Garadan, le proche parent & l'ami de l'Empereur; mais par la victoire qu'il a remportée ſur onze Chevaliers Romains, il a fait triompher Taſſinor, Roi de Bohême; & ſes Etats que l'Empereur avoit preſque à moitié conquis, ont été délivrés de toute ſujétion.

C'eſt ainſi qu'Oriane & Floreſtan apprirent les nouveaux exploits d'Amadis, l'ayant reconnu ſans peine

aux deux ſurnoms que Sardamire lui donnoit.

Oriane, ayant conduit Sardamire dans une chambre magnifiquement ornée, ſe retira quelques momens dans la ſienne, pour faire part à ſon aimable couſine Mabille & à la Demoiſelle de Danemarck, de ce qu'elle venoit d'apprendre. J'ai bien peu de confiance dans les ſonges, lui dit vivement Mabille ; mais je vous avoue, ma chère couſine, que je ſuis frappée de celui que j'ai fait cette nuit : il m'a ſemblé que nous étions renfermées ſous des cadenas dans une chambre ; qu'Amadis nous appeloit à haute voix, & que tout-à-coup ayant briſé la porte, il nous avoit priſes toutes deux par la main,

& nous avoit conduites dans une forte tour, où ce Prince nous avoit dit de demeurer ſans crainte. Je me ſuis alors réveillée ; & ſi j'en crois mon ſonge & mes preſſentimens, Amadis viendra bientôt à notre ſecours, & nous délivrera de ceux qui veulent vous enlever & vous ravir à ſon amour. Ah! puiſſe le Ciel vous écouter, dit Oriane en verſant de nouvelles larmes ! Elle fit alors appeler Grumedan, dont elle connoiſſoit la prudence, & ne put s'empêcher de le prier d'employer la confiance que Liſvard avoit pour lui, à lui repréſenter qu'en la livrant aux Romains, & la privant d'hériter du Royaume de la Grande-Bretagne, il commet-

roit la plus grande de toutes les injuſtices.

Je ferai de mon mieux, Madame, répondit Grumedan, & je n'en ſuis pas à le lui repréſenter ; mais vous connoiſſez quelle eſt la hauteur & l'entêtement du Roi votre père ; je ſais qu'il a voulu ſéduire Galaor & l'amener à ſon avis, en lui diſant qu'il ne pouvoit mieux faire que de vous donner à l'Empereur, qui ne deſiroit que votre ſeule perſonne ; & que par ce moyen, les riches & vaſtes Etats de la Grande-Bretagne ne ſeroient point partagés à ſa mort, & ſeroient en entier à Léonore ſa ſeconde fille. Galaor, continua Grumedan, a combattu ſon avis par les raiſons les plus fortes ; voyant qu'il

ne pouvoit le perſuader, & ne voulant pas être témoin d'une ſi cruelle injuſtice, il a pris congé de Liſvard, diſant que le Roi Périon l'appeloit près de lui ; qu'il le conjuroit du moins de ne rien faire que de l'avis de ſon Conſeil, & que ne partant que le lendemain matin, il alloit lui laiſſer ſon avis par écrit, étant bien perſuadé qu'aucun homme de bien dans ſes Etats ne pouvoit penſer autrement. Grumedan ajouta que Liſvard étoit rentré mélancolique & rêveur dans ſon appartement, & que Galaor, après lui avoir envoyé ſon avis écrit de ſa main, s'étoit embarqué dès le lendemain pour la Gaule.

Un rayon d'eſpérance luiſoit en-

core dans le cœur d'Oriane ; elle parut même plus belle à Sardamire la ſeconde fois qu'elle la vit, ſes yeux étant alors un peu plus animés que dans le premier abord. Cette Reine ſaiſit vainement quelques occaſions de parler à la belle Oriane de tous les honneurs qui l'attendoient à Rome, & de la gloire du premier trône de l'univers : Oriane rejetta toujours cette idée avec dédain ; elle eut ſoin de faire remarquer à Sardamire qu'elle n'en avoit que pour des offres qui la bleſſoient, & que tout ce qui lui venoit d'elle perſonnellement ne lui pouvoit être qu'agréable.

Oriane ſachant que Floreſtan ne vouloit point paroître devant Liſ-

vard, dont il connoiſſoit la haine pour lui comme pour ſon frère, & que ce Prince alloit partir pour ſe rendre à l'Iſle Ferme, ne put s'empêcher de lui demander de ne la pas abandonner à ſa malheureuſe deſtinée. Non, Madame, ne le craignez pas, lui dit avec feu Floreſtan; & ſi le ſort nous privoit encore long-temps du bras d'Amadis, croyez que Floreſtan & tous les Chevaliers de l'Iſle Ferme répandroient tout leur ſang plutôt que de ne pas s'oppoſer à la plus affreuſe de toutes les injuſtices. Je compte être demain à l'Iſle Ferme; je ſuis sûr d'y trouver Agrayes, Quedragant & maints bons Chevaliers qui ne ſouffriront point qu'on attente à votre liberté.

Dans le même temps que Floreſtan partoit pour l'Iſle Ferme, Amadis arrivoit dans la Grande-Bretagne avec la belle Graſſinde, & ſes amis Angriotes & Bruneau. Ce Prince réſolut de ne quitter jamais ſes armes de peur d'être connu, & pria Graſſinde & ſa ſuite de ne lui donner d'autre nom que celui du Chevalier Grec.

Au moment où le vaiſſeau arrivoit dans le port, ils virent un eſquif léger qui les avoit précédés à jeter l'ancre. Héliſabel s'étant informé de quel pays venoit ce vaiſſeau, les Mariniers lui dirent qu'il venoit de l'Iſle Ferme, & qu'il portoit deux des Chevaliers de cette Iſle. Amadis ſentit la joie la plus vi-

ve, en penſant qu'il alloit voir deux de ſes anciens compagnons ; mais étant réſolu de ne ſe point faire connoître, il pria Bruneau de leur parler. Les deux Chevaliers de l'Iſle Ferme ayant paru ſur le tillac de leur eſquif, furent reconnus pour être Dragonis & Enil. Bruneau leur ayant demandé s'ils n'avoient pas de nouvelles de ce qui ſe paſſoit à la Cour du Roi Liſvard : Nous ſavons peu de choſes, répondirent-ils, de la Cour d'un Prince qui depuis long-temps nous a traités comme ennemis, & nous ne venons ſur cette côte que pour tâcher d'avoir quelques nouvelles d'Amadis de Gaule. Bruneau leur répondit qu'il ignoroit où ce Prince pouvoit être, mais

que du moins il pouvoit les assurer qu'il l'avoit vu depuis peu dans la Romanie, se proposant alors de repasser en peu de temps dans l'Isle Ferme. Il y trouvera bonne compagnie, dirent-ils ; tous les principaux Chevaliers de cette Isle y sont maintenant presque tous rassemblés, & Floreſtan s'y rendit même hier sur le soir, après avoir bien rabattu l'orgueil des Chevaliers Romains attachés à la suite des Ambassadeurs qui viennent chercher la Princesse Oriane. Ce seul mot fut un coup de foudre pour Amadis, qui pria tout bas Bruneau de faire raconter aux deux Chevaliers ce qu'ils savoient de cette ambassade. Ils lui dirent qu'ils n'en savoient point d'autres détails que ceux que Floreſtan

leur avoit faits en arrivant à l'Iſle Ferme ; que c'étoit par lui qu'ils avoient appris que le Roi Liſvard étoit dans la ville de Tagades ; que le Prince Saluſte, Duc de Calabre, la Reine Sardamire & l'Archevêque de Tarente étoient arrivés dans ce port avec une armée navale ; que leur commiſſion étoit de demander au nom de l'Empereur Patin la Princeſſe Oriane, & que Liſvard paroiſſoit déterminé de la remettre entre leurs mains ; mais qu'il doutoit que les Romains vinſſent facilement à bout de leur entrepriſe, Floreſtan ſachant que la Princeſſe Oriane ſe donneroit plutôt la mort que de conſentir à ce mariage ; & que ſur ce qu'il leur avoit dit en arivant,

tous les Chevaliers avoient pris le parti de s'oppoſer à cette violence, & d'attaquer les Romains s'ils oſoient enlever Oriane ſans ſon conſentement. Rien n'égale l'état cruel où ſe trouvoit Amadis en apprenant ces fâcheuſes nouvelles. Cependant il remercioit l'Etre Suprême de l'avoir fait arriver à temps de pouvoir ſecourir & délivrer ſa chère Oriane. Amadis ayant tiré à part le fidèle Gandalin, lui dit de prendre ſur-le-champ congé de Graſſinde, & de lui annoncer qu'il alloit paſſer dans l'Iſle Ferme avec ces deux Chevaliers, pour avoir des nouvelles plus poſitives d'Amadis de Gaule; il lui donna pour inſtruction ſecrète de faire promptement armer tout ce qu'il

pourroit assembler de vaisseaux, de prier de sa part les Chevaliers de l'Isle Ferme de se tenir prêts pour une expédition importante, & de les assurer que dans peu de jours il s'y rendroit, pour en partager le péril & la gloire avec eux. Amadis, sachant aussi qu'Ardan son nain étoit connu dans la Cour de Lisvard, le fit partir avec Gandalin, en lui donnant pour instruction d'exécuter les ordres de cet Ecuyer, & de l'attendre à l'Isle Ferme.

Les précautions qu'Amadis prit dans ce moment étoient bien essentielles, & pouvoient seules garantir la belle Oriane du sort funeste qui la menaçoit. Lisvard, depuis le départ de Galaor, s'étoit déterminé plus que

jamais à livrer Oriane entre les mains des Ambaſſadeurs ; & tout ce que le ſage Argamon ſon oncle, & le Conſeil de ſes Barons purent dire, ne parvint point à l'ébranler.

Amadis, ayant vu repartir pour l'Iſle Ferme l'eſquif qui portoit les deux Chevaliers & ſon Ecuyer, preſſa Graſſinde de ne pas perdre un moment pour exécuter ſon projet, & faiſant remettre à la voile le vaiſſeau qui les avoit conduits, ils abordèrent en moins de deux heures au port de Tagades. Graſſinde, dès qu'elle fut arrivée, députa près de Liſvard une de ſes Demoiſelles, en laquelle elle avoit toute confiance, & lui donna pour ce Prince une lettre qu'elle ne devoit lui remettre qu'après les for-

malités dont elle eut ſoin de l'inſtruire. Bruneau, deſirant avoir des nouvelles plus particulières de cette Cour, fit déguiſer Laſinde ſon Ecuyer, en lui disant de ſuivre de loin la Demoiſelle ſans qu'elle pût s'en douter, & de lui rapporter exactement tout ce qui ſe paſſoit alors à la Cour de Liſvard. Laſinde & la Demoiſelle s'acquittèrent également bien de la commiſſion dont ils étoient chargés. Dès que celle-ci fut arrivée au palais, elle demanda comment elle pourroit obtenir de parler au Roi. Le haſard ayant amené près d'elle le jeune Eſplandian dans ce moment, cet aimable enfant lui préſenta la main, & s'offrit de la conduire lui-même.

La Demoiſelle trouva Liſvard qui ſe promenoit dans une galerie ; auſſitôt elle ſe mit à genoux, & le ſupplia d'écouter le meſſage dont elle étoit chargée. Liſvard la releva lui-même d'un air affable, & lui dit qu'elle pouvoit parler. Sire, lui dit-elle, celle qui m'envoie m'a très-expreſſément ordonné de ne parler qu'en préſence de la Reine, & ce ne doit être que de ſon aveu que je vous ſupplierai de m'accorder toute sûreté pour ceux qui deſirent paroître devant vous. Liſvard envoya ſur le champ prier la Reine, par Arban de Norgales, de paſſer un moment dans la galerie ; la Demoiſelle, dès qu'elle la vit entrer, embraſſa ſes genoux & lui baiſa la main, en

lui disant : Madame, votre Cour est renommée par la bonté dont vous honorez tous les Etrangers qui se présentent devant vous ; j'espère que vous daignerez me traiter de même, & que vous ne serez point blessée de la lettre dont vous allez entendre la lecture. La Reine lui dit qu'elle pouvoit faire librement son message ; & la Demoiselle ayant présenté la lettre de Grassinde à Lisvard, ce Prince y lut ce qui suit : « Très-haut & très-magnanime Prince, moi Grassinde, belle sur toutes les belles Dames de la Romanie, j'ai l'honneur de vous donner avis que je suis arrivée depuis peu de jours dans vos Etats, sous la garde d'un Chevalier Grec. Fière d'avoir remporté la palme de

la beauté dans les belles contrées de la Romanie, j'ai desiré jouir du même honneur au-delà des mers. Je sais, Sire, que les plus charmantes Demoiselles & les plus braves Chevaliers rendent votre Cour la plus célèbre de l'Univers; j'avoue que, ne prétendant rien disputer aux Dames Bretonnes, j'ai l'ambition de remporter la victoire sur les Demoiselles dont les Chevaliers voudront éprouver la valeur du mien; & si Votre Majesté permet que je fasse publier ce défi, je la prie de m'accorder un sauf-conduit pour moi, mon Chevalier, & ma suite ».

Très-volontiers, dit Lisvard à la Demoiselle : je vais faire publier le sauf-conduit que votre maitresse de-

ſire ; & ſi perſonne ne ſe préſente pour lui diſputer le prix, j'eſpère qu'elle ſera contente d'ailleurs des égards que l'on aura pour elle.

Sire, ajouta la Demoiſelle, deux compagnons du Chevalier Grec l'ont ſuivi dans cette Cour ; tous les deux ſont amoureux..... Eh ! quel eſt l'amant qui ne penſe pas que rien n'eſt ſi beau que celle qu'il adore ? Ils ſe préſenteront auſſi, prêts à combattre contre ceux de vos Chevaliers qui voudront ſoutenir que d'autres Beautés méritent la préférence. J'y conſens, répondit Liſvard, & vous pouvez dire à votre maitreſſe de ſe préſenter avec ceux qui l'accompagnent. Sire, dit-elle, Votre Majeſté peut être sûre qu'ils ſe trouveront

tous demain matin dans la belle prairie voiſine de cette ville.

La Demoiſelle ayant rapporté la réponſe favorable de Liſvard, Amadis & Graſſinde envoyèrent tendre de riches pavillons dans la prairie pour s'y rendre au lever du ſoleil. A peine la Demoiſelle de Graſſinde eut-elle pris congé de Liſvard, que le Prince Saluſte Guide s'avança ſuivi de pluſieurs Chevaliers Romains ; ils fléchirent un genou devant le Roi, Saluſte portant la parole au nom de tous : Sire, dit-il, nous vous requérons un don qui ne peut que faire honneur à votre Cour. Certes, répondit le Roi, dans les termes où je ſuis avec vous, j'aurois mauvaiſe grace à ne vous pas l'accorder. Eh

bien ! reprit Saluſte, il nous ſera donc permis de ſoutenir la querelle de tant de belles Demoiſelles ici préſentes ; je crois que nous y réuſſirons mieux que ne pourroient faire les Chevaliers de votre Cour ; d'ailleurs, nous connoiſſons la façon de combattre des Grecs, & combien le ſeul nom de Romain leur inſpire de crainte. Le bon vieux Grumedan, qui ne pouvoit ſouffrir Saluſte ni les Romains, ne perdit pas cette occaſion de mortifier leur amour-propre. Sire, dit-il, quoique de ſemblables combats illuſtrent toujours les grandes Cours, la vôtre peut courir riſque de perdre quelque choſe de ſon ancien luſtre ; le Chevalier Grec & ſes deux compagnons peuvent être

plus redoutables que les Romains ne penſent ; & quoique la querelle des Dames Bretonnes ne ſoit pas ſoutenue par des Chevaliers de votre Cour, il vous ſeroit très-déſagréable qu'elles eſſuyaſſent une eſpèce de déshonneur en votre préſence. Pourquoi Votre Majeſté n'attendroit-elle pas plutôt cinq ou ſix jours ? Galaor & Norandel ſeront alors de retour, Guilan le Penſif ſera guéri de ſes bleſſures, & vous ſerez alors plus certain du ſuccès.

Il n'eſt plus temps, répondit Liſvard, puiſque je viens d'accorder ce combat au Prince Saluſte. A la bonne heure, reprit vivement Grumedan ; mais Votre Majeſté n'a pas conſulté ces Demoiſelles, & je doute qu'aucunes

cunes d'elles veuillent remettre aux Chevaliers Romains le droit de défendre leur beauté.

• Seigneur Grumedan, interrompit Saluſte, qui n'oſoit montrer tout le dépit qui l'agitoit, vous direz tout ce qu'il vous plaira; mais j'eſpère ſoutenir avec gloire l'honneur de ces Demoiſelles; & lorſque j'aurai vaincu ce Chevalier Grec que vous eſtimez tant, je ſerai fort aiſe de combattre auſſi ſes deux compagnons, & vous auſſi, s'il vous en prend envie, pourvu que deux de mes Chevaliers rendent la partie égale. Parbleu! s'écria Grumedan, je l'accepte de tout mon cœur, tant pour moi que pour ceux qui voudront être de mon côté. A ces mots, tirant ſon anneau

de ſon doigt, il fut le préſenter à Liſvard : Sire, dit-il, recevez mon gage, vous ne pouvez le refuſer ; c'eſt le Prince Saluſte qui, croyant me braver, a demandé lui-même ce combat ; il ne pourroit plus maintenant s'en dédire ſans honte, & ſans ſe déclarer vaincu. Ah ! s'écria Saluſte, les mers ſécheront avant qu'un Romain rétracte ſa parole. Grumedan, je n'ai plus de pitié de votre vieilleſſe, & vous méritez trop d'être puni, pour avoir conſervé l'imprudence de votre jeune âge. Grumedan repartit avec aigreur ; & la querelle s'échauffant, le Roi Arban de Norgales & trente Chevaliers Bretons ſe levèrent, en diſant qu'ils embraſſoient tous la querelle du

reſpectable Grumedan, & qu'ils ne ſouffriroient pas que les Romains oſaſſent lui manquer en leur préſence. Liſvard fut obligé de ſe leyer auſſi pour impoſer ſilence, & les empêcher d'en venir aux mains dès ce moment. Il ſépara l'aſſemblée, & ſe retira dans ſon cabinet, où le Comte Argamon l'attendoit pour lui faire de nouvelles repréſentations ſur le mariage d'Oriane. Vous riſquez, lui dit-il, de la rendre la plus malheureuſe Princeſſe de l'Univers. Songez que, ſi l'Empereur meurt avant elle, Oriane ſe trouvera dépendante des Romains & ſans Etats. De quel droit la privez-vous des Royaumes dont elle doit hériter? Et d'ailleurs, comme un bon père, ne deviez-vous pas

conſulter ſon cœur, & rompre un mariage que je prévois qui ne s'achevera pas, & qui lui coûtera la vie ?

Le caractère de Liſvard eſt trop connu, pour qu'on puiſſe être ſurpris de la réſiſtance qu'il fut oppoſer aux juſtes repréſentations d'Argamon ; & cet oncle ſe retira le cœur ſerré de la dureté de ſon neveu, comme de voir qu'il ne pouvoit plus empêcher les malheurs qui menaçoient Oriane.

L'Ecuyer de Floreſtan avoit été témoin de la querelle que Saluſte & Grumedan avoient eue depuis le départ de la Demoiſelle ; & le compte qu'il rendit de tout ce qui s'étoit paſſé, remplit le cœur d'Amadis de

la joie la plus vive. Ce Prince craignoit mortellement que quelqu'un des Chevaliers qui lui devoient être les plus chers, n'embraſsât la querelle des Demoiſelles Bretonnes; mais, lorſqu'il ſut que ſon frère Galaor étoit abſent, que ſon ami Guilan le Penſif étoit hors d'état de porter les armes, & que les ſeuls Chevaliers Romains avoient entrepris ce combat, quoiqu'il fût auſſi modeſte que valeureux, il ne put s'empêcher d'aſſurer Graſſinde d'une victoire éclatante. Ce Prince attendit avec impatience le jour qui devoit dégager la parole que Graſſinde avoit reçue de lui.

Amadis s'occupa toute la nuit à penſer à ſa chère Oriane, &, pour

la première fois de ſa vie, il ne regretta point qu'elle ne fût pas témoin d'une affaire où ſon bras ne combattroit pas pour elle; il ſe ſentoit aſſez animé par la haine mortelle qu'il portoit aux Romains; & réveillant Graſſinde avant le jour, il la preſſa de le mettre à portée d'en venir aux mains avec eux.

Graſſinde, agréablement parée de tout ce qui pouvoit relever ſa beauté, & le front orné de la couronne brillante qu'elle avoit remportée ſur les Dames de la Romanie, ſe mit en marche, ſuivie du plus brillant cortège. Amadis marchoit à côté d'elle, & Bruneau de Bonnemer & Angriotes d'Eſtravaux portoient, l'un ſa lance, & l'autre ſon bouclier.

Etant arrivés dans la prairie, ils virent les grands échafauds qu'on avoit préparés pour la Cour, avec le perron de marbre que Lisvard avoit fait élever, & sur lequel le Chevalier qui se présenteroit pour combattre, devoit poser une pièce de ses armes ou quelque rameau. Lisvard & la Reine Brisene ne tardèrent pas à paroître, suivis d'un grand nombre de jeunes Demoiselles, plus parées encore de leur jeunesse & de leur beauté, que des diamans entre-mêlés de fleurs qui renouoient leurs habits avec grace : celle que le brave Agrayes adoroit, la charmante Olinde se faisoit remarquer au milieu de cette troupe brillante, par l'élégance

de ſa taille & par la blancheur éclatante de ſon teint.

Le Prince Saluſte Guide, couvert d'armes éclatantes & monté ſur un grand & ſuperbe courſier, parut bientôt à la tête des Chevaliers Romains, & fut ſe ranger ſous l'échafaud ſur lequel les Dames étoient aſſiſes. Amadis alors, prenant la couronne qui couvroit la tête de Graſſinde, fut la poſer ſur le perron, & s'avançant avec grace & de l'air le plus reſpectueux vers le Roi Liſvard: Sire, lui dit-il en grec, ſi je n'euſſe été prévenu par les Romains, mon reſpect & mon admiration pour vous me portoient à vous offrir mes ſervices; mais, puiſque le ſort en dé-

cide autrement, ordonnez, Sire, que le Chevalier qui ſe préſentera pour combattre, demande à celle dont il fera choix la couronne qu'elle porte, & qu'il la poſe ſur le perron à côté de celle de la belle Graſſinde, ſous la condition que ces deux couronnes appartiendront à la Dame du Chevalier qui ſera vainqueur. Après ce peu de mots, Amadis s'inclina profondément, & faiſant bondir & paſſager ſon cheval avec grace, il fut rejoindre Graſſinde. Liſvard n'entendoit point la langue grecque; mais Argamon ayant expliqué tout haut ce que le Chevalier Grec venoit de dire, le Prince Saluſte s'avança vers l'échafaud, & s'adreſſant à la belle Olinde: Madame, lui dit-il, j'eſpère que vous

voudrez bien me confier la couronne que vous portez, pour quelques momens; & je compte vous en préſenter bientôt une ſeconde, comme à celle dont j'ai fait choix, pour lui faire partager le rang & les honneurs dont je jouis auprès de l'Empereur des Romains. Olinde, très-choquée des propos que Saluſte oſoit lui tenir ſans ſon aveu, ne lui répondit que par un regard mépriſant; &, détournant la tête, elle ſe mit à cauſer avec une des autres Demoiſelles. Saluſte lui dit d'un air piqué:..... Vous devriez être plus ſenſible à la gloire du ſort que je vous deſtine, & à l'honneur que je vais vous faire emporter, en terraſſant à vos yeux ce foible ennemi que je voudrois

trouver plus digne de moi. L'impatience d'Olinde fut extrême & colora ſes joues; elle n'en devint que plus belle & plus dédaigneuſe : elle détourna la tête une ſeconde fois ſans répondre.

Liſvard, craignant de mécontenter les Romains, prit le parti de lever en riant la couronne d'Olinde de deſſus ſa tête, & la remit entre les mains de Saluſte, qui ſut la poſer ſur le perron; alors prenant une forte lance, qu'il ébranloit d'un air menaçant, il revint vers Liſvard, & lui dit : Vous allez voir, Sire, quelle eſt la force & la valeur des Chevaliers Romains; puiſſent les deux compagnons de ce Chevalier que vous verrez à l'inſtant étendu ſur la

pouſſière, eſſayer de le venger! & je vous apporterai bientôt leurs têtes en place de couronnes. L'impatient Grumedan ne put s'empêcher de lui dire: Seigneur Saluſte, n'employez pas, je vous prie, toutes vos forces; réſervez-en pour le combat que vous ſavez que nous devons avoir enſemble. Il ne m'en reſtera toujours que trop contre vous, lui dit Saluſte d'un ton plus arrogant que jamais. Alors, baiſſant la viſière de ſon caſque, il fut ſe placer au bout de la lice. Les chevaux des deux Chevaliers volèrent au premier ſon des trompettes; les deux lances portèrent également, & ſe brisèrent en éclats; celle de Saluſte perça l'écu d'Amadis ſans ébranler ce Héros, dont le bras victorieux

torieux étendit Saluſte ſans connoiſſance ſur la pouſſière. Genril Chevalier, dit Amadis, en bravant Saluſte à ſon tour, la Demoiſelle dont vous avez pris la couronne vous doit peu de reconnoiſſance, puiſqu'il faut que vous perdiez la tête, ou que vous me cédiez cette couronne pour la porter à Graſſinde. Saluſte briſé de la violence de ſa chûte, ne répondoit rien, & n'avoit pas encore l'uſage de ſes ſens. Amadis s'avança près de Liſvard : Recevez, Sire, lui dit-il, ce Chevalier vaincu que je vous offre, ou trouvez bon que je pourſuive ma victoire. Liſvard, bleſſé dans le fond de ſon cœur de l'eſpèce de déshonneur qu'il croyoit partager avec Saluſte, ne voulut rien

répondre ; & ſur-le-champ Amadis ſauta légèrement à terre, courut à Saluſte, délaça ſon caſque, & l'épée haute, il avoit l'air de ſe préparer à lui couper la tête. Liſvard le craignant, fut enfin obligé d'envoyer le Comte Argamon dire au Chevalier Grec, qu'il le reconnoiſſoit pour vainqueur, & qu'il recevoit de ſa main Saluſte hors d'état de défenſe. Amadis ſur-le-champ marcha droit au perron ; il y prit les deux couronnes, & fut les porter à Graſſinde ; il alla ſe remettre enſuite au bout de la lice, & prenant une nouvelle lance, il attendit celui des Romains qui ſe préſentoit. N'en appercevant venir aucun, & voyant de loin quelques pour-

parlers entre les Chevaliers de la ſuite de Liſvard, Amadis eut la précaution d'envoyer à ce Prince la même Demoiſelle dont il s'étoit ſervi pour le premier meſſage : Sire dit-elle, le Chevalier Grec, qui dans ſon cœur vous eſt attaché, vous ſupplie d'empêcher vos Chevaliers de ſe mêler d'une querelle qu'il deſire terminer contre les ſeuls Romains. Aſſurez-le de ma part, répondit Liſvard, que la haute idée qu'il vient de me donner de ſa valeur, me fait regretter qu'il ne ſoit pas du nombre de mes ſujets, dont aucun ne ſe préſentera contre lui. La Demoiſelle ayant porté cette réponſe : Madame, dit Amadis à Graſſinde, je vois que perſonne n'oſe plus vous

diſputer la palme de la beauté ; ces deux couronnes ſont à vous ; recevez-les, Madame, comme le don qui m'acquitte avec vous.

Amadis ſentit alors la joie la plus vive de ſe trouver acquitté du don que Graſſinde avoit obtenu de lui. Ce Prince, maître de ſes démarches & de ſon bras, ſe propoſoit bien de ne les plus employer que pour Oriane ; cependant l'antipathie qu'il ſe ſentoit contre les Romains le portant à les braver, il réſolut d'achever de leur faire connoître le peu d'eſtime qu'il avoit pour eux. A cet effet, portant ſon écu ſur le perron : Puiſque perſonne, dit-il en élevant la voix, ne ſe préſente plus pour diſputer le prix à la belle Graſſinde,

voyons ſi je trouverai des Romains aſſez braves pour toucher cet écu ; je défie les deux plus renommés d'entr'eux d'oſer s'y haſarder en ma préſence.

Ce défi ne pouvoit manquer d'exciter une grande rumeur parmi les Chevaliers Romains ; cependant ils reſtèrent long-temps en ſuſpens. Gradamor, le plus vain d'entr'eux, remis à peine de ſon combat contre Floreſtan, entraîna le jeune Laſanor par ſes propos & ſon exemple ; & tous les deux ſortant des rangs, s'avancèrent vers le perron, d'où le Chevalier Grec s'étoit retiré. Laſanor ſe contenta de toucher légèrement l'écu du fer de ſa lance ; mais Gradamor, plein de colère & d'audace,

frappa deſſus de toutes ſes forces, & le mit en pièces.

Amadis, furieux de cette nouvelle inſulte, ne ſe donna point le temps de prendre un nouveau bouclier; il fondit ſur tous les deux la lance en arrêt, reçut leur atteinte ſans perdre les arçons, enleva de la ſelle Laſanor qu'il atteignit; &, pourſuivant Gradamor à grands coups d'épée, il l'étourdit par leur peſanteur, au point de le faire tomber ſans connoiſſance ſur le ſable. Voyant que Laſanor commençoit à ſe relever, il courut ſur lui, & le força par les nouveaux coups qu'il lui portoit, à ſe retirer près de Gradamor; alors, les ſaiſiſſant tous les deux d'une main puiſſante, il

arracha leurs caſques, & fit croire à tous les ſpectateurs qu'il alloit leur donner la mort du même coup. Le jeune Eſplandian, qui s'étoit avancé pour voir ce combat, fut vivement ému par ce ſpectacle : Ah ! Sire Chevalier, s'écria-t-il, en tendant les bras vers Amadis, accordez-moi la vie de ces deux Chevaliers qui vous crient merci.

Le ſon de la voix, la beauté d'Eſplandian, un mouvement inconnu que ſentit Amadis, ſuſpendirent le coup qu'il étoit prêt à porter : Aimable enfant, lui dit-il, je vous accorde leur vie, & je n'en demande pour prix que de ſavoir qui vous êtes. Eſplandian ne ſe connoiſſant pas lui-même, étoit très-embar-

raſſé pour lui répondre, lorſque le Comte Argamon, qui s'étoit avancé, prit la parole; & ſe ſervant de la langue Grecque avec Amadis, qu'il croyoit n'en point connoître d'autre, il lui raconta tout ce qu'on ſavoit juſqu'alors de cet enfant, dont l'éducation & les premiers jours portoient l'empreinte d'une deſtinée peu commune. Amadis deſira de voir les caractères imprimés ſur ſon ſein; & ſon étonnement redoubla beaucoup en les voyant. Preſſé de retourner près de Graſſinde, il ſerra tendrement Eſplandian dans ſes bras, en priant le Ciel de veiller ſur tous les jours de ſa vie, comme il avoit veillé ſur ceux de ſon enfance.

Amadis fit des excuſes à Graſſinde ſur le temps qu'il l'avoit fait atten-

dre ; &, voyant que tout ce que cette Princeſſe avoit deſiré s'étoit terminé d'une façon ſatisfaiſante pour elle, il fit replier les pavillons : il marcha tout de ſuite vers le vaiſſeau qui les avoit portés ; &, donnant à Graſſinde le deſir de voir toutes les merveilles du palais d'Apollidon, ils s'embarquèrent dès le même ſoir, & les premiers rayons du ſoleil commençoient à peine à paroître, lorſqu'ils abordèrent dans le port de l'Iſle Ferme.

Amadis en partant n'avoit point oublié la querelle que le bon vieillard Grumedan s'étoit faite pour l'amour de lui-même ſans le connoître ; &, ſe doutant bien que l'orgueil Romain donneroit des ſuites à

cette affaire, ſur-tout contre un vieillard qui ne leur paroiſſoit pas à craindre, il pria ſes compagnons Argriotes & Bruneau de reſter à portée de ſoutenir ſa querelle, au cas que les Romains vouluſſent l'attaquer ; il s'aſſura pour eux d'une barque légère qui devoit les repaſſer à l'Iſle Ferme au moment qu'ils apprendroient que le jour du départ d'Oriane ſeroit décidé, ne voulant pas alors être privé de leur ſecours.

Liſvard, inébranlable dans la réſolution qu'il avoit priſe, voyant avec chagrin que les Romains étoient déteſtés dans ſa Cour, & s'attiroient tous les jours de nouvelles affaires, envoya ſon neveu Giontes & deux autres Chevaliers à Mirefleur

pour chercher la Princeſſe Oriane, qu'il ſe propoſoit de faire partir la ſemaine ſuivante. On imaginera ſans peine quel fut le déſeſpoir d'Oriane, en apprenant la volonté du Roi ſon père, & ſe voyant forcée de quitter Mirefleur : elle obéit, & ſe mit en chemin, déterminée à ſe précipiter dans la mer avant que d'arriver à Rome, ſi ſon cher Amadis ne pouvoit réuſſir à la délivrer.

Au moment où la litière d'Oriane étoit près de la fontaine où ſon cortége devoit faire halte, il parut un Chevalier richement armé, qui détacha l'un de ſes Ecuyers pour demander au Commandant de l'eſcorte la permiſſion de parler un moment à la Princeſſe. Giontes, en conſéquence

des ordres qu'il avoit reçus de Liſvard, le refuſa. Le Chevalier ne s'arrêtant point à cette réponſe, étoit déja près de la litière d'Oriane, lorſque Giontes courut la lance en arrêt ſur lui pour l'en empêcher ; l'inconnu le renverſa ſous ſon cheval dès la première atteinte ſans qu'il pût ſe relever ; les deux autres Chevaliers de l'eſcorte éprouvèrent le même ſort, & furent encore plus maltraités. L'inconnu, les voyant tous les trois hors de combat, s'avança reſpectueuſement vers Oriane, & lui préſenta les larmes aux yeux une lettre qu'Agrayes & Floreſtan avoient écrite de concert avec les Chevaliers de l'Iſle Ferme : Soyez sûr, dit-il, Madame, d'être ſe-

courue, & permettez-moi de repartir ſur-le-champ, car je ſerois déſeſpéré de ne pas rejoindre Agrayes aſſez à temps pour voler avec ce Prince à votre défenſe. Oriane, touchée de cette marque d'attachement, exigea du Chevalier de lui dire ſon nom : Je ſuis Garnate du Val-craintif, lui dit-il, & le plus beau jour de ma vie ſera celui de l'expoſer pour votre ſervice. A ces mots, il donna des deux, & regagna les bords de la mer à toutes jambes.

Le cortège s'arrêta quelque temps pour prendre ſoin des Chevaliers abattus. Je vois, Madame, dit Sardamire, que les Chevaliers de votre eſcorte n'ont pas été traités mieux que les miens; mais il faut avouer

que j'ai vu peu de Chevaliers auſſi parfaits que Floreſtan & celui qui vient de vous parler.

Au moment où le cortège alloit ſe remettre en marche, Oriane pria Mabille de monter avec elle dans ſa litière : les deux Princeſſes lurent enſemble la lettre d'Agrayes, dans laquelle Floreſtan annonçoit l'arrivée de Gandalin & du nain d'Amadis à l'Iſle Ferme, & l'aſſurance que ces deux fidèles ſerviteurs leur avoient donnée qu'Amadis ſeroit avec eux dans peu de jours ; les deux Princes finiſſoient par lui dire qu'ils ſeroient avertis du jour de ſon embarquement, & qu'ils périroient mille fois plutôt que de ne la pas délivrer de ſes raviſſeurs.

Les deux Princeſſes ouvrirent leur cœur à l'eſpérance, en liſant cette lettre; mais le même ſaiſiſſement reprit à la ſenſible Oriane en approchant du palais du Roi ſon père. Ce Prince, étant averti de ſon arrivée, fut au-devant d'elle avec le Roi Arban de Norgales: Ah! Sire, s'écria-t-elle en ſe jetant à ſes genoux, voulez-vous donc ſacrifier votre malheureuſe fille, vous qui fûtes toujours pour moi le plus tendre & le meilleur des pères? Eſt-ce vous ſacrifier, ma fille, lui répondit Liſvard, que de vous rendre la plus grande Dame, & de vous élever ſur le premier trône de l'univers? Ah! Sire, repartit-elle en ſanglotant, ce trône n'eſt rien à mes yeux; je ne vois que ce que je

perds en m'éloignant de vous ; & ſi vous êtes inflexible, ma mort eſt certaine. Liſvard, quoique très-ému, fut aſſez dur pour la quitter ſans lui répondre : ce fût en vain qu'Arban de Norgales, qui reſta près d'elle, eſſaya de lui donner du courage & de la perſuader ; ſon déſeſpoir augmenta de momens en momens, au point de faire craindre pour ſa vie. Liſvard n'oſa ſe préſenter auprès d'elle, lorſque Mabille toute en larmes demandoit du ſecours : Briſene ſeule accourut ; mais que pouvoit-elle, hélas ! ſi ce n'eſt de mêler ſes larmes à celles de ſa malheureuſe fille, qu'elle tenoit à demi-morte entre ſes bras ?

Pendant ce temps, Liſvard, deſirant mettre une fin à des ſcènes ſi

douloureuſes & ſi touchantes, ſe concertoit avec le Prince Saluſte pour hâter le départ d'Oriane : ce fut alors que Saluſte ſupplia Liſvard de nommer Olinde pour accompagner la future Impératrice, en lui déclarant ſon amour pour elle, & le deſir qu'il avoit de la rendre la première Dame de l'Empire après Oriane. Liſvard lui dit qu'il ne pouvoit contraindre Olinde; mais qu'il ſe chargeoit volontiers de la prier d'accompagner ſa fille, & qu'il eſpéroit que la tendre amitié qui les uniſſoit enſemble détermineroit Olinde à ne le point refuſer.

Les maîtres d'hôtel ayant averti Liſvard qu'il étoit ſervi, il ſe mit à table; ce fut le temps de ce repas

que les Chevaliers Romains choiſirent pour rappeler les propos que Grumedan avoit tenus contre eux, & pour prier Liſvard, dirent-ils, ou de leur accorder le combat déja propoſé, ou de punir ce vieillard impudent, dont le radotage les avoit offenſés. Grumedan qui conſervoit avec une partie des forces de ſa jeuneſſe, tout le courage & le feu qui l'avoient toujours animé, ſe levoit déja de table pour leur répondre; mais Liſvard l'arrêta: Seigneur Grumedan, lui dit-il, vous vous êtes toujours montré auſſi ſage que courageux, finiſſez ces vaines diſputes déplacées dans la bouche des Chevaliers; dites ſeulement vos intentions à ceux-ci, & ſi vous acceptez le combat. Ah!

ſi je l'accepte, s'écria Grumedan ? Quand je me trouverois tout ſeul, j'aimerois mieux les combattre tous les trois, que de ne pas punir leur orgueil : oui, Sire, dès demain matin je me trouverai prêt, & j'eſpère ne me pas trouver ſeul contre trois hommes capables d'uſer de l'avantage qu'ils auroient ſur moi. Grumedan en tenant ce propos eſpéroit que Galaor arriveroit le même ſoir, mais il fut trompé dans ſon attente.

Liſvard, ſachant que Grumedan ſe trouvoit ſeul contre trois pour ſoutenir ſa querelle, en fut vivement touché : ce Prince n'avoit d'autre défaut que d'être haut & trop entier dans les deſſeins qu'il avoit formés ; mais il étoit également brave, recon-

noiſſant & généreux. Se rappelant alors tout ce que Grumedan avoit fait pour ſon ſervice, lorſque tous les Officiers furent ſortis le ſoir de ſa chambre, il ſe releva, & fut trouver Grumedan dans la ſienne: Mon ami, lui dit-il, je viens t'offrir un ſecond, & tu ne peux en avoir un qui ſente mieux le prix de tout ce que tu fis pour lui; mon deſſein eſt de me couvrir demain des armes les plus ſimples, à l'inſçu de toute ma Cour, & de me trouver au moment du combat pour embraſſer ta querelle & t'aider à la ſoutenir. Ah! mon généreux maître, dit Grumedan en ſe jetant à ſes genoux, que votre vieux ſerviteur ſoit plutôt percé de mille coups! Non, vos jours pré-

cieux ne ſeront point expoſés.....
Liſvard voulut inſiſter, mais Grumedan lui ferma la bouche, en lui repréſentant que comme Roi, comme ayant lui-même accordé toute ſauvegarde dans ſa Cour à des Etrangers avec leſquels il n'avoit aucune querelle particulière, il ne pouvoit pas, ſans ſe faire un tort irréparable, les attaquer & les combattre dans ſa propre Cour. Liſvard ſe rendit à la force de cette objection; & s'étant retiré, Grumedan réſolut de ſortir avant le jour pour aller avertir deux de ſes neveux, qui, quoique nouveaux Chevaliers, pouvoient du moins occuper ſes ennemis. Comme il étoit près de ſortir, il fut très-ſurpris de voir entrer chez lui la même

Demoiſelle qu'il avoit vue déja deux fois faire les meſſages de Graſſinde ; elle lui préſenta la plus chère épée, en lui diſant : Seigneur Grumedan, le Chevalier Grec qui vous aime, & qui ſavoit quelle eſt la poſition où vous étiez près de vous trouver, m'a chargé de vous préſenter cette épée de ſa part, & de vous dire qu'il a facilement engagé ſes deux compagnons à reſter cachés dans cette ville, pour vous ſervir de ſeconds dans votre combat ; il vous prie de les accepter, & d'être sûr des regrets qu'il a de ne pouvoir vous en ſervir lui-même ; mais il eſt certain que vous approuverez vous-même les raiſons qui, dans ce moment, l'en ont empêché. Grumedan,

bien reconnoiſſant, commença dès-lors à ſoupçonner que le Chevalier Grec pouvoit être Amadis lui-même ; &, plein de cette idée, il ſe tint sûr de remporter la victoire, ayant la plus haute opinion de deux Chevaliers qu'Amadis admettoit au nombre de ſes compagnons.

Le généreux vieillard, animé par cette eſpérance, ſentit un nouveau feu couler dans ſes veines ; &, ſe couvrant de ſes armes ſillonnées encore par les marques honorables des coups qu'il avoit reçus dans le combat contre Cildadan, il s'élança ſur le beau cheval qu'il tenoit de l'amitié de Floreſtan, & ſe rendit au petit pas vers la lice où le combat devoit être livré. Les deux compagnons

d'Amadis l'attendoient, & vinrent au-devant de lui. Certes, Sires Chevaliers, leur dit-il, vous faites un acte bien généreux en voulant défendre & honorer mes derniers jours : puisse l'Etre suprême marquer tous les vôtres par le bonheur & par la gloire !

Lisvard, surpris de voir Grumedan accompagné de deux Chevaliers inconnus, & reconnoissant la Demoiselle de Grassinde qui se tenoit à portée d'eux, appela cette dernière, & lui demanda le nom de ces deux Chevaliers : Sire, je l'ignore ; je sais seulement que le Chevalier Grec les a laissés pour soutenir la querelle de Grumedan, & que la vraie vertu mérite de trouver des défenseurs.

Les

Les trois Chevaliers Romains s'étant avancés dans ce moment : Sire, dit l'un d'eux, comme ce combat à outrance ſera bientôt terminé par la mort de ces trois Chevaliers, nous devons vous prévenir que nous avons juré d'emporter leurs têtes pour les attacher aux murs du Capitole ; celle de Grumedan le mérite ſur-tout, par la démence avec laquelle il oſa ſe comparer aux Chevaliers Romains. Liſvard, indigné de ce propos, ne put s'empêcher de leur répondre : Je préſume bien plutôt que Grumedan ſera dans peu le maître des vôtres ; allez, & de part d'autre que chacun de vous faſſe ſon devoir.

Les Juges du camp ayant donné le ſignal, les ſix Chevaliers partirent au

ſon aigu des trompettes, ſe rencontrèrent au milieu de la lice, briſèrent leurs lances ; &, ſe frappant réciproquement de leurs écus, les trois Chevaliers Romains furent renverſés ſur l'arêne. Grumedan & ſes compagnons, ſe retournant à la fin de leur carrière, apperçurent les Romains qui ſe relevoient, & qui s'uniſſant enſemble, commençoient à marcher l'épée haute pour les attaquer. Le généreux Grumedan fut le premier à propoſer aux deux autres Chevaliers de ne point ſe ſervir de leur avantage, pour mieux dompter l'orgueil des Romains. Tous les trois deſcendirent ; &, ſe choiſiſſant chacun un adverſaire, ils les attaquèrent avec une ſupériorité de force

& de valeur, qui rendit ce combat auſſi peu long que douteux : l'un des trois Romains perdit la vie par l'épée d'Angriotes ; les deux autres, couverts de ſang & terraſſés aux pieds de Grumedan & de Bruneau, furent forcés de leur crier merci, & de reconnoître la ſupériorité des Chevaliers Bretons ſur les Romains.

Angriotes & Bruneau s'approchèrent alors de Liſvard : Sire, dirent-ils, nous vous ramenons le brave & vertueux Grumedan victorieux ; ſi nous en avons aſſez fait, permettez-nous de partir. Puiſſiez-vous, généreux Chevaliers, leur répondit Liſvard, vous couvrir ſans ceſſe d'une nouvelle gloire ! Grumedan ſait que ſa vie m'eſt auſſi chère que la mien-

ne ; & ma reconnoiſſance de ce que vous avez fait pour lui, durera juſqu'à mon dernier ſoupir.

Liſvard, voyant les deux Chevaliers embraſſer Grumedan & s'éloigner, appela la Demoiſelle pour lui demander leur nom une ſeconde fois ; elle eut le courage de lui répondre : Il fut un temps, Sire, où ſans doute ils ſe fuſſent fait connoître ; mais ne ſoyez point ſurpris ſi les Chevaliers renommés qui ne ſont pas nés vos ſujets vous abandonnent ; l'injuſtice & la dureté que vous exercez contre la Princeſſe Oriane, la préférence que vous donnez aux Romains, qui furent toujours les plus cruels ennemis de la Grande-Bretagne, les aliène à jamais de vo-

tre ſervice & de votre perſonne. A ces mots, la Demoiſelle montée ſur un vigoureux courſier, vola ſur les pas des deux Chevaliers inconnus, qui, ſachant que l'embarquement d'Oriane ſe feroit en peu de jours, ſe hâtèrent de rejoindre à l'Iſle Ferme Amadis, Agrayes & Floreſtan, qu'ils ſavoient devoir la ſecourir en attaquant l'armée navale des Romains, dès qu'ils auroient mis à la voile.

A peine furent-ils abordés dans cette Iſle, que les Chevaliers, dont le nombre étoit très-augmenté depuis un mois, vinrent au-devant d'eux, ayant Amadis à leur tête; la belle Graſſinde les ſuivoit dans un char que Quedragant avoit voulu conduire lui-

même, laiſſant ſes compagnons aſſez étonnés de le voir auſſi galant pour la première fois de ſa vie.

Graſſinde, en arrivant à l'Iſle Ferme, fut étonnée des honneurs qu'elle vit rendre au Chevalier Grec, que l'on y traitoit en Souverain. Amadis lui découvrit alors ſon véritable nom : l'un & l'autre ſe firent des excuſes mutuelles, lui d'avoir caché ſa naiſſance, l'autre de l'avoir traité comme un ſimple Chevalier. Graſſinde connut bien de ce moment qu'elle prétendroit en vain à la conquête d'Amadis ; eh ! qu'eût-elle fait de ſes deux couronnes ? Il eſt poſſible de s'ennuyer de s'entendre dire qu'on eſt belle ; il vient un temps où l'on trouve plus doux de

s'entendre dire que l'on eſt aimée. Quedragant, quoiqu'il fût un peu géant, n'en avoit pas moins de grace ; il eſt d'ailleurs toujours flatteur pour une belle de ſoumettre un cœur juſqu'alors inſenſible ; tant de bonnes raiſons déterminèrent Graſſinde à recevoir les ſoins de Quedragant, & bientôt elle écouta d'un air tendre les ſermens qu'il lui faiſoit de l'adorer toute ſa vie.

Amadis ne perdit point de temps pour aſſembler un Conſeil général de tous les Chevaliers de l'Iſle Ferme ; & ſur le rapport qu'Angriotes & Bruneau lui firent de l'inflexibilité de Liſvard, il crut ne devoir plus différer à leur dire :

Souvenez-vous, mes chers &

généreux compagnons, du ſerment que nous fîmes entre les mains de la Reine Briſene, lorſqu'elle tenoit ſa Cour plénière à Londres; nous jurâmes en préſence du Roi Liſvard, d'obſerver avec plus de zèle que jamais les loix de la Chevalerie; en eſt-il une plus ſacrée que de défendre le foible des atteintes du fort, & de ſoutenir un ſexe enchanteur contre l'injuſtice & l'oppreſſion dont ſa foibleſſe l'empêche de ſe défendre? Qui pourroit exciter plus aujourd'hui notre pitié que les Princeſſes Oriane & Olinde, deſtinées par Liſvard à être ſacrifiées à ſa condeſcendance pour les Romains? Oubliant tout ſentiment naturel, toute juſtice, il veut forcer Oriane

à donner la main à l'Empereur Patin qu'elle déteſte ; il veut que la belle Olinde ſoit le partage de Saluſte Guide ; &, ſans conſulter le cœur de ces deux charmantes Princeſſes, il eſt prêt à les livrer entre les bras des Romains. Le ſouffrirez-vous, mes braves compagnons ? & me refuſerez-vous votre ſecours pour les attaquer dès qu'ils auront mis à la voile, & pour remettre ces deux belles Princeſſes en liberté ? Un murmure général s'éleva dans l'aſſemblée pour courir aux armes ; & l'impétueux Agrayes, portant la parole au nom des autres Chevaliers, jura de répandre plutôt tout ſon ſang que de laiſſer commettre un acte, dont la

honte rejailliroit ſur la Gaule & ſur les Royaumes de la Grande-Bretagne.

Amadis applaudit à la réſolution que les Chevaliers prenoient ; il leur fit part des meſures qu'il avoit priſes pour s'aſſurer d'un nombre ſuffiſant de vaiſſeaux ; il leur dit de ce ton ſi noble qui, ſans rien tenir de l'orgueil, caractériſoit ſon ame élevée, qu'il ſe croyoit invincible en combattant à leur tête pour une ſi juſte cauſe ; &, leur faiſant ſentir l'importance de précéder la flotte Romaine dans la haute mer, pour lui fermer le débouché du grand détroit qui ſépare la Gaule de la Grande-Bretagne, il fut arrêté d'une voix unanime qu'ils s'embarqueroient &

qu'ils partiroient dès le lendemain matin.

Le déſeſpoir d'Oriane, les larmes de Briſene, les repréſentations de Grumedan, d'Arban de Norgales & des Seigneurs Bretons, n'ayant pu détourner Liſvard de la cruelle réſolution qu'il avoit priſe, le jour fatal du départ d'Oriane arriva. Ce fut un jour de deuil pour toute la Cour de Londres; ce fut au milieu des cris du peuple & des pleurs des Seigneurs Bretons, qu'Oriane éperdue ſe jeta pour la dernière fois aux genoux de ſon père. Vainement cette Princeſſe lui tendit les bras; vainement elle atteſta le Ciel que Patin ne ſeroit jamais ſon époux, & que Rome ne la recevroit pas vive dans ſes murs:

elle eut la douleur mortelle de voir ſon père détourner la vue, repouſſer ſes mains, & s'éloigner d'elle..... Succombant à cette dernière marque de dureté, Oriane tomba preſque ſans vie dans les bras de Briſene, qui s'évanouit à ce cruel ſpectacle. Liſvard ſaiſit ce temps pour les ſéparer; & faiſant enlever Oriane des bras de ſa mère, hors d'état de la défendre, il la remit entre les mains de la Reine Sardamire, qui la reçut en pleurant. Olinde, Mabille & la Demoiſelle de Danemarck s'étant jetées aux habits d'Oriane pour la retenir, & rempliſſant l'air de leurs gémiſſemens, Saluſte & les Chevaliers Romains les entourèrent, & les emportèrent ſans pitié ſur différens vaiſſeaux

vaiſſeaux de la flotte, ſur laquelle Oriane & Olinde ſe trouvèrent ſéparées. Saluſte, donnant promptement le ſignal de déployer les voiles pour éviter la fureur des Bretons qui s'attroupoient en armes, la flotte, pouſſée par un vent frais, ſortit du port de Tagades, & dans peu de temps s'éloigna des côtes de la Grande-Bretagne. Elle n'étoit encore qu'à la hauteur de celles de la Petite-Bretagne, lorſque les Romains apperçurent une autre flotte qui portoit ſur eux; ils crurent d'abord qu'elle n'étoit formée que de vaiſſeaux Marchands, mais bientôt la conſtruction des vaiſſeaux & leur manœuvre, leur faiſant craindre d'être atttaqués, ils ſe préparèrent à ſe défendre.

Amadis, que le plus grand intérêt animoit autant & plus, s'il eſt poſſible, que ſon courage ordinaire, voulut donner l'exemple à ceux qui le ſuivoient ; &, voyant que le plus beau des vaiſſeaux de la flotte Romaine étoit orné de toutes parts de pavillons & de fanons aux armes de l'Empereur, il eſpéra que la Princeſſe Oriane ſeroit ſur ce vaiſſeau, qu'il attaqua le premier, ſans permettre toutefois qu'on lançât ni des feux ni des flèches. Ce vaiſſeau ſe défendit quelque temps avec ces ſortes d'armes ; mais Amadis l'ayant fait accrocher, il l'aborda & s'élança ſur le tillac, en criant de cette voix ſi redoutable dans les combats : Gaule ! Gaule ! Brandayel, qui commandoit

ce vaiſſeau, fit une vive réſiſtance; mais quel guerrier pouvoit réſiſter au terrible Amadis combattant alors pour ſa chère Oriane? Bientôt Brandayel eſt étendu ſur le tillac; Amadis arrache ſon caſque, & lui portant la pointe de ſon épée ſur la gorge: Meurs, dit-il, ou dis-moi le lieu qui renferme Oriane. Elle eſt dans cette chambre avec Mabille, dit Brandayel, en lui montrant la porte de la main, & lui criant merci. Amadis, voyant Angriotes qui l'avoit ſuivi de près quand il s'étoit élancé ſur le vaiſſeau Romain, remit Brandayel entre ſes mains; &, s'approchant de la porte, il la vit fermée par un gros cadenas. Mabille, ayant entendu crier Gaule! en avoit averti ſa couſine, qui

s'étoit relevée ſur ſon lit où juſqu'alors elle étoit reſtée abſorbée dans le déſeſpoir. Amadis en ce moment, ébranlant la porte d'un bras animé par l'amour, en fit ſâuter les gonds, &, laiſſant tomber ſon épée, courut ſe précipiter à genoux au bord du lit d'Oriane. L'un & l'autre ſe tendant les bras, les entrelacèrent ſans proférer une parole; leurs lèvres, leurs larmes, leurs ſoupirs s'unirent & ſe confondirent enſemble pendant quelques momens. Ah! mon cher Amadis, dit enfin Oriane, qu'il m'eſt cher d'être votre priſonnière! oui, je la ſuis, & je veux l'être toujours. Ce n'eſt point à mon père que vous m'enlevez, c'eſt à ceux auxquels il avoit eu la barbarie de me donner.

Le bruit du combat terrible qui ſe donnoit ſur un vaiſſeau voiſin de celui d'Oriane, l'interrompit : Amadis en ſe relevant reprit ſa redoutable épée ; mais trop éloigné de ce vaiſſeau pour pouvoir porter du ſecours à ſes compagnons, il ne put être que témoin de ce dernier combat : la jalouſie & la fureur d'Agrayes le rendoient terrible. Agrayes & Quedragant, ayant ſauté ſur le vaiſſeau du Prince Saluſte, s'étoient déja rendus les maîtres de la moitié du tillac, dont le reſte étoit défendu par Saluſte & l'élite des Chevaliers Romains ; mais Olinde ayant paru vers l'extrémité de la poupe, elle reconnut Agrayes à ſon bouclier, & fit un cri que ce Prince enten-

dit. Amadis lui-même n'eût pas été plus terrible qu'Agrayes le fut en reconnoiſſant Olinde. Il ſe précipita ſur Saluſte, l'abattit à ſes pieds, & ſur-le-champ, arrachant ſon caſque d'une main, il lui trancha la tête de l'autre. Les Chevaliers Romains firent un cri de douleur & d'effroi, baiſsèrent la pointe de leur épée & e rendirent. Agrayes vole & paſſe ſans réſiſtance au milieu d'eux, & ſa chère Olinde ſe jette dans ſes bras.

Le coup d'épée qui termina la vie de Saluſte, fut le dernier qui ſe donna ; les Romains s'étant rendus, les Chevaliers de l'Iſle Ferme s'emparèrent de tous les vaiſſeaux qui n'étoient pas coulés à fond.

Dès qu'Oriane fut un peu revenue de la première agitation que lui cauſoit ce grand événement, elle s'occupa de la Reine Sardamire pour laquelle elle s'étoit priſe d'eſtime & d'amitié, n'ayant vu dans tout ce que cette Reine avoit fait, que l'accompliſſement de la commiſſion dont elle étoit chargée, & l'ayant trouvée pénétrée du plus tendre intérêt pour elle. Oriane, ſachant que cette belle Reine étoit ſur le vaiſſeau dont Agrayes venoit de s'emparer, y paſſa ſur-le-champ pour veiller elle-même aux égards qu'elle deſiroit qu'on eût pour elle; mais, en arrivant à la chambre, elle trouva que Floreſtan l'avoit précédée. Ce jeune Prince étoit à ſes genoux, s'occu-

pant à la conſoler de la défaite des Romains, & à lui jurer qu'il périroit plutôt que de ſouffrir qu'elle ne reçût pas les mêmes reſpects des vainqueurs, que de ceux auxquels elle ceſſoit de commander.

On agita pendant quelques momens le parti que l'on devoit prendre au ſujet des Princeſſes qu'on venoit de délivrer; mais l'amant le plus ſoumis pouvoit-il ſe déterminer, ſans avoir demandé les ordres d'Oriane? Ce fut à ſes genoux qu'Amadis alla ſavoir dans quels lieux elle vouloit être conduite: Je ſuis votre priſonnière, lui dit-elle tendrement, je ne dois point abuſer des égards que vous avez pour moi; mais, puiſque vous me conſultez, je penſe

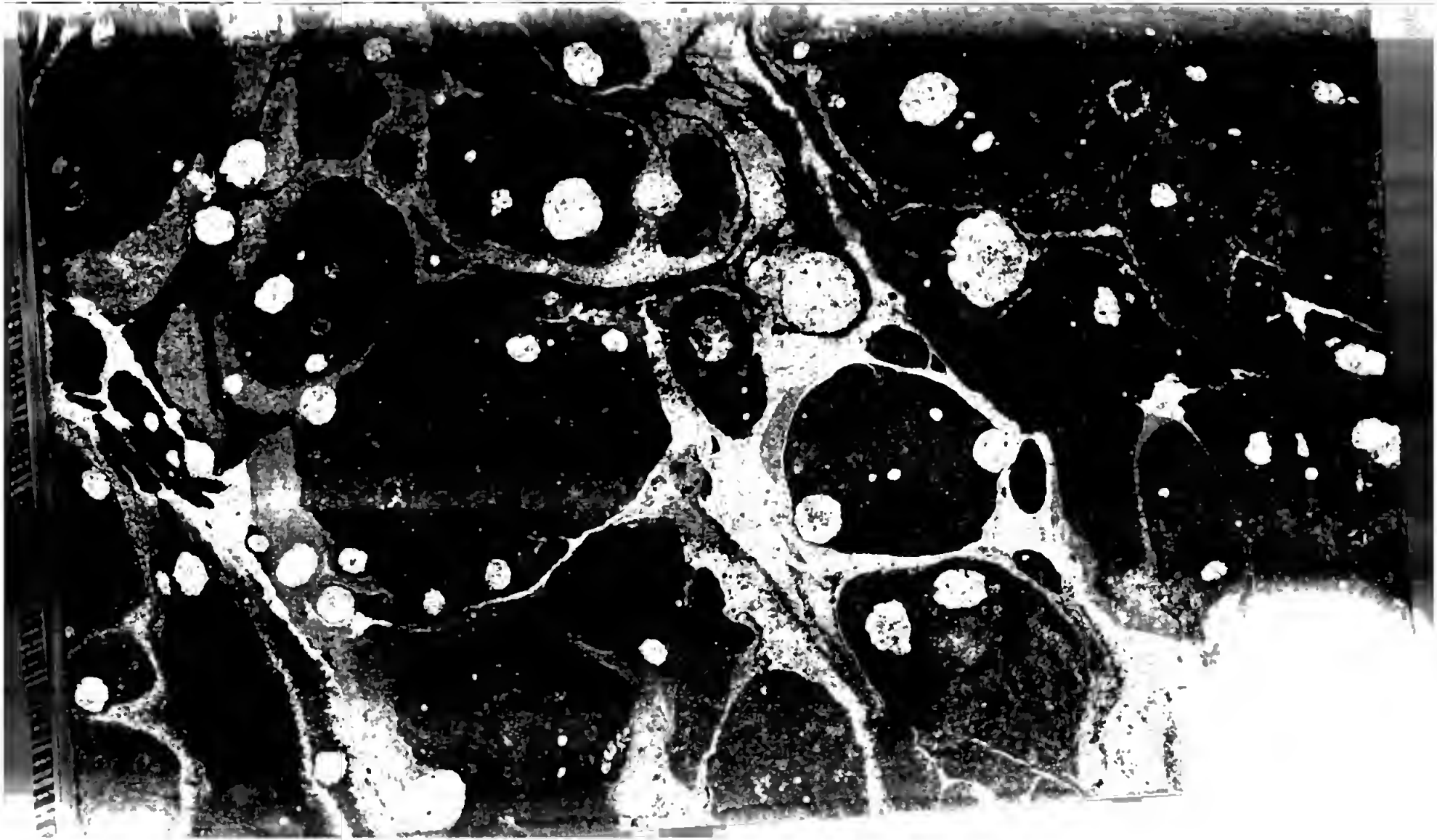
qu'il ſeroit trop dangereux de me conduire au Roi mon père, dans les termes où vous êtes enſemble : il me paroît plus prudent de laiſſer paſſer ſa première colère, & de me conduire priſonnière à l'Iſle Ferme, en attendant ma réconciliation avec lui.

Vous ſerez obéie, Madame ; mais priſonnière ! reprit-il avec feu, priſonnière ! Ah ! de quelle expreſſion avez-vous la cruauté de vous ſervir vis-à-vis d'un Prince qui baiſera ſans ceſſe les chaînes que vous daignerez lui faire porter ! Venez, Madame, venez régner en Souveraine dans l'Iſle Ferme, & nul de mes compagnons ne me déſavouera, lorſque je jure pour eux & pour moi que nous y ſuivrons vos loix. Agrayes, An-

griotes, Bruneau, Quedragant & Floreſtan accoururent à ces mots avec Garnates du Valcraintif, & tous les Chevaliers de l'Iſle Ferme; ils voulurent aller tous l'un après l'autre fléchir le genou devant Oriane, & lui prêter ſerment de fidélité.

Les Princeſſes s'étant toutes raſſemblées ſur le même vaiſſeau d'Amadis, qui n'étoit point ſouillé par le ſang, ce Prince rendit la liberté au plus grand nombre des Chevaliers Romains; il leur donna deux de leurs vaiſſeaux, pour retourner à Rome, & leur permit d'emporter avec eux le corps du Prince Saluſte: il ne conduiſit à l'Iſle Ferme que les trois principaux d'entr'eux.

Toute la flotte s'étant miſe en bon

ordre, Amadis fit relever les ancres qu'on avoit jetées après le combat : les voiles enflées par un vent favorable portèrent les vaiſſeaux victorieux d'Amadis, ayant ceux des Romains attachés à leur poupe ; & le tout enſemble aborda heureuſement deux jours après à l'Iſle Ferme.

Fin du troiſième Livre.